

h o p a l a !

débats

de bretagne et d'ailleurs

Poésie en gallo

Poésies de P. Dréano, M. Langlois, B. Ôbrée, J. Rebours et Vonaod

Entretien avec Ollier ar Moign
(Ofis ar Brezhoneg)

Identités et Démocratie,
C. Demeuré-Vallée

Récit, R. Montserrat

Le monde
de Roland Becker,
J.-Y. Le Disez

À propos de
Jeanne Nabert,
A.-D. Martin

Photo,
G. Quéré

Voyages,
P. Courtault,
N. Laurent-Catrice

Peuples et cinémas,
entretien avec Erwan Moalic,
reportages de D. Caraës et M. Cortella

Nouvelle, C. Goël

Haïku

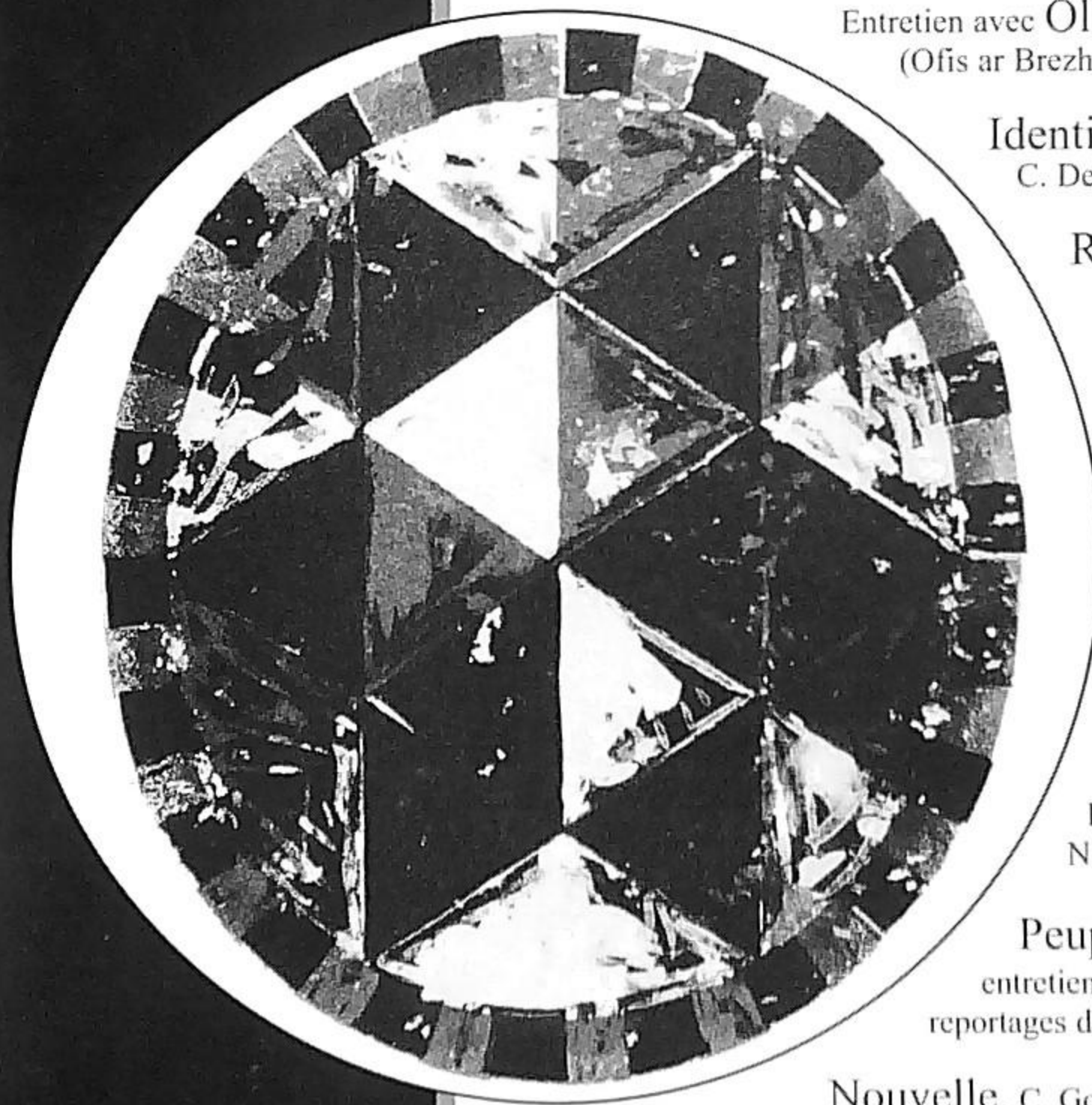
Concours de haïku 2002–2003,
A. Kervern

Artiste invité

Bertrand Bracayal
Essai, J. Heurtel et G. Prémel

n° 12

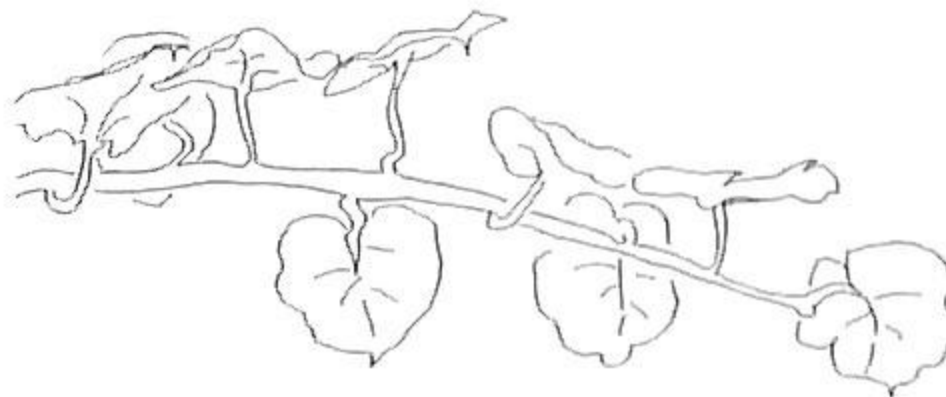
novembre 2002 –
février 2003



h o p a l a ! débats de bretagne et d'ailleurs	
<i>n° 12</i>	<i>novembre 2002 – février 2003</i>

"La pire des choses est l'indifférence." Ned Thomas

|



Où trouvez hopala ?
 dans les librairies dont
 les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek
 (Brest, Quimper)
 - Dialogues (Brest)
 - Ar Vro (Douarnenez)
 - Maison de la presse
 (Carhaix)
 - Lib. Dazont (Bécherel)
 - Lib. Gwirzienn
 (Bécherel)
 - Caplan & Co
 (Guimaëc)
 - Gwalarn (Lannion)
 - Librairie-papeterie du
 Conquet (Le Conquet)
 - Lib. Saint-Christophe
 (Lesneven)
 - Coop Breizh (Lorient)
 - Librairie L'Imaginaire
 (Lorient)
 - Lib. André (Morlaix)
 - La Nuit Bleu Marine
 (Morlaix)
 - Vent d'Ouest (Nantes)
 - Coop Breizh (Paris)
 - Le Champ des livres
 (Plougastel-Daoulas)
 - Espace culturel
 (Quimper)
 - Lib. Ravy (Quimper)
 - Penn da Benn
 (Quimper)
 - Alphagraphe (Rennes)
 - Café-Boutique Archipel
 (Rennes)
 - Coop Breizh (Rennes)
 - Lib. Ici-Même (Rennes)
 - Lib. Le Failler
 (Rennes)
 - Planète 10 (Rennes)
 - Skol an Emsav
 (Rennes)
 - Galerie Michel Segalen
 (St-Malo)
 - Librairie Lenn ha
 Dilenn (Vannes)

Toutes les librairies qui
 souhaitent nous
 rejoindre sont
 naturellement
 les bienvenues.



Qui fait quoi ?



Co-directeurs de publication : Jean-Yves Le Disez et Gérard Prémel

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Caraës : Paris, diaspora, cinéma
 Manuel Cortella : rédacteur en chef, maquettiste et illustrateur
 Alain Kervern : haïku
 Alain-Gabriel Monot : recensions, littérature
 Gérard Prémel : poésie, sociologie

COMITÉ DE LECTURE

Jean-Yves Bauge, Mary-Ann Constantine, Gary German, Anne Guillou,
 Jean Heurtel, Philippe Jarnoux, Brigitte Kloareg, Roland Michon, Fañch
 Morvannou, Yann Orveillon, Thierry Sellin, Annette Vazel

WEBMASTER : Julien Poireau

hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs paraît trois fois l'an
 Édité par l'Association HOPALA !

Rédaction : *hopala !*, BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas

Tél. 06 75 20 42 02

Courriel : hopala@wanadoo.fr

Site : www.hopala.asso.fr

ISSN 1296-2031

hopala ! est publiée avec le soutien du Conseil régional de Bretagne, les Conseils
 généraux du Finistère, des Côtes-d'Armor et du Morbihan, la Ville de Rennes et la Ville
 de Brest.

Nous tenons à remercier tout particulièrement le Conseil général du Finistère pour son
 soutien.

Nos remerciements à l'Association Focale Iroise Éloron pour son aimable participation.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.

© Association HOPALA ! pour la traduction des textes en français.

© Les auteurs pour les textes.

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier
 et disquette.

La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis.

Les auteurs ne seront pas rémunérés.

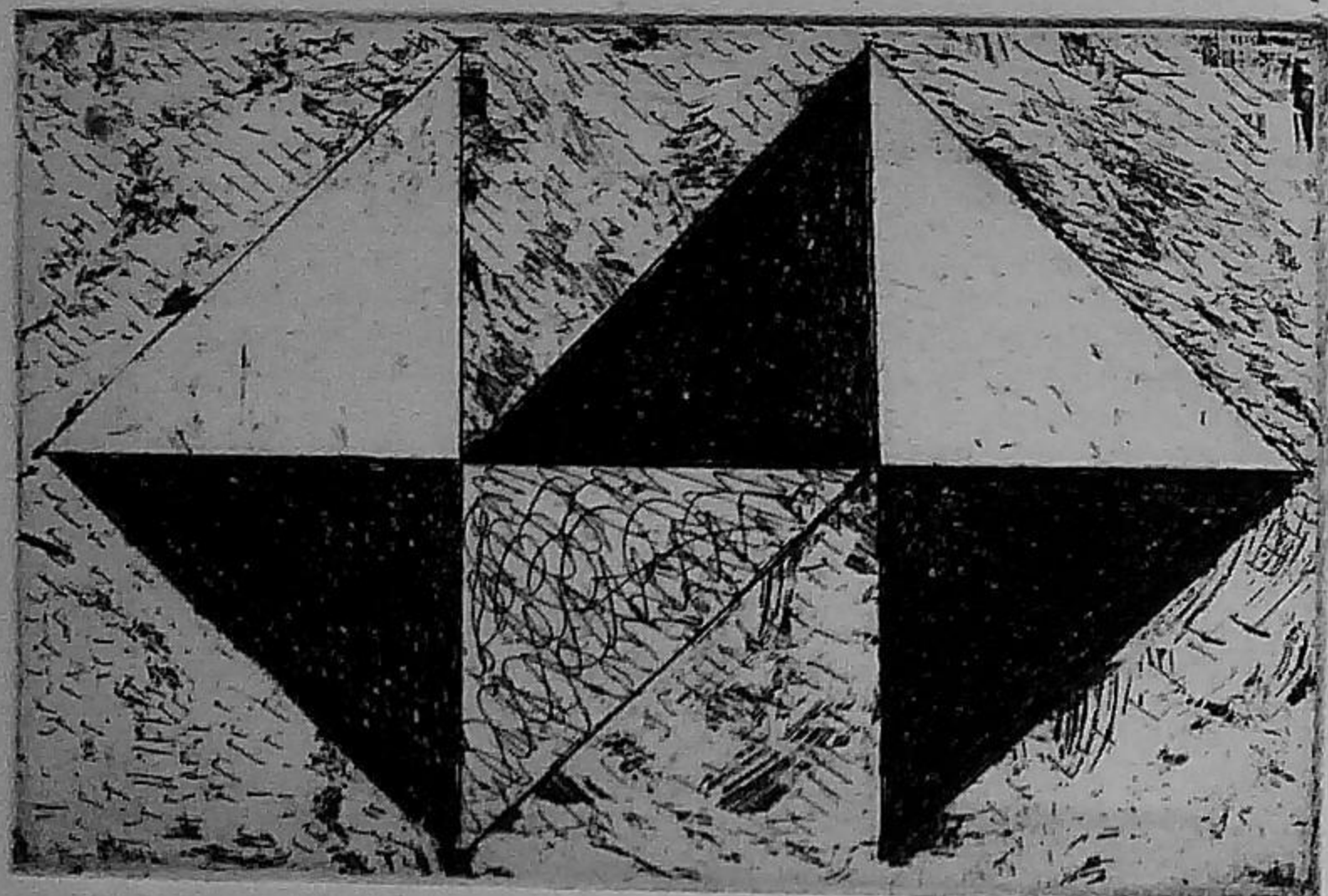
hopala !

Sommaire

<i>hopala !</i> -BZH (suivi de Chers lecteurs)	5
Ya d'ar brezhoneg, entretien avec Ollier ar Moign	7
Christian Demeuré-Vallée, Rencontres Identités et Démocratie	12
Ricardo Montserrat, La ville qui n'aurait pas dû naître...	14
Jean-Yves Le Disez, ...le monde de Roland Becker	19
CINQ POÈTES EN HAUTE-BRETAGNE	
Un siècle de poésie en gallo	22
Poésies de Patrice Dréano, Maurice Langlois, Bertran Ôbrée, Jacqueline Rebours et Vonaod,	23
Gabriel Quéré, À propos d'une photo	36
Anne-Denes Martin, Jeanne Nabert, un talent qui dérange ?	38
Bertrand Bracaval, artiste invité Jean Heurtel et Gérard Prémel, La triangulation de la lumière	42
Chantale Goël, Une page de tournée	48
VOYAGES	
Pierre Courtault, Carnets indiens	56
Nicole Laurent-Catrice, "Si tu vas à San Cristobal..."	60
PEUPLES ET CINÉMAS	
Pédagogie du désaccord, entretien avec Erwan Moalic	65
D. Caraës et M. Cortella, <i>hopala !</i> au festival de Douarnenez	71
HAÏKU	
Concours de haïku : c'est reparti !	76
Alain Kervern, Japon, chat et poésie	77
Courrier des lecteurs	80
IMPRESSIONS	
Pêle-mêle, la chronique d'Alain-Gabriel Monot	81
Autres impressions	83
La revue des revues	90
Vu, entendu	92
À venir	94

Ont également participé à ce numéro : Gilles Commault, Denis Pondaven,
 Sophie-Nelly Souquet et Colette Vlérick.

ÉDITORIAL
 LANGUE BRETONNE
 IDENTITÉS
 RÉCIT
 MUSIQUE !
 POÉSIE EN GALLO
 PHOTO
 LITTÉRATURE
 ARTISTE INVITÉ
 NOUVELLE
 PHOTO
 RÉCIT
 ENTRETIEN
 REPORTAGES
 HAÏKU
 COMPTES RENDUS
 COMPTES RENDUS
 COMPTES RENDUS
 COMPTES RENDUS



EA Bracaval

hopala ! – BZH

La ligne générale

Ce douzième numéro de *hopala !*, par lequel notre revue, tel un navire, poursuit sa route, est une bonne occasion de faire le point à la manière dont jadis l'officier de quart vérifiait le cap avec son prédécesseur au moment de la relève. Le navire tient bien la mer, sa route est la bonne, et ni les vents contraires ni la traîtrise des courants ne l'ont fait dévier, non plus que les pot-au-noir ne l'ont encalminé. Nous continuerons donc à rendre compte des multiples expressions de notre singularité régionale, et nous continuerons d'envisager le monde sous l'angle de ses innombrables et légitimes singularités. Pour autant, le moment de dormir sur ses deux oreilles est loin d'être arrivé : les grains et le gros temps sont toujours choses à venir. Voici donc le moment de demander à nos lecteurs, abonnés ou non, de nous aider à élargir le cercle, à accroître l'audience de la revue et faire en sorte que soit franchi, en matière de lectorat, un seuil critique en deçà duquel toute navigation reste précaire... De faire que le beau navire *hopala !*, porteur de réflexions, d'espérances et de questions, puisse poursuivre sa route, quels que soient les risques encourus, et d'aller jusqu'au bout, comme fit le Pourquoi Pas... Sachant que les réflexions, espérances et questions dont nous parlons, que nous portons, ne concernent pas les seuls Bretons, mais sont affaires communes à beaucoup de gens et de peuples, en Europe et dans le monde.

hopala ! est là au diapason de la Bretagne, d'une certaine Bretagne, celle qui exprime cette certitude qu'être Bretagne, être Breton, c'est être au monde. La jubilation brestoïse du Forum des Langues du Monde, dont le dernier numéro de *hopala !* a été un fidèle reflet ; l'événement considérable qu'ont été les rencontres Identités et Démocratie à Rennes (19, 20, 21 septembre), avec ses vingt-cinq intervenants venus de onze pays différents (il en est succinctement question dans ce numéro, mais nous y reviendrons plus longuement dans les numéros ultérieurs) ; le festival international du film de Douarnenez, qui est l'un des gros dossiers de ce numéro, fantastique fenêtre ouverte sur la vie quotidienne des peuples de la planète, tout à l'opposé de la "mondialisation", ce vocable déjà éculé visant à légitimer l'aliénation ; le colloque "Bretagne aux dimensions du monde" organisé par l'ICB à Lannion au cours duquel un véritable vidéo-colloque, grande innovation en Bretagne, réalisé avec le soutien technique de France-Télécom mettait les participants de la salle en contact direct avec la Maison de la Bretagne de Poznan, l'Institut Estonia à Tallinn, l'ambassade de France à Mexico et le Centre International d'études bretonnes (ICDBL) de Pennsylvanie ; enfin, l'étonnante semaine des rencontres poétiques internationales de St-Malo (du 4 au 8 octobre) sous l'égide du grand poète et conteur mauricien Édouard Maunick, avec le temps fort de la table ronde sur la traduction, rassemblant 18 traducteurs de sept pays différents, autour du thème de la transmission du sens et de l'éthique du traducteur. Voilà quelques événements récents qui attestent cette "Bretagne au monde". À ces divers événements, *hopala !* était présent et nous reviendrons sur certains d'entre eux. Mais dans le présent numéro, c'est un peu la même urgence d'être au monde que relate avec sa passion contenue Ricardo Montserrat, ou qu'expriment sur des registres différents Nicole Laurent-Catrice, Ollier ar Moign et Erwan Moalie.

C'est aussi une part de notre être au monde qu'expriment les poètes gallo rassemblés dans ces pages. Ce que disent poétiquement ces quatre auteurs qui ont choisi de s'exprimer dans la langue de leurs pères – cet ancien et toujours jeune dialecte roman de langue d'oïl – c'est que l'identité, c'est la construction de ce lieu où je dois – et où je peux – devenir moi-même ; et où étant reconnu en tant que tel, je peux être au monde.

Jean-Yves Le Disez et Gérard Prémel

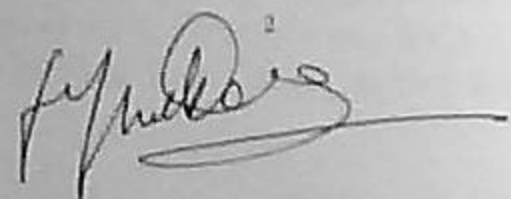
Chers lecteurs,

J'ai choisi ce beau 13^e numéro d'hopala! pour faire la main. Et faut savoir parti quand tout va bien, sans attendre ce moment, qui finit toujours par arriver, ou l'habitude ris que d'étouffer la passion.

Entre le moment où l'idée de lancer une revue m'est venue et aujourd'hui, que d'émotions! Que de rencontres! Merci à tous, à vos lecteurs d'abord, aux auteurs, aux artistes, à tous ceux qui, en Bretagne et ailleurs, ont bien voulu faire partie du voyage.

L'heure n'est pas au bilan. Hopala! est toujours devant nous et je n'ai aucun conseil à donner à ceux qui ont déjà tant donné et à qui j'ai fait une confiance absolue. Hopala! continue à se frayer un chemin entre le débat d'idées et la création. Sa force. Sa manque de fabriquer.

Je continue à penser que nous avons beaucoup à apprendre des dialogues entre ces deux modes, celui de l'essai et celui de la fiction. Mais je réaffirme, comme au premier jour, et peut-être avec plus de conviction encore, que le débat d'idées qui instrumentaliserait le langage ne serait que ruine de l'âme. Nous avons besoin de croire et de convaincre, malgré (ou à cause de) l'effacement des utopies, mais nous avons encore plus besoin de ce que le grand Colendy appelait "la mise en surfeurs volontaire des refus de croire" (the willing suspension of disbelief) qui seule nous permet d'accéder à la poésie, c'est-à-dire pour Colendy, à la fiction. Nous devons nous méfier de la fausse parole, y compris quand elle prend les accents de la sincérité, et nous fier au mentir-vrai des poètes, des inventeurs de mondes. Je rêve de débats d'idées fertiles et de fictions vraies. Je rêve d'une Bretagne qui, dans toutes ses langues, dans hopala! et ailleurs, reconstruit un "être-en-langue(s)" débarrassé des complexes qui trop souvent nous interdisent de nous approprier pleinement le langage. Car l'être-en-langue est la seule clé que nous connaissons de l'être-au-monde, en Bretagne et ailleurs.



¹ Ce numéro 12 est en réalité le 13^e. Il y a eu en effet deux numéros 1, le premier portant le titre de *Noir sur Blanc*.

² Jean-Yves Le Dizé

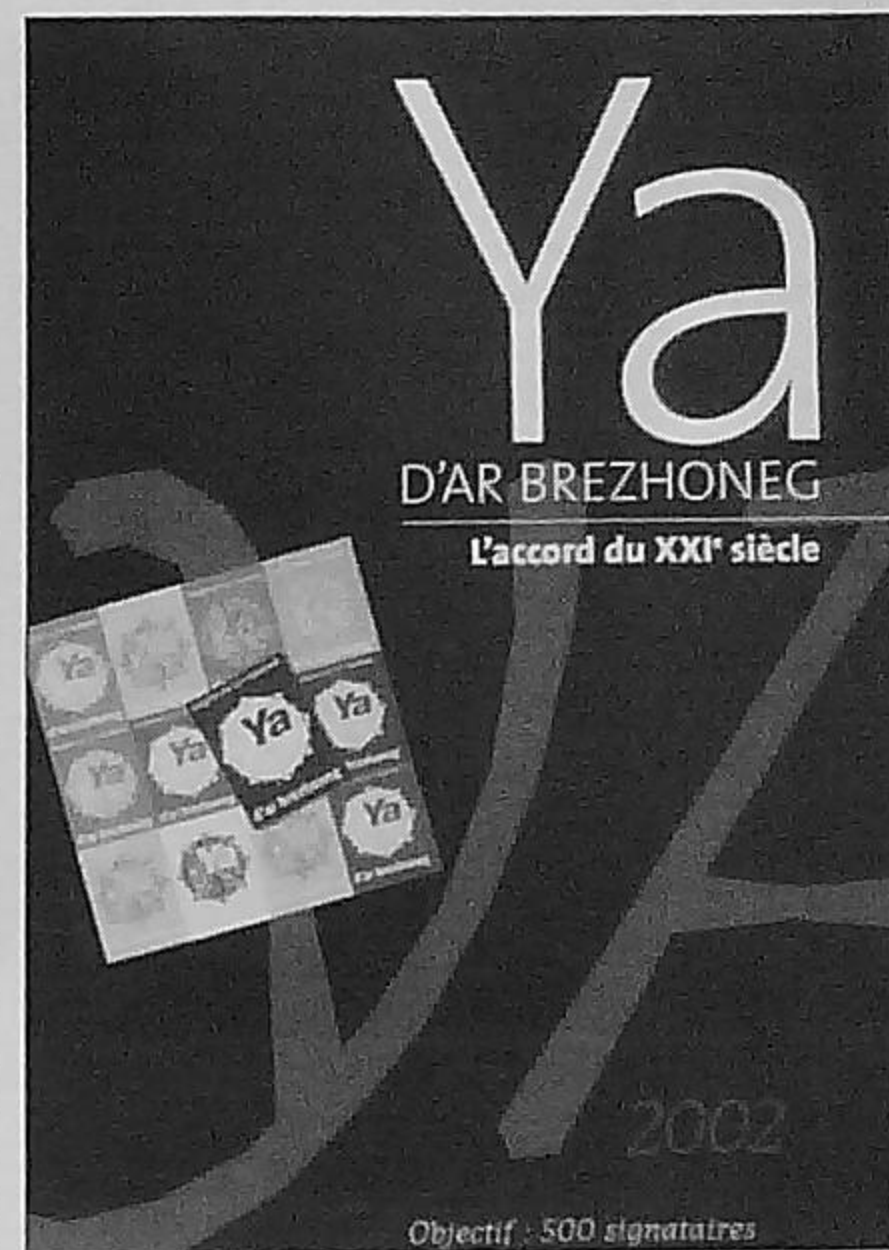
Ya d'ar brezhoneg

Emglev an 21^{vet} kantved

Entretien avec Ollier ar Moign
(directeur de an Ofis ar Brezhoneg)

Ollier ar Moign est le directeur de l'Office de la langue bretonne - an Ofis ar brezhoneg - créé en 1999 à l'initiative du Conseil Régional de Bretagne avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication. L'Office a pour vocation la définition et la mise en œuvre des actions à entreprendre pour la promotion et le développement de la langue bretonne dans tous les domaines de la vie sociale et publique. Dans ce cadre, sa mission est de répondre aux besoins des collectivités, administrations, entreprises, associations et particuliers qui utilisent ou souhaitent utiliser la langue bretonne, quelles que soient leurs activités. Et c'est dans ce cadre que le directeur de an Ofis ar brezhoneg a entrepris une démarche totalement innovante : proposer la langue bretonne aux acteurs sociaux de l'économie régionale, demander aux entrepreneurs, chefs d'entreprise et Conseils d'administration d'intégrer le breton dans les manifestations de leurs activités respectives. Nous lui avons demandé de nous en dire plus sur ce qui est un véritable choix stratégique.

Ollier ar Moign : An Ofis ar brezhoneg est désormais présent à Carhaix, Rennes et Nantes, et c'est dans le cadre de notre mission que j'ai proposé à notre conseil d'administration, en accord avec toute l'équipe, d'engager l'Office dans cette action d'ancrage et de développement de la langue bretonne dans la sphère des activités économiques. Plutôt que d'attendre d'hypothétiques demandes de la part du monde entrepreneurial, notre choix stratégique a été de proposer aux entreprises



bretonnes, sous une forme contractualisée, l'introduction du bilinguisme français-breton dans les divers modes d'expression écrite (enseignes, inscriptions, imprimés, modes d'emplois, etc.) de leur activité. La campagne a démarré au printemps 2001. L'objectif était d'abord de sensibiliser les entreprises, en leur expliquant le sens de notre démarche, ensuite de leur proposer de signer un pré-engagement. En octobre 2001, 177 signatures étaient réunies. En septembre 2002, l'Ofis en est à 307 signatures dont 41 émanent d'entreprises de production, 49 d'entreprises de distribution, et 52 d'entreprises de services marchands, équipements, etc. Ces 142 entreprises représentent 15 000 salariés. Les autres entreprises signataires relèvent du secteur associatif et culturel. Quand paraîtront ces lignes, une rencontre de l'Ofis avec l'ensemble de ces 307 signataires aura eu lieu (le 5 octobre) au Quartz à Brest. D'ores et déjà, an Ofis s'ap-

proche des 500 signataires, l'objectif que nous nous étions assigné pour la fin 2002. La cible de l'Ofis dans cette implantation de la langue bretonne au sein de la sphère économique est, bien sûr, l'ensemble des acteurs sociaux en activité dans la région.

hopala ! : N'avez-vous pas éprouvé quelques appréhensions en vous lançant dans une telle campagne ? Les milieux économiques ont la réputation d'être plutôt réservés par rapport aux revendications culturelles des diverses associations porteuses de l'identité bretonne. Comment ont-elles accueilli votre démarche ?

Ollier ar Moign : C'est vrai qu'on ne savait pas très bien où on allait, mais c'était de toute façon l'un des axes stratégiques que nous avions posé dès la création de l'Ofis. Sortir la langue bretonne du ghetto militant et culturel dans lequel, malgré quelques belles avancées, elle reste confinée, et la développer dans le monde des activités sociales et économiques. Il fallait donc "y aller". Ça n'a pas été sans appréhension. Pourtant, nous avons comme exemple et comme point d'appui, une opération similaire au Pays Basque (Bai Euzkarari) menée sur l'ensemble du Pays Basque (incluant le Pays Basque français) à partir de 1998. On a donc fait le plongeon et, sans savoir ce que ça allait donner, on a rédigé des courriers, on a téléphoné. L'afflux des réponses positives et des adhésions à notre démarche a vite balayé nos appréhensions. C'était la surprise. Nous découvrons que non seulement le monde économique est ouvert à la langue et à la culture bretonnes, mais dans bien des cas, il s'est avéré qu'il était potentiellement demandeur, et d'autant plus en attente que cette demande potentielle n'avait encore jamais rencontré l'occasion de sa formulation. On a alors observé des effets d'entraînement. Par exemple Groupama décide d'insérer l'encart de l'Ofis dans l'ensemble de sa documentation. La CCI de Quimper inclut, dans ses publications, un feuillet expliquant sa contractualisation avec l'Ofis et appelle ses

membres à en faire autant. La chambre consulaire, qui avait commencé à introduire une signalétique bilingue dans ses locaux, généralise cette pratique, introduit le bilinguisme dans ses publications et organise des formations en langue bretonne. À Pluguffan, le conseil municipal avec lequel nous étions en contact pour d'autres raisons, mis au courant de notre démarche, envoie aux habitants et aux entreprises de la commune l'information de l'Ofis. Résultat : 10 entreprises de la commune répondent qu'elles sont prêtes à signer l'accord. Du coup, on voit ce que cela pourrait donner si l'exemple de Pluguffan était suivi par l'ensemble des communes de Basse-Bretagne et au-delà.

Durant ce véritable démarchage culturel, on a observé des situations paradoxales. Par exemple si tel quotidien régional a bien signé l'accord que nous lui proposons, cela ne s'est pas encore traduit par des actions concrètes de grande visibilité, hormis une couverture très favorable. Alors que tel autre quotidien qui n'a pas signé nous répond : "Cela ne nous empêchera pas de faire quelque chose". Et de fait, on a remarqué que notre campagne en faveur de la signature de l'accord Entreprise-Ofis a été le facteur déclenchant d'une nouvelle politique linguistique du journal. Ainsi, chaque jour, un proverbe breton est publié dans *Le Télégramme*, traduit et explicité en français ; une fois par semaine, *Le Télégramme* publie une page en breton. Autre exemple paradoxal : la seule banque à avoir signé l'accord jusqu'ici, propose depuis longtemps déjà des chèquiers bilingues. Mais elle ne fait aucune publicité sur ce "plus", non plus que sur sa contractualisation. Alors que telle autre banque qui n'a pas jusqu'ici pris la décision de signer, s'appête, depuis notre démarchage, à aller beaucoup plus loin dans sa pratique communicationnelle et la valorisation publique de la langue bretonne (formulaires en breton, publicité autour de tout ce qui est fait en faveur du breton).



hopala ! : Cet engagement des entreprises en faveur du breton vous paraît-il le fruit d'un engouement ou celui d'une prise de conscience ?

Ollier ar Moign : Selon nous, il s'agit bien d'une prise de conscience. Les acteurs économiques de la Bretagne, entrepreneurs, responsables et cadres d'entreprises, et que ce soit dans la sphère de production ou dans celle des services, vivent en Bretagne. Ils baignent dans le climat culturel instauré par les diverses manifestations de la culture bretonne (chansons, musiques, contes, fest-noz, etc.) ou en sa faveur (manifestations, débats...). Ils ne peuvent pas ignorer les remous autour de l'enseignement du breton, avec les problèmes institutionnels posés par l'intégration de Diwan au sein de l'Éducation Nationale, et ils ne peuvent rester étrangers aux prises de position publiques concernant l'introduction du breton dans les écoles publiques ou privées. De plus, à quelques rares exceptions près, tous ont un certain sens de leurs responsabilités en ce qui concerne la langue. Ils ne peuvent donc se désintéresser de ce qui se passe dans la région. C'est en tous cas cette conviction qui a fondé notre détermination. Et ce qui pouvait passer

au départ pour une hypothèse bien optimiste s'est trouvé confirmé. Ce qui nous a frappé, dans nos contacts avec les chefs d'entreprises, c'est leur extrême intérêt pour ces entretiens, et la grande attention qu'ils accordaient à nos propos. Pour moi, l'archétype du niveau de la qualité de ces rencontres et de ces entretiens est certainement notre rencontre avec le conseil d'administration du groupe Groupama. (Je signale en passant que Groupama a signé notre accord pour les 4 départements, mais en créant des conditions pour que l'on puisse travailler sur les 5 départements, ce qui est assez remarquable). Archétype d'une qualité d'engagement : le conseil d'administration du Finistère a en effet tenu à rendre solennelle la signature de notre accord en organisant une véritable manifestation publique (la presse était invitée) pour fêter cette signature. Tout le conseil d'administration du Finistère (une trentaine de personnes) était là. Et c'est avec une grande émotion que j'entendais, dans les discussions autour du buffet, des responsables bretonnants (les 3/4 du C. A. sont bretonnants) faire leur auto-critique : "On n'a pas su transmettre la langue, il est grand temps de s'y mettre", "On parlait

le breton avec les parents, mais c'est avec les enfants qu'il fallait le parler"; ou encore : "Je n'ai pas su transmettre la langue, mais j'ai su transmettre la culture".

La grande révélation de cette campagne a donc été le niveau d'intérêt ou d'attente de toute cette part importante de la société civile bretonne que sont ses acteurs économiques. Parfois, même, le bonheur pour nombre de ces acteurs de nous rencontrer dans un rituel quasi-institutionnel. Là, nous avons pris conscience du statut quasi-officiel de l'Ofis, et de l'importance de ce statut, propre à rassurer les entrepreneurs. Mais la grande découverte, la vraie révélation, ça a été de constater qu'en Bretagne, la situation réelle par rapport à la langue était exactement l'inverse de ce que nous imaginions, de ce qu'imaginent la plupart d'entre nous. Quels que soient par ailleurs le volontarisme de notre discours et l'optimisme de nos proclamations, nous sommes parfois amenés à penser, nous qui œuvrons à la promotion de la langue, que nous sommes en décalage par rapport à la majorité de nos concitoyens, autrement dit de la société civile, dans notre désir de promouvoir la culture et la langue bretonne. Et que les responsables politiques locaux ou régionaux, dans leur grande majorité réservés ou réticents par rapport à la langue bretonne, ne font qu'exprimer, par ces réticences, l'état d'esprit de la société civile en question, qui constitue leur électorat. Le surprenant enseignement de nos rencontres est que la réalité est exactement l'inverse. C'est la frilosité du politique par rapport à la culture et la langue bretonne qui est en total décalage, à quelques exceptions près, avec la société civile. Cette inversion des décalages que nous avons vécu, que nous percevons et vivons quotidiennement dans notre démarche auprès des entreprises est quelque chose de saisissant. Quand les politiques se réfugient derrière l'opinion présumée de leurs électeurs – sous-entendu de leurs électeurs influents – pour justifier leurs réticences par rapport à la langue bretonne (réticence à agir au-delà des discours), on peut se demander s'ils ne se dis-

simulent pas à eux-mêmes un certain déficit d'assurance quant à leur identité culturelle, créant par là même un déficit de démocratie qui pourrait être aisément comblé...

hopala ! : Est-ce que cette découverte ouvre les perspectives prometteuses pour le retour et la réappropriation de notre langue ? Quelles peuvent être dans les faits les conséquences logiques de cette tendance ?

Ollier ar Moign : Une dynamique est enclenchée. La leçon que je tire de mes années militantes en faveur de la langue bretonne – mais que je tire également de l'action militante de mes aînés – est qu'une langue ne peut pas être imposée par la seule volonté militante. Le verbe "imposer" lui-même est déjà contraire à ma conception de la société. Il ne s'agit pas de vaincre mais de convaincre. Sans compter que cette volonté court le risque de devenir purement et durement administrative, s'il advient que les militants prennent le pouvoir : on l'a vu avec le français... L'ancrage et le développement d'une langue ne peuvent être décidés à l'extérieur de la société ni lui être imposés. On est donc dans une logique participative qui impose de sortir la langue du champ culturel. C'est en investissant à la fois le champ de l'éducation dans tous les cycles de la formation et le champ économique dans tous les aspects de la vie professionnelle, en accord et en concertation avec les acteurs de la formation et avec les acteurs du champ économique, que notre langue – qui est toujours une langue vivante – a des chances de connaître une nouvelle jeunesse. Il ne s'agit pas pour autant de déprécier ce qui a été fait par les militants du monde culturel et associatif breton. Au-delà des tensions et des contradictions dont ce monde a pu être le lieu, ses militants ont ouvert la voie, maintenu une exigence de transmission, assuré une continuité de formation. Maintenant, il faut aller plus loin. Et je dirais qu'en ce qui me concerne, cette confrontation avec les demandes, les attentes, les questions précises des acteurs écono-

miques sur le terrain, ça a été pour moi une véritable bouffée d'oxygène. Sortir du monde clos de la militance bretonne associative avec ses conflits internes, et confronter nos exigences militantes avec la réalité sociale et économique de la société telle qu'elle est a été comme prendre le large.

Cela ne signifie pas que l'on ne rencontre pas de réticence ou de résistance, mais nous avons des arguments, et encore une fois les gens sont tellement attentifs : il n'y a pas d'idéologie dans leur écoute. Alors, par exemple, nous nous appuyons sur les sondages. On connaît les derniers sondages d'opinion par rapport à la langue bretonne et son apprentissage : plus de 80% de la population bretonne est favorable à l'existence du breton et près de 75 % favorable à un apprentissage non obligatoire du breton. Notre argument auprès des quelques entrepreneurs un peu dubitatifs que nous rencontrons est donc le suivant : "Vous nous faites savoir à travers les sondages que vous voulez que la langue bretonne reste vivante. On vous prend au mot, on construit un pont qui va vous permettre de cesser d'être les spectateurs de son déclin, pour devenir des acteurs de son renouveau". Et ça fonctionne bien.

De là, notre démarche qui tend à *démilitariser* la langue pour l'ancrer concrètement dans la vie, comme c'était le cas jusqu'à la fin des années 50. Et ma conviction est qu'une parenthèse de quelques décennies dans une langue, ça peut ne pas être dramatique si le goût de l'entendre – donc potentiellement celui de la parler – est toujours vivace.

hopala ! : Il y a cinq grandes dates dans la courte mais déjà substantielle histoire de an Ofis ar Vrezhoneg :

- mai 1999 : assemblée constitutive et décision de création de l'Ofis
- juin 1999 : ouverture du bureau de l'Ofis à Rennes
- septembre 1999 : ouverture du bureau de l'Ofis à Carhaix
- fin 2000 : ouverture du bureau de l'Ofis à

Nantes
– fin 2002 : ouverture du bureau de l'Ofis à Lorient
Quel sens ont-elles pour vous ?

Ollier ar Moign : La dynamique de cette quadruple implantation qui couvre l'ensemble de la Bretagne historique tient dans le fait que tout ce qui est capté à un endroit est répercuté en temps réel dans les trois autres implantations. Et l'expérience de chacune des équipes vient immédiatement nourrir les autres. C'est un peu comme les morceaux d'un puzzle qu'il nous faut compléter et qui peu à peu nous donne, à travers ce fonctionnement de l'Ofis, une vision globale de la vie de la société bretonne, en même temps que l'ampleur du travail à effectuer.

Je serais tenté de résumer tout ce qui précède par ces quelques mots : *Gant Ofis ar Brezhoneg ez eus bet savet ur benveg e servij ar vrezhonegerien hag ar Vretoned c'hoant ganto ober un dra bennak evit ar brezhoneg. Ur benveg hep e bar e lec'h all er C'hwech'hkorn, o vont en-dro e brezhoneg penn-da-benn, eveljust, en diabarzh. Raktresoù e-leizh zo gant an Ofis evit respont gwelloc'h-gwellañ d'an ezhommoù. Ur framm digor eo ivez hag e c'hall kement brezhoneger zo dont da vezañ ezel da zegas e lod er striv a-stroll.**

*Avec l'Office de la langue bretonne a été créé un outil au service des Bretons, bretonnants ou non, désireux de faire quelque chose pour la langue bretonne. Un outil sans égal dans l'Hexagone, qui bien sûr fonctionne à l'interne complètement en breton. Ce ne sont pas les projets qui manquent à l'Ofis pour qu'il soit répondu de mieux en mieux aux besoins. L'Ofis, c'est aussi une structure ouverte, et francophones tout autant que brittophones peuvent en devenir membres pour apporter leur part à l'effort commun.

Rencontres Identités et Démocratie : un premier regard

Christian Demeuré-Vallée

“Réunir des spécialistes du monde entier afin de proposer au public breton, à la recherche de nouvelles manières d’appréhender les questions identitaires, les outils de réflexion les plus avancés à l’échelle mondiale”, le pari un peu fou lancé il y a trois ans par une jeune association, Identités et Démocratie – Débats Internationaux, a été tenu à l’occasion des Rencontres qui se sont déroulées à Rennes du 19 au 21 septembre.

Un prix Nobel, une ancienne ministre israélienne, un ancien conseiller du président des États-Unis, au total 24 universitaires ou professionnels venus de 12 pays différents, ont traité pendant trois jours de divers thèmes contemporains mettant aux prises les manifestations identitaires et l’évolution des pratiques démocratiques.

Réussir un tel rassemblement en Bretagne, et sur les questions abordées, constitue en soi un événement, il restera, dans les semaines à venir, à en mesurer la portée et l’ensemble des significations. Un premier bilan peut toutefois être esquissé.

Un pari réussi

Créée fin 1999, l’association organisatrice a fondé sa démarche sur une triple réflexion :

- Un regard critique sur le militantisme culturel ou politique en Bretagne, militantisme resté relativement à l’écart des grands courants intellectuels européens, sur son décalage avec une opinion publique manifestement sensible mais peu encline à se reconnaître dans les débats qui lui sont proposés, et sur la faible diffusion de travaux ou réflexions de dimension internationale utiles pour sortir des blocages du débat franco-français.

- Une insuffisante adéquation entre les orientations du monde de la recherche et nombre de besoins sociaux d’importance pour l’avenir de la Bretagne. Les chercheurs, jeunes ou moins jeunes, intéressés par la dimension bretonne, quelle que soit leur discipline, doivent faire face à un relatif isolement, voire à une absence de perspectives, imposés par la logique même du fonctionnement universitaire. Il en résulte la nécessité de créer des réseaux internes pour regrouper les personnes concernées et de s’insérer dans des réseaux internationaux pour contourner les insuffisances du système hexagonal.

- L’idée que les aspirations identitaires jouent des rôles multiples dans la crise actuelle (et déjà ancienne) du politique, qu’elles contribuent tout à la fois à remettre en cause et à réinventer. Si l’identité est une construction sociale, elle mérite, en Bretagne comme ailleurs, d’être investie pour appor-

ter sa pierre au débat démocratique ou construire de nouveaux repères ou de nouvelles pratiques.

Favoriser un débat citoyen autour des questions soulevées par les identités, faire le lien entre le monde de la recherche et certains enjeux sociaux, faire connaître des travaux insuffisamment diffusés sont donc les principales préoccupations qui ont guidé l’association et le projet des Rencontres. Il faut encore ajouter la volonté de réaliser un événement conforme à l’idée d’une Bretagne créant et renforçant son identité dans un échange avec le monde. Le premier essai s’avère pour le moins concluant.

La Bretagne en filigrane

La démarche initiale des Rencontres reposait sur une supposition : l’existence d’une demande sociale potentielle de débat et de réflexion autour des implications identitaires des mutations à l’œuvre à l’échelle mondiale.

Le succès d’affluence indéniable aura constitué l’un des éléments marquants de ces trois journées. Outre le nombre, la diversité du public, mélangeant étudiants, chercheurs, militants de différents milieux associatifs, responsables économiques, élus, cadres administratifs venus de toute la Bretagne mais aussi de l’ensemble de la France et de quelques autres pays, est également remarquable. Il semblerait ainsi que ces Rencontres aient réussi à faire converger des personnes qui, à l’occasion, se côtoient dans le débat public sans véritablement échanger. Un questionnaire, distribué sur place, devrait permettre, dans quelques temps, de mieux cerner les attentes de chacun ainsi que les éléments retirés de cette confrontation.

La surprise est aussi venue des intervenants eux-mêmes. Rompus pour la plupart à de multiples conférences, nombreux sont ceux qui nous ont confié leur étonnement de rencontrer une telle audience, mais surtout l’écoute attentive et passionnée d’un public non académique. Peu des personnes invitées connaissaient réellement la Bretagne. Nombre d’entre elles ont perçu dans ces trois journées la marque d’une situation particulière souvent en lien avec leurs objets d’étude à l’autre bout de la planète. Surprise également des intervenants issus de situations plus proches, comme la Flandre ou la Catalogne, perplexes quant à la possibilité de réussir chez eux des événements similaires. S’ils restent à mesurer plus concrètement, ces quelques éléments fournissent peut-être des indices d’une société bretonne à la recherche active de son modèle.

La qualité des conférenciers et des réflexions proposées auront, souhaitons-le, permis d’injecter des idées nouvelles ou d’approcher quelques thèmes inhabituels sur des sujets aussi variés que l’impact de la mondialisation sur les identités, les réinventions de la citoyenneté, les besoins de reconnaissance dans nos sociétés, l’importance du politique dans le développement, les concepts d’autonomie, ou la quête nécessaire d’un universalisme concret conjuguant valeurs communes et respects des différences. Il convient à présent de s’approprié un certain nombre de ces pensées nouvelles pour les traduire en action et en évolutions pratiques. Le plus dur reste toujours à faire...



La ville qui aurait dû disparaître L'enfant qui n'aurait pas dû naître

Ricardo Montserrat

Ricardo Montserrat est romancier et auteur dramatique. Son dernier roman, *No Name*, a été publié en 1998 au Mercure de France. Sa dernière pièce *Je me suis tue*, paru aux éditions du GACO en 1999, a fait l'objet de plusieurs représentations en Bretagne et en France. Il dirige des ateliers d'écriture et de création à Lorient, à Roubaix et en Corse.

À Bernard Hue, l'ami des premières heures

Je raconterais si j'en avais le temps l'histoire d'un enfant blond qui n'aurait jamais dû naître. Durant une semaine il fut donné pour mort. Il était si bleu, il était si maigre. Et la guerre avait duré si longtemps bien après que la paix fut signée et les Allemands en allés. Au moins dix ans. En 54 quand je suis né, elle n'était pas terminée. Vous ne me croyez pas, vous avez oublié, et pourtant c'est vrai.

L'histoire d'un enfant fier d'avoir survécu à la guerre.

Je raconterais si j'en avais le courage l'histoire d'une ville qui aurait dû disparaître comme avaient disparu au même âge Brest, Lorient, Le Havre et tant d'autres villes d'ici et de là. Durant des semaines, elle fut donnée pour morte. Elle était si noire, l'incendie avait duré si longtemps bien après que la paix fut signée et les Allemands en allés. En 54, quand je suis né, il n'était pas éteint. Vous ne me croyez pas, vous avez oublié, et pourtant c'est vrai.

L'histoire d'une ville fière d'avoir survécu à la guerre. L'histoire d'un enfant fier dans une ville fière.

Le dernier étage de l'immeuble, rue Mahé de la Bourdonnais, puait la misère. Ma grand-mère tendait le linge rapiécé sur des cordes à poulie qui traversaient la cour d'une fenêtre de pauvre à une autre fenêtre de pauvre. Les riches étaient partis dans leur maison de campagne à Rochebonne ou Paramé en attendant la fin de la reconstruction. Un oiseau chantait à tue-tête dans la petite cage de la minuscule cuisine. Mon grand-père Agustín qui avait perdu la tête en Espagne lui apprenait à siffler des chants révolutionnaires. Moi, je ne chantais pas. Monté sur une chaise dans ma chambre, je regardais par une lucarne la mer monter à l'assaut du Fort national. Je traversais en même temps que les vagues le miroir invisible qui me séparerait à jamais de la réalité.

Impression fabuleuse d'une enfance luxueuse tant mes ciels malouins étaient lumineux, mes ruines faramineuses, mes promenades sur les remparts seigneuriales et le manteau qui recouvrait la géante de sable fait d'épais lin bleu bordé d'hermine blanche. Mes pluies étaient de cristal, mes ciels gris argentés et mes pavés luisaient avec un soupir satisfait.

Je m'endormais, debout, le regard tourné vers les Bés.

On disait que c'étaient les portes vers un autre monde. On disait tant de choses sur ces cailloux qui avaient résisté aux tempêtes et à l'Histoire en

mouvement. On disait qu'un géant y était endormi. Pas Chateaubriand, que je ne connaissais qu'en bronze, trop gros, trop gras, trop ventru pour me faire rêver. Je l'imaginai en concierge du Grand Bé, boudiné dans sa livrée, saluant avec obséquiosité les morts qui passaient devant son caveau, pour se rendre au bal des macchabées. Jacassant et trotinant tel un goéland acariâtre derrière les revenants illustres ou les corsaires malotrus qui crachaient à ses pieds le jus saumâtre de leur chique. Il fallut attendre l'adolescence et ses noires plongées dans les ivresses poétiques pour découvrir que l'adipeuse statue avait été lui aussi un chat maigre rêvant de voyages, de fantastiques chevauchées et d'amours enfiévrées. Qu'il était lui aussi mort plusieurs fois dans l'ombre du désespoir, mort et rené. Oh, les noms que l'on donne aux enfants ! Moi aussi, j'étais né, mort et rené sous ce nom étrange qui roulait comme un galet sous ma langue espagnole, et me promettait richesse et puissance. Hormis le pain beurré du goûter, les berniques, les couteaux et les huîtres sauvages, les miettes séchées de la solidarité, je me demandais dans la puanteur de l'escalier quelles étaient ces richesses promises. J'ignorais qu'on pouvait être riche de ce maelström d'histoires, de chimères et de mots que tout enfant reçoit dans sa besace dès lors que sa naissance sort de l'ordinaire, dès lors qu'il naît en temps de guerre, en temps d'exil et de haine. J'ignorais que le crâne d'un enfant ressemblait au coffre d'un pirate où l'on pêle-mêle rubis, diamants, doublons, verroteries et pacotille.

J'étais riche de ce que je voyais dans la journée et qu'à la nuit, à peine couché, je transformais en or pur. Perles noires de mon alchimie nocturne : les Bés et ce que j'étais certain, un jour, d'y trouver, qui dormait là depuis si longtemps à la garde du géant assoupi que la mer l'avait recouvert d'une croûte de pierre.

Oui, c'était forcément bien avant Chateaubriand. Avant même qu'il y eût des livres. Ça aussi, François-René, je le croyais. Que les histoires avaient été vécues avant que d'être écrites. Qu'on les écrivait à l'instant même où elles allaient sombrer dans la nuit de l'oubli. Au moment précis où l'allumette s'éteignait. La braise sous la cendre. Juste avant le dernier soupir. Un souffle. Un chuchotis. Mes parents parlaient si peu. Les conspirateurs espagnols qui venaient à la maison parlaient à voix basse et à mots couverts. Et quand – rarement – mon père était là, les jours de canicule, il dissimulait un numéro tatoué sur son bras sous les manches longues de ses chemises immaculées. La nuit, il flottait dans des pyjamas rayés comme s'il n'avait jamais quitté le camp.

Ma mère parlait d'un autre camp, en France cette fois, gardé par des gendarmes français, fait de baraques de bois, de tentes de toile qui laissaient passer le froid et de grillages derrière lesquels les bourgeois venaient voir si les Rouges dont ils avaient lu les abominations dans le Figaro avaient des queues et des sabots fourchus.

Le bois et la toile pouvaient donc être pire qu'une prison alors que cette ville de pierre, de cachots, d'oubliettes et de souterrains, faisait de moi l'enfant le plus libre du monde ? Libre de pleurer, libre de trembler, libre d'avoir faim, libre de mourir chaque nuit de la fièvre maligne et ressusciter le matin en sueur, orgueilleux d'avoir survécu aux poignards des cauchemars.

Je le sais depuis peu : un enfant souffre dans sa chair des maux de ses parents. Mon père était tuberculeux et je respirais mal. Et ma mère... Oh ma mère ! Elle partait nager si loin que je craignais que jamais elle ne revînt. Elle revenait pourtant tout aussi bleue et livide que je l'étais à ma naissance. Ma solitude avait les mêmes yeux noirs et les mêmes cheveux longs et mouillés.

Ils partaient longtemps, sur la Terro Peugeot, pour je n'ai jamais su quelles aventures et puis ils étaient là, épuisés et amers. Fauchés. Ma grand-mère se taisait. Mon grand-père donnait à manger à l'oiseau silencieux. Je vous l'ai dit : c'était toujours la guerre et ils l'avaient perdue. Franco est mort si vieux. La ville était reconstruite mais la misère durait. L'exil. La définitive défaite. Ils étaient tous deux comme des orphelins qui avaient laissé leur maman de l'autre côté des Pyrénées. De temps à autre, un souvenir les faisait rire puis pleurer pour finalement se fâcher tout rouge. Ils marchaient devant moi, se donnant la main, les yeux tournés vers l'horizon. Saint-Malo sous leurs pieds était le pont d'un vaisseau immobile dont ils attendaient qu'il les ramenât à la Montagne Sciée. Montserrat. Mais le vaisseau s'était ensablé. Et il aurait fallu bien plus que leurs colères et leurs rages pour secouer le géant qui l'enchaînait aux rochers.

Ma mère disait : "*¡ Sa Malo !*" Comme elle aurait dit : "On est mal !" "*¡ stà malo !*"

Alors aux tempêtes d'équinoxe, je me rendais sur les remparts et je criais au géant des Bés : "*¡ Despierta, cabron ! ¡ Que la cosa esta mala !*" Il se retournait dans son sommeil, éclaboussant les murailles et me noyant sous une bave blanche d'écume et de sel gris. Et quand je l'injuriais, le traitant en français, en castillan et en catalan, de paresseux, de fasciste, de gros bœuf de franchute ou de chleuh, des algues tentacules, des laminaires gluantes me saisissaient par les mollets et tentaient de m'entraîner vers le vide. Je ne m'étonnais pas de son indifférence, il était si âgé et les vagues qui mugissaient à ses oreilles depuis des siècles l'avaient rendu sourd.

Les Bés étaient là bien avant les déluges de feu. En ces temps merveilleux, les guerriers nus s'affrontaient sur le sable en combat singulier et le soir, autour des feux naufrageurs, ils récitaient par cœur des milliers de poèmes à la gloire des rois et des dieux.

Ces temps-là étaient oubliés. On avait rhabillé les guerriers et interdit au peuple de parler la langue céleste des Celtes. Il en était si peu resté. Ce n'était plus un pays, c'était un cimetière. Il n'y avait alors d'autres livres que les livres de comptes. Les têtes bretonnes pleines de rêves et de mots avaient roulé sur le sable et ensanglanté le grès. C'était pour cela que les portes étaient fermées et que les naïfs croyaient que les bés étaient des pierres tombales.

Pour les empêcher de se rouvrir, Allemands et Américains les avaient bétonnés, bombardés, de crainte que les Gaulois ne reprissent l'épée, et que les druides ne prononçassent les mots sacrés qui déchaîneraient tourmentes et tempêtes sur les armées sacrilèges.

Oh, levez-vous, orages désirés ! Je n'avais que l'empreinte de mes pieds légers dans le sable mouillé pour faire savoir au géant que je n'avais pas désarmé. Je courais pieds-nus, avec d'autres gamins, nous laisser piéger par

la marée sur le rocher. On disait que, la nuit, y venaient des sorciers. "Non pas des sorciers, des druides !" "Arrête, ce sont des voleurs qui cherchent le trésor qu'ils ont enterré !" Vers minuit, on le jurait, les revenants sortiraient chargés d'or, et là...

On n'a jamais tenu jusqu'à minuit. Le froid et la trouille nous ankylosaient. On s'endormait à force de rêvasser à voix haute. Les mouettes affamées nous réveillaient à l'aube. Vous vous souvenez de celle à tête noire qui voulut nous crever les yeux ? On s'était approchés trop près de sa couvée. On loupait la marée. On rentrait en pataugeant, de l'eau jusqu'aux épaules. Les copains étaient bons pour se ramasser une tannée. Moi, je ne risquais rien. Les parents étaient loin. Les grands-parents bien trop occupés à gagner de quoi survivre jusqu'au lendemain. Le grand-père sifflait dans la cuisine.

L'hiver était là que je tentais encore, les doigts pris par l'onglée, de retrouver le passage qui menait au trésor mais je ne trouvais rien. Ni le soir de Noël ni le premier de l'an. Ni à la pleine lune ni aux grandes marées. Je finis par comprendre que la seule façon de passer la porte était d'en finir avec ce côté de la vie.

Dix fois, je tentai de me suicider en nageant désespérément à contre-courant ; dix fois, je brisai la glace glauque à travers laquelle je croyais apercevoir des merveilles anciennes. Dix fois, mes amis me ramenèrent en riant à l'ennui et la monotonie des jours de misère et des jeux puérils. Je rentrais juste à temps pour l'école pour le goûter, chocolat et pain beurré, au dernier étage d'une maison qui sentait la pluie, le moisi et les pots de chambre à la peinture écaillée qu'on vidait dans les cabinets de l'escalier. Personne ne s'était aperçu que je ne dormais plus dans la chambre ; la misère part tôt le matin et rentre si lasse le soir qu'elle en oublie ses petits ou ne s'en rappelle que le dimanche. Mon père cassait les cailloux de la révolution. Ma mère, oh ma mère, les faisait briller. Le dimanche, ils dansaient, ils étaient si minces, brillantine et cheveux crantés, ils tournaient si vite que je m'attendais à les voir s'envoler sur la piste du dancing, beaux oiseaux étrangers qui ne voudraient plus jamais se poser.

Et puis, je ne sais plus, nouvelles défaites, nouveaux naufrages, illusions perdues, l'Espagne de plus en plus loin de Saint-Malo, coups de chiens, coups de colère, et les dettes... un matin, ils s'en allèrent, une valise dans chaque main. Je crus qu'ils ne reviendraient plus. Je leur écrivis une lettre leur disant que moi je restais. Qu'ils ne s'en fassent pas, le géant me protégerait. Il faisait froid, cette nuit-là. Je m'endormis d'un sommeil si profond que je vous le jure, entre loups et dragons, j'atteignis enfin le royaume désiré. Les portes s'étaient ouvertes en grand et un mage se penchait sur moi me tendant la potion d'herbe d'or qui ferait de moi le héros qui vengerait les rouges soldats de l'utopie abattue.

Je n'aurais pas dû la boire : je rouvris les yeux. Six jours étaient passés et, le septième, j'étais sauvé, affirma ma grand-mère. Mon père m'emporta, emmitoufflé sur sa moto. Quand ma mère ouvrit la porte d'une maison que je ne connaissais pas et qui sentait le pain chaud, j'éclatai en sanglots et refusai d'entrer. Elle crut que je pleurais de honte d'avoir voulu l'abandonner. Non, maman, je pleurais la ville abandonnée, le géant qui m'avait pris dans ses

bras, les corsaires mes frères, et les princes bretons qui m'avaient accueilli. Je pleurais les draps de soie blanche, le manteau de lin bleu et les pierres roses des palais.

C'est un message de Neruda qui m'a soufflé de revenir d'un long et étonnant voyage en Ailleurs, peu après que ma mère s'éteignait.

*"C'est en toi que tu entreras
pour revenir à la ville perdue,
en toi que tu retrouveras les absents,
en toi que tu voyageras recherchant celle-là
qui s'est lovée dans l'amour comme dans un secret,
s'est laissée emporter par la pluie et tomber dans l'oubli."*

Le soleil se couchait. Le géant dormait encore. Je me mis à écrire à l'instant même où la braise s'apaisait sous la cendre. Un souffle.
Juste à temps.

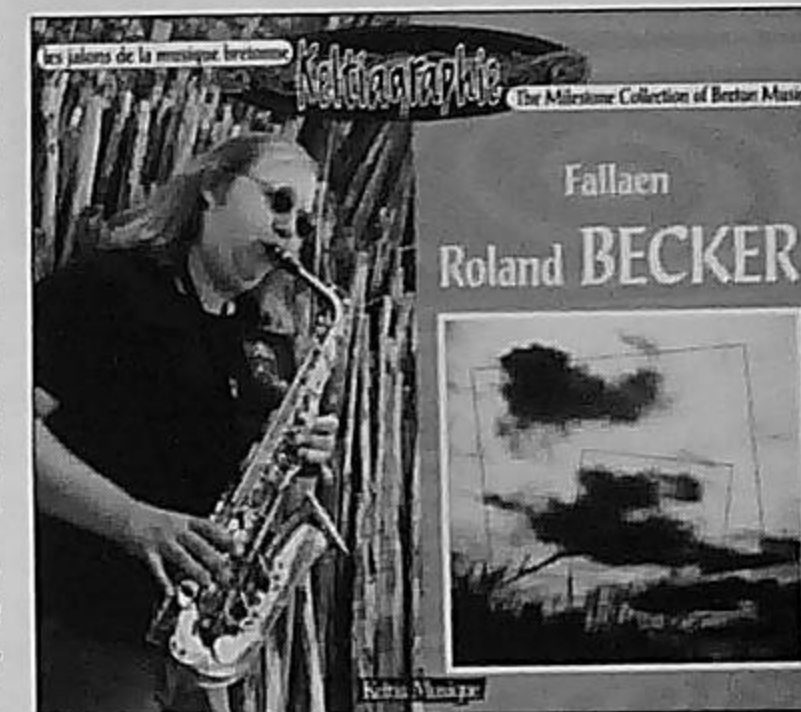
Saint-Malo, le mardi 11 juin 2002

Intimité publique : le monde de Roland Becker

Jean-Yves Le Disez

Intimité publique est le titre d'un morceau du dernier disque de Roland Becker et Régis Huiban, *Kof a Kof* et après quelques heures passées en compagnie du créateur de "l'Orchestre National Breton", je trouve que cet oxymore résume somme toute assez bien l'homme et l'artiste. Nous ne pouvions pas mieux tomber, Danièle Prunnaud et moi, en ce matin ensoleillé mais brumeux du 4 septembre. On sonne. Personne. Une porte de garage ouverte. Une voiture, coffre béant, où sont empilés quelques cartons. "Y'a quelqu'un ?". Dans une cave transformée en véritable *cottage industry* (avec, désormais, excusez du peu, un mini-studio d'enregistrement), notre homme colle des étiquettes sur les boîtiers de son dernier album. Tout le personnage est là. L'homme-orchestre, l'artiste-artisan qui met la main à la pâte. Avec gourmandise. On se croirait un peu à *hopala* ! Même camaraderie (des copains sont venus donner un coup de main), même obligation, acceptée de bon gré, revendiquée presque, de tout faire soi-même, pour s'en sortir. Pas la peine de nous expliquer : le courant passe aussitôt.

Autour d'un verre, dans une maison que parfume subtilement le jonc de mer qui recouvre les sols, il nous raconte comment il est venu à la musique. Premier paradoxe : *"C'est par la culture bretonne que je suis arrivé à la musique et non l'inverse"*. Second paradoxe, le fils de "l'Allemand", devenu après la guerre charcutier pourvoyeur en cochonnaille des quelque 500 familles de cheminots – les *beg du* – du centre de tri SNCF d'Auray, s'inscrit à la MJC de ladite SNCF, rencontre un animateur génial, Pierre Guillet, s'inscrit au bagad d'Auray, en devient vite, à 17 ans à peine, le *penn sonneur*, pour apprendre de son père jusque là muet sur son passé qu'il y a toujours eu des musiciens, et non des moindres, dans la famille Becker. Il fera donc aussi le Conservatoire de musique de Vannes. C'est peut-être cela, la magie Becker, cet art de concilier les contraires, d'allier le populaire et le savant, d'être aussi sincère et exigeant dans l'un et l'autre genre. Stivell – qui le sollicite pour jouer avec lui (il a alors 18 ans) – fait du folk celtique, Dan ar Braz s'essaie au rock celtique : il fera quant à lui du jazz celtique ! On connaît la suite : *Fallaen-Éclipse* (premier album, 1982), *Gavr'Inis* (1992), *En Bretagne morbihanaise* (1993), *Jour de fête & fête de nuit* (1996), *L'Orchestre National*



Roland Becker,
Fallaen. Keltia Musique,
Quimper, 1982



Breton (1997), *Er roué Stevan* – L'Orchestre National Breton (2001), jusqu'à *Kof a Kof – Au café breton*, passé depuis du coffre de sa voiture aux bacs des marchands de disques.

Au fil des ans, Becker, champion de Bretagne multirécidiviste des sonneurs de couple biniou-bombarde, collectionne les prix Charles Cros et autres chocs de la musique. D'où vient alors qu'il ne soit pas plus connu du grand public ? C'est sans doute un peu pour répondre à cette question (que je n'oserai pas lui poser directement) que nous avons voulu le rencontrer.

Ni brouiller ni abolir les frontières

Lorsque je parle à son propos de pays vannetais, il m'emprunte mon cahier et dessine une carte de Bretagne où il trace la frontière linguistique et me fait remarquer que Muzillac se trouve de l'autre côté de

cette frontière. Ce n'est que plusieurs heures plus tard que je comprendrai la portée de ce geste. Je croyais, naïvement, que Becker brouillait les frontières. Pas du tout. L'homme (et le musicien) a trop de respect pour les identités pour mélanger n'importe quoi n'importe comment. S'il hait le purisme, la pureté et ses dérives, il sait mêler, mais sans dénaturer. Il fait du jazz avec de la musique bretonne et de la musique bretonne avec du jazz. Mais sa musique n'est pas un hybride : elle est à la fois jazz et musique bretonne. Mieux : plus elle est jazz, plus elle est bretonne. Et vice versa. Il a compris ce que peu comprennent, à savoir qu'abolir les frontières est le moyen le plus sûr de les voir surgir là où on ne les attend pas. Que ce n'est pas en renonçant à être soi-même que l'on pourra rencontrer l'Autre.

D'où, peut-être, chez le personnage, une assurance, un entêtement qui ne sont pas toujours bien reçus. Il ne donne pas dans la facilité, encore moins dans la démagogie : sa démarche est complexe, expérimentale. L'homme occupe le lieu même de la frontière (il a su aussi rester le fils de l'étranger qui choisit de vivre en Bretagne), lieu magnifique mais inconfortable.

La vision carnavalesque du monde

"*Kof a kof*" : ventre contre ventre, panse contre panse. Il y a du Rabelais chez cet homme-là. S'il multiplie les paradoxes, c'est qu'il aime l'inversion propre à la fête : "*La musique bretonne, dit-il, est une musique de transe. Paillarde et païenne*". D'où son goût pour le déguisement, le travestissement, presque, le maquillage. Que salubre est cet humour dont nous manquons souvent si cruellement en Bretagne ! Avec Régis Huiban, "*le petit rapide au piano à bretelles*" (livret), le "gros costaud" forme un duo digne de Laurel et Hardy. À l'opposé des fest-noz où, comme il le remarque fort justement, "*les gens ne rient pas, car ce sont des fêtes intérieures*", les spectacles de Becker sont extravertis, tout sauf graves. Visuels autant que sonores : "*Je mets du visuel et la musique devient prétexte pour offrir un univers poétique*" (*Kof a kof* recrée, y compris visuellement en effet, l'ambiance d'une époque marquée

par Pier Min, l'accordéoniste de Scrignac qui, entre 1935 et 1945 fit swinguer la gavotte en la mariant avec le jazz musette et le jazz manouche). Le mot est lâché. L'univers de Becker est un univers poétique, celui du dérèglement (très maîtrisé !) de tous les sens. La musique bretonne, il l'aime "*bleue ou saignante*". Nous voilà prévenus. Sauf que notre bateleur parle comme il compose, avec ironie et gourmandise. En réalité, cet extraverti est avant tout un homme sensible, bien plus pudique qu'on ne pourrait l'imaginer, peut-être secrètement timide. Un homme de l'intimité qui, pour notre grand bonheur, ose rendre cette intimité publique. L'art total qu'il nous propose est l'aboutissement d'une longue pratique de la musique et d'une réflexion de tous les instants. Si la musique bretonne et son histoire n'ont aucun secret pour lui, il écoute aussi beaucoup des compositeurs et des groupes aussi différents que Philip Glass, Frank Zappa, Radiohead, Divine Comedy, Magma. Sans pour autant se reconnaître dans la world music. Il lui préfère la "*world musette*" (encore un de ses jeux de mots savoureux. Il faut dire qu'il a de qui tenir : la devise de la charcuterie, familiale, ça ne s'invente pas, était "*Charcuterie Becker, charcuterie pas chère ; de la tête à la queue, toujours délicieux*"). La musique bretonne, explique-t-il, "*il faut l'assumer telle qu'elle est. Elle a ses particularités. Autant on peut la marier avec n'importe quoi, autant il ne faut pas faire n'importe quoi*". Nuance ! où je reconnais certains dilemmes hopaliens. Je pense à notre travail autour du haïku. On peut marier culture bretonne et haïku mais on ne peut pas faire n'importe quoi. C'est dans le faire, plus que dans le dire qu'on reconnaîtra la sincérité et, osons le mot, la valeur ("*ce qui fait la musique bretonne, c'est la manière*", insiste le saxophoniste ; ou encore : "*souffler n'est pas jouer : il faut un propos derrière tout ça*"). Tout ne se vaut pas. Becker, de la tête à la queue, c'est toujours délicieux. On est séduit par l'emballage, emballé même (voyez le livret photographique qui accompagne le CD, voyez les mises en scène de Laure Le Gurun) mais comme dans le cochon, tout y est bon parce que tout, de l'emballage à l'enregistrement, de la composition à la représentation y est fait avec le plus grand soin, la plus grande exigence, et beaucoup, beaucoup d'intelligence.

Roland Becker et Régis Huiban, *Kof a Kof – Au Café Breton*, Oyoum Muzik, Muzillac, 2002



Cinq poètes de Haute-Bretagne

Un siècle de poésie en gallo...

Si l'on remonte au Moyen-Âge, nous trouvons au 13^e siècle, avec *Le Livre des Manières* d'Étienne de Fougères ou la chanson de geste anonyme dite *Le Roman d'Aquin*, des œuvres qui pourraient déjà s'inscrire dans la littérature gallaise tant la langue utilisée est proche du gallo qui a cours aujourd'hui dans la partie est de la Bretagne. Mais il faut dire que les siècles suivants n'ont plus apporté de tels monuments écrits et que, jusqu'aux premières décennies du 20^e siècle, le gallo, de plus en plus replié sur sa ruralité, a dû se contenter d'une littérature orale non négligeable dans laquelle les poètes contemporains puisent souvent avec bonheur leur inspiration.

Le fougerais Amand Dagnet, l'un des grands écrivains et chercheurs haut-bretons, s'étonnait en 1890 : "...*Qui jamais a eu l'idée d'écrire en Fougerais, en Manceau, en Picard etc. un poème, un roman, une nouvelle ?*" La loudéacienne Jeanne Malivel, membre du groupe artistique des Seiz Breur et gallaisante convaincue, répondait en quelque sorte à son interrogation en proposant, dans les années 20, plusieurs moutures d'un long conte épique en vers *Les Sept Frères* bien au-dessus du "patois" édulcoré qui se pratiquait à cette époque dans les poèmes et les chansons.

D'autres poètes authentiques viendront ensuite : Gabriel Le Coq, de Plébouille, ou Pierre Guérin, de La Richardais, tous deux instituteurs et qui seront, surtout le premier, les précurseurs d'un enseignement moderne du gallo.

En 1979 paraît dans la deuxième livraison du *Lian*, revue des "Amis du Parler Gallo" (actuellement *Bertaeyn Galeizz*), le poème de Jacqueline Rebours *Des sicots dans l'tchœur*, superbe réquisitoire écologique à partir des simples réflexions d'un vieux paysan qui, impuissant, voit s'amonceler autour de lui les désastres du remembrement. Dans le numéro suivant, ce sera *Fâillë parti*, sur le thème de l'exode rural. Une poésie engagée est née et va vivre dans d'autres poèmes de Marie Dequé (à l'origine du mouvement de restauration de la langue), de Laurent Motrot, de Christian Leray...

Aujourd'hui, après une période de jeunesse où enthousiasme et doute se sont souvent mêlés, la littérature gallaise semble avoir atteint une certaine maturité autour de quelques auteurs tenaces (dans la mesure où ils doivent se montrer inventifs face au problème non réglé de l'orthographe !) et discrets (vu l'infime médiatisation de leur langue). Un signe de dynamisme pourtant qui ne trompe pas : l'existence d'un groupe musical structuré (Ôbrée Alie) sachant faire entendre sur scène et en disque (*Alment d'If* chez Coop-Breizh) le gallo et sa poésie.

Patrice Dréano

Dans son département du Morbihan qui compte bon nombre d'écrivains bretonnants, Patrice Dréano (prononcez en gallo : Deriano) reste méconnu. Et pourtant, cet auteur né à Credin (qui a consacré à sa commune toute proche de la frontière linguistique un mémoire de maîtrise en breton), habitant aujourd'hui le pays de Ploërmel, écrit depuis 20 ans des nouvelles fantastiques enracinées dans le monde rural et, plus récemment, des poèmes peaufinés avec une grande tendresse. Patrice Dréano sait par ailleurs défendre sa langue natale avec les meilleurs arguments : une recherche lexicale et syntaxique incessante et une chronique de l'actualité (longtemps assurée dans *Le Lian*) prouvant, s'il en est besoin, que le gallo peut tout exprimer...

HAÛTE-OURE

Catr encaleys, cinq enquetteys,
C'eyt lez mettreys de ma chaumbrey
E la chaundroule q'en eyt le maeztr.

Neuf oures du sair, la basse saezon,
Le livr overt dedaun mon jon
Aù creuz du leit deyja je sonje

Daun lez orbyeres sour lez herdeys,
La belle saezon, lez adveypreys,
Du temp qe y avaet ren qi presse.

Une charre par lez chemins trinchouz
Dehors coume un semblaunt fyençouz
Qi ghiche daun la neitey coellouze.

Tout se taet pas un son sinon
Le degoutalh qi reypond aù terson
De la plley qi s'abat d'acas.

Sus mai le fiuz dez linceüs passe,
Douce esperaunce dez oures basses,
Le deylas qi me laesse oure d'aeze.

HEURE TARDIVE

Quatre mètres sur cinq,
Ce sont les mesures de ma chambre
Et la lampe qui la domine.

Neuf heures du soir, aux portes de l'hiver,
Le livre ouvert dans mon giron
Dans le creux du lit déjà je pense

Aux lieux ombragés sous les frondaisons,
À la belle saison, les après-midi
Du temps où rien ne pressait.

Une voiture par les chemins pleins
d'éclaboussures
Dehors comme un spectre fangeux
Qui chuinte dans la nuit d'humidité
poisseuse.

Tout se tait, pas un son à part
L'égouttement qui fait écho
Au fracas de la pluie battante.

Sur moi le fil des draps fait passer,
Douce attente des premières heures,
Le repos qui me rend heureux.

POUR S'EYVOÛTER

Un cllòut qi vouce sus mon pouce
Virvoùte.
Il vat chair,
Il at cheû.
Qhi q'il at beû ?

Une gouze q'un couète coupe
S'eyfoùche.
Ela se saet,
Ela s'eyt seû.
A qhi q'eyt deû ?

Si tu bouje, un coup de roùt en foùt
Sus ton cou
Tu le voulaez,
Tu l'az z-eû.
Te v'la ben reçeu !

Poùdrer lez pouës trop doüces
Od de la pouÿssere ?
Eyt pas du seu !
Je serae deyceû,
Saprei bajeu !

Un loup qi s'eycouë de dererre un couëdr
M'eypouë.
Qheu vilaen-lei !
Tire-tai de ma veûre,
Maudit graund flaeu !

POUR S'ÉTOURDIR

Un clou qui tournoie sur mon pouce
Virevolte.
Il va tomber,
Il a chuté.
Qu'a-t-il bu ?

Une mèche qu'un couteau coupe
Se rebiffe.
Cela se sait,
Cela s'est su.
À quoi est-ce dû ?

Si tu remues, un coup de gourdin en hêtre
Sur le cou.
Tu le voulais,
Tu l'as eu.
Te voilà bien reçu !

Saupoudrer de la bouillie trop douce
Avec de la poussière ?
Ce n'est pas du sel !
Je serai déçu,
Espèce de niais !

Un loup qui tend le cou derrière un noisetier
Me fait peur.
Quelle horrible bête !
Hors de ma vue,
Maudit grand échelas !

LE PEYIS PERRDU

Od qheus gaüles mezurer lez enterjyets
dez champs
Acetoure qe pour haper lez deuz bouts du
seilhon
Lez nubls courent* a peine de ren : il eyt trop
long.
E lour vent se perrd daun lez aeres
en veuzounaunt.

Lez pyeces s'entr couzent, saun ray-fine,
saun separtir
Lez vyeuz sicots rassis eyflinceis par l'ivern.
Dez piouitchs trop greches s'eyrichent
du dezespair
Trop graund du dezert de terre qi eytire
lours cris.

Feilhes de cheynes e brins de laundes sont
oublis depeis le temp.
Ren n'eyt venaunt sus lez terres traverseys
par le vent,
Ren n'eyt souvenaunt du petit efaunt qe je ne
sei pus.

En jouant a qhute, lez butes aqhulent
lez bussons
Dic'a lez qhurbuter par dessus l'orizon.
Eyou q'il sont, les reybls de mon peyis
perrdu ?

LE PAYS PERDU

À quelle aune mesurer les dimensions
des terrains
Maintenant que pour rejoindre les deux
extrémités du sillon
Les nuages courent en vain : ils sont trop
longs.
Et leurs effluves se dispersent en chuintant
dans l'atmosphère.

Les parcelles de terre se réunissent sans
lisière, sans séparer
Les vieilles racines desséchées déchiquetées
par l'hiver.
Des vanneaux trop sévères s'écrient
du désespoir
Trop grand du désert de terre qui amplifie
leurs cris.

Feuilles de chênes et brins d'ajoncs sont
oubliées depuis longtemps.
Rien ne croît sur les terres que le vent transit.
Rien ne se souvient du petit enfant que je ne
suis plus.

En jouant à cache-cache, les collines font
reculer les buissons
Jusqu'à les basculer par dessus l'horizon.
Où sont-ils, les rêves de mon pays perdu ?

*Les "ent" finals se prononcent réellement.

LODIY

a ma filhe

E Lodiy dorm daun son berc
Daun la bobounce du sair
Beluette d'apaez sus le serein decendu
Brune venuy

Meyneit se taene daun le fond de la neit
E qhute le poupon daun son leit
Pas un griqhe entourn son nic
Ren qe le vouzon de la taezeriy

Le journ s'entr coêze par la coêzey
Od la neitey
Termeyey de Lodiy
Mei-amauniy, mei-animey

Le journ vat sus son creissaunt
Seqhun bezeinhe od son alaunt
Toute peine si sa paupiere s'over
Toute peine si ol s'eyellaere

E Lodiy sourit daun le souraelh de meidi
Mine eyclerdiy
Fomey du diner fumalhouz
Vivaunce e haetaunce du journ

Treiz oures, dehors, le souraelh malhe
Conterment l'abat-vent qi s'eycalhe
Lodiy alombrey de sez rais
Suche son gros dai

Lez teytes ez pllaunts berluyent
Dez rais du tauntaot qi lez totent
Daun l'entourn de Lodiy
Tout ralentit

E Lodiy dorm daun son berc
Daun la bobounce du sair
Beluette d'apaez sus le serein decendu
Brune venuy

ÉLODIE

à ma fille

Et Élodie dort dans son berceau
Dans la somnolence du soir
Petite lueur de paix sur la rosée du soir
descendue
À l'heure du crépuscule

Minuit se tapit au fond de la nuit
Et couvre le poupon dans son lit
Pas un bruit autour de son nid
Que le bourdonnement du silence

Le jour et la nuit se croisent
L'un l'autre par la fenêtre
Hésitation d'Élodie
Entre tristesse et gaieté

Le jour grandit
Chacun travaille à son rythme
C'est à peine si ses paupières s'ouvrent
C'est à peine si elle s'éclaire

Et Élodie sourit dans le soleil de midi
Visage réjoui
Arôme du déjeuner fumant
Enjouement et agrément de la lumière
du jour

Trois heures, dehors, le soleil cogne
Contre le volet qui s'écaille
Élodie à l'ombre de ses rayons
Suce son pouce

Les cimes des arbres reluisent
Des rayons en fin de journée qui
les caressent
Autour d'Élodie
La fraîcheur s'installe

Et Élodie dort dans son berceau
Dans la somnolence du soir
Petite lueur de rosée sur la douceur du soir
descendue
À l'heure du crépuscule

MINUTE

Chaque minute de passey
Se met a deuz jenuelhs
Davaunt lez puz byaùs vers.

E lour graen se cotit,
Termey de poeiteriy
Qe la byaùtei rasserre.

Moulu, il s'eyguermilhe
E t't-a-l'oure, s'eyfenilhe
A s'eygalher en l'aere.

Maez pas pu q'une beluette
Qi vat toute peine une duette :
La flour du temp se perrd.

Qhi qi rest don maezei ?
Y at pus ren q'a marcher
Aller od le temp e se taere.

MINUTE

Chaque minute qui passe
S'agenouille
Devant les plus beaux vers.

Et leur grain s'écrase,
Mouture de poésie
Que la beauté rassemble.

Moulu, il s'émiette
Et aussitôt se disperse
Dans l'atmosphère en fines particules.

Mais pas plus qu'une étincelle
Qui ne dure qu'un instant :
La fleur du temps s'égare.

Que reste-t-il désormais ?
Il n'y a plus qu'à marcher
Suivre la marche du temps et se taire.



Photo, Maurice Langlois (détail)

Bertran Ôbrée

Bertran Ôbrée, de Moulins (Ille-et-Vilaine), a été présent à tous les grands rendez-vous du gallo. Conteur, artisan du *motier*, premier dictionnaire gallo-français, co-traducteur de deux albums de Tintin et, surtout, leader d'Ôbrée Alie (voir introduction), il nous rappelle avec ces trois textes dont le dernier est inédit, comme avec les compositions chantées de son groupe, qu'il est avant tout un poète.

ENN AOTONN

Vaisi déz flour ensoulayé su léz tonb
g°roué*, déz bonn-fom cherisan léz roch
nairr do déz peyot bllanç, déz foulé marchan
su l'gravier fred

La tousént, e l'ivé qh'ap°rch den la net qhi
n'fini pâ

Enñ aotonn, léz fouyé déz pomiér chanten
déz pllént den léz venté ouisi bllanch com la
piao éz veyy fom qhi s'etégnen
Léz fouyy vané s'lésen chaer su la térr
bouyonouz
Léz pom sonjen den l'pome qhi dvalra la
gorj ézz efant

S'é l'ivé qh'ap°rch
Léz chminé aplen l'vent ouisi bllanç com
la piao a én veyy om endormi tot d'bon
Léz chminé éz châtégn nêrsî, éz patach beûré
Léz chminé éz pom qhett
Léz chminé qhi roujisen léz mén a enn fiyy
q'son bonamin pourr enn âné s'é parti
léin d'isi

S'é l'ivé qh'ap°rch
Lé chénn éz fouyy brulé chanten déz pllént
den l'vent ouisi bllanç com én qheur
d° yandra

S'é l'ivé qh'ap°rch.

* Le signe ° note la voyelle d'appui prononcée comme le
graphème "e". Elle n'est écrite que quand elle est présente
pour assurer la syllabation.

EN AUTOMNE

Voici des fleurs ensoleillées sur les tombes
glacées, des femmes caressant les pierres
noires avec des chiffons blancs, des foules
marchant sur le gravier froid

La toussaint, et l'hiver qui approche dans la
nuit sans fin

En automne, les quartiers des pommiers
chantent des plaintes dans les bourrasques
aussi blanches que la peau des vieilles
femmes qui s'éteignent
Les feuilles épuisées se laissent écraser sur la
terre boueuse
Les pommes rêvent au pommé qui descendra
dans la gorge des enfants

C'est l'hiver qui approche
Les cheminées appellent le vent aussi blanc
que la peau d'un vieil homme endormi pour
de bon
Les cheminées aux châtaignes noircies,
aux pommes de terre beurrées
Les cheminées aux pommes cuites
Les cheminées qui rougissent les mains
d'une fille dont l'amant pour un an est parti
loin d'ici

C'est l'hiver qui approche
Les chênes aux feuilles brûlées chantent
des plaintes dans le vent aussi blanc qu'un
cœur de gland

C'est l'hiver qui approche.

TOUEZ PI

Nairr e bllanch, touéz pî su enn branch
Piq e tranch, tranch-piq su térr bllanch

Chminé rouj e bllanch
La foué en dden
Dehôr, la fret

From don la portt e cllench !

TROIS PIES

Noires et blanches, trois pies sur une branche
Pique et tranche, pioche sur terre blanche

Cheminée rouge et blanche
Le feu au dedans
Au dehors, le froid

Ferme donc la porte, et à clé !



Photo, Maurice Langlois (détail)

PÂ GHÉRR

Pâ én mot
Just enn bufé den léz nâziao

Pâ rén den la piess d° térr
Just enn coniy su én câll

L'trén bourde en canpégn
Just l° brut du bufou d'err

Pâ ghérr d'iao
Just én douet g°roue

PEU

Pas un mot
Juste un souffle dans les narines

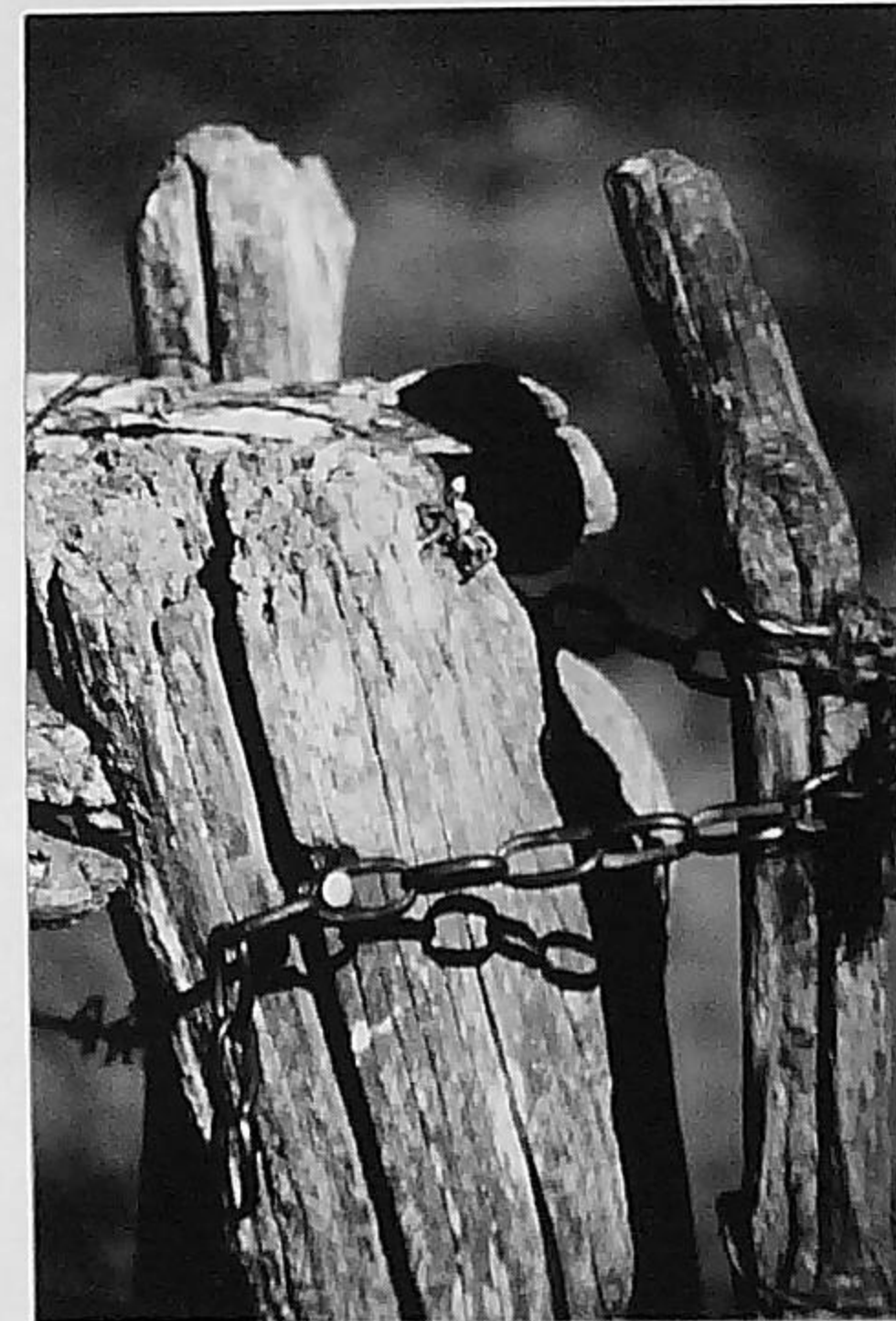
Rien sur le terrain
Juste une corneille sur un câble

Le train arrêté dans la campagne
Juste le bruit du ventilateur

Peu d'eau
Juste un lavoir glacé

Maurice Langlois

Le troisième poète de notre dossier sait aussi manier les vers puisqu'il s'est fait un peu le spécialiste des adaptations de fables en gallo. Mais il s'est montré avant tout comme l'un des grands photographes du patrimoine de la Haute-Bretagne dans trois ouvrages : *Au rythme des vieux métiers*, *Terre à délices* et *Carnet de champs*. Maurice Langlois, natif du Coglais, au nord-ouest de Fougères, est professeur d'horticulture. Il a pris une part active ces dernières années dans les débats relatifs à la protection de la nature. L'essence de son travail photographique, hommes et paysages, vient d'être regroupée dans *Les gestes de la terre* qui sort ces jours-ci aux éditions Cheminements (avec une préface de Graeme Allwright).



Photo, Maurice Langlois



Photo, Maurice Langlois

Vonaod

Des poèmes de Vonaod ont déjà paru dans le n° 6 de *hopala !*. Ce Rennais d'origine, professeur d'espagnol et de gallo, qui aime "jouer avec les mots de toutes les langues", nous offre ici un nouveau mélange de genres où paroles et musique viennent chaque fois se mêler : poème d'amour sur fond de jazz et évocation d'attaches québécoises.

ENTOUR MÉNËT

Su le 'Round midnight de Thelonious Monk

A lâs vaer devaler de même la pllace adsaer
j'œ sitant v'lu q'ol me dije son deûl.
Mé pourcae qe le monde son
a s'entrdegrigner
entour ménœt ?

A lâs öir griper de même toute lés marches-la
j'œ sitant v'lu étr en nuleu,
pu sonjer qe le monde son
a s'entrcourser
entour ménœt !

A lâs sentir virer sés uells o le vâo
j'œ sitant v'lu q'ol l's œje vrae bllœu
come lés jours qe le monde seron
a s'entrdurer
entour ménœt...

AUTOUR DE MINUIT

En la voyant descendre ainsi la place ce soir
j'ai tellement voulu qu'elle me dise sa douleur.
Mais pourquoi les gens se déchirent-ils
entre eux
autour de minuit ?

En l'entendant grimper ainsi tous ces escaliers
j'ai tellement voulu être nulle part,
ne plus penser que les gens se poursuivent
les uns les autres
autour de minuit !

En la sentant tourner ses yeux vers en bas
j'ai tellement voulu qu'elle les ait très bleus
comme les jours où les gens se supporteront
entre eux
autour de minuit...

GHIMENTEMENT ÉS SIENS
 QI VOURÉN SE FÉRE
 DÉS ÉLES D'ANJE POUR SE 'N ALER
 A QHÉBEC*

A Viviane e Jérémie

Se pourmener partout su lés chemins,
 den lés rabines, den lés jardins.
 Bén chercher c'qi sé lés ôésias
 tœt den le cās de grayer en chapiaos
 une couée de maodit petit Sitting-Bull.
 Aler diq'és fins fons dés goules
 s'entrbrat o dés fées pour dés maoves.
 Rtrœer avant qe ça s'ensaove
 lés pllumes bbleuve de sés pouéteries...
 E core ô bout de la voyaejerie
 jouer ô darén dés Mohicans,
 partir coure su l'île d'Orléans,
 prendr és égrons, és chançoniers,
 de cae se rfère d'aotr éles vantié
 e s'avoler devers Natashquan.

MODE D'EMPLOI DESTINÉ À CEUX
 QUI VOUDRAIENT SE FAIRE
 DES AILES D'ANGE EN VUE DE PARTIR
 POUR QUÉBEC

À Viviane e Jérémie

Se promener partout sur les chemins,
 dans les allées, dans les jardins.
 Bien chercher ce qui chez les oiseaux
 était susceptible d'approvisionner en coiffures
 une troupe de maudits petits Sitting-Bull.
 Aller jusque dans les profondeurs des grottes
 se battre avec des fées pour des mouettes.
 Retrouver avant qu'elles ne s'échappent
 les plumes bleues de ses poèmes...
 Et puis à la fin de la "voyagerie"
 jouer au dernier des Mohicans,
 parcourir en tous sens l'île d'Orléans,
 prendre aux hérons, aux "chansoniers"
 de quoi se refaire peut-être d'autres ailes
 et s'envoler vers Natashquan.

Note : Les poèmes de Patrice Dréano, Bertran Ôbrée,
 Vonaod ont été traduits par leurs auteurs.

* "Si j'avais les ailes d'un ange
 je partirais pour Québec"
 Robert Charlebois

Jacqueline Rebours

Comme nous l'avons dit précédemment, ses textes ont été le point de départ d'une poésie gauloise engagée. Née à Paris d'une famille de Sévignac (Côtes d'Armor), spécialiste de littérature orale, elle a assuré cet enseignement à l'Université de Haute-Bretagne ces dernières années. Elle aborde ici, dans un poème mi-français mi-gallo, un thème cher aux écrivains gauloisants : la défense de leur langue en perdition.

LANGUE BUSSONNIÈRE

J'ai pétri en patois les mots de tous les jours
 Tantôt, à la reveyure, at'meriennée,
 haout'heure

J'ai croqué en patois les saveurs du courtil
 Meuletonnes et castilles, guerneouaiselles,
 badies

J'ai humé en patois le sentiment des fleurs
 Bonshommes et jalousies, pâques
 et ramoneurs

J'ai goûté en patois le ciel et puis les vents
 Le temps qui se cotit, les martiaous
 et les buans

J'ai couru en patois par landes et roquets
 Sentes, venelles, cherrets, bussons
 et échaliers

J'ai appris en patois la terre à mes genoux
 Égariffiés, bousous, couèlés et bouillonoux

J'ai souri en patois au réconfort des fouées
 Ribaoudies en émouettes, beluettes
 et brouzillées

C'est encore en patois que j'ai ouï les diries
 Qui me disaient la vie, le saïr es filoiseries

Et l'on aurait voulu m'arracher tous ces mots
 Édroler tous ces jiets, émaouer mon pillot

C'est toujours en patois que j'alause ma terre
 Que je huche mes joies et vomis mes colères

busson : talus qui borde un champ, buisson
 tantôt : à bientôt, à plus tard
 a la reveyure : à la prochaine occasion de se voir
 at'meriennée : à ce début d'après-midi
 haout'heure : à l'heure haute, en approchant
 de midi
 meuletonne : variété de prune, reine-claude
 castille : groseille
 guerneouaiselle : groseille à maquereaux
 badie : cerise (bigarreau)
 sentiment : odeur
 bonhomme : jonquille
 jalousie : œillet de poète
 pâque : primevère
 ramoneur : giroflée
 se cotir : se casser, changer brusquement
 (en parlant du temps)
 martiaous : grêlons
 buan : brouillard
 roquet : chemin escarpé
 venelle : chemin creux
 cherret : chemin à charrettes
 échalière : petite barrière permettant de passer
 les buissons au coin des champs
 égariffié : égratigné
 couèlé : sali
 bouillonoux : couvert de boue
 fouée : feu
 ribaoudie en émouettes : feu pétillant
 beluette : étincelle
 brouzillée : forte flambée
 filoiserie : veillée
 édroler : détacher de la tige principale
 jiet : rejet, nouvelle pousse d'une plante
 émaouer : meurtrir
 pillot : chiffon ; par comparaison, désigne
 la langue
 alauser : vanter

À propos d'une photo (3)

Gabriel Quéré

Je regarde l'image... Wouff ! Hier bondit dans mon présent. Hier, ce dimanche d'août de 1972.

Je m'y revois. Je suis allé essayer un 19 mm retrofocus. Un peu essoufflé, je reviens du bord de l'Il dut. L'appareil photo autour du cou, j'ai gravi un rai-dillon, me dandinant, entraînant mon Canon dans un mouvement de balancier parfois interrompu par une tape du boîtier sur le plexus... Chaleur, ahanement, sueur...

Au débouché du gros chêne, je les surprends !

Ils ne m'ont pas entendu, pas vu arriver. Là est mon sujet ! Je me fige. Pas de bruit, vite déclencher, pour éviter ce regard bloqué de celui qui, sachant que le clac suivra le clic, fuit, au sauve-qui-peut de l'apparence, se costumer d'une de ces poses dans laquelle il se sentira présentable. À chacun sa panoplie de postures favorites. À chacun sa batterie d'attitudes stéréotypées dans laquelle il se trouve, bien ou moins mal. C'est selon. Nous décrochons de notre armoire à complexes cette tenue biffe-défauts, que nous croyons ajustée à cet instant présent ! Le bon profil, la bedaine effacée, la jambe droite ou la gauche orientée comme ci, comme ça, et les mains, ah les mains ! Ces menottes, mimines, battoirs, ces porte-doigts, qu'en faire, hein ?... Ces prêts à poser aboutissent à des représentations de soi qui sont du Mac Do de la pellicule. Des clichés banals, nets peut-être, qui ne révèlent rien, ou si peu, ou si faussement, de la ou des personnes vues dans le viseur. Seuls un modèle professionnel ou un acteur de talent peuvent laisser affleurer sur leur visage, dans leurs yeux, le secret des sentiments qu'on leur demande de traduire. Ceux dont ce n'est pas le métier, pour saisir la vérité du moment, eh bien, il faut chance et promptitude.

Ce jour-là, elle était avec moi, la chance !... Trente ans après, je regarde deux femmes, un homme, herbe, lumière, soleil. On devine la chaleur. On imagine le vrombissement d'un bourdon, les zigzags erratiques d'un papillon... Seule une parcelle du champ est occupée. En haut de l'image, un tronc d'arbre barre le chemin d'accès... Bien-être, joie simple. Nos gisants partagent un de ces moments bénis faits de ces "riens" qui deviendront un tout dans leurs souvenirs. On les devine proches l'un de l'autre. Bien qu'à les observer on les sente partis chacun dans son monde celé, scellé, monde où, à leur attitude manifeste, fée Agréable se défait de ses voiles. Ils vivent un de ces moments où à la question : "À quoi penses-tu ?" répond le rituel "Oh, à rien !", ce qui est à la fois vrai et faux.

"Rien", claironnant non-dire...



Chut ! C'est la miraculeuse mise en scène de je ne sais quel Inconscient. Voyez : ces trois personnages s'inscrivent dans un triangle, figure qui symbolise ici le cœur. Ce cœur, le mien, qui a pour eux un amour, une affection qui durent encore. Amour pour Denise, ma femme, affection pour Françoise et Xavier Grall qui était notre ami. Un ami parti. Une amie Dieu merci encore là, amis, c'est-à-dire ce que sont les amis : un frère, une sœur d'élection.

Jeanne Nabert, un talent qui dérange ?

Anne-Denes Martin

Anne-Denes Martin est née le 10 juin 1937 à Brest. Elle est actuellement professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3 et présidente de l'Association des Écrivains Bretons depuis mai 2000. Dans ses activités de conférencière, elle aborde aussi bien la poésie bretonne de langue française (ex. Jeanne Nabert) que le roman populaire (ex. Paul Féval), des approches ethnographiques (la femme bretonne) que littéraires (littératures française et européenne : Marcel Proust, Julien Gracq, Marguerite Duras, Pascal Quignard, Franz Kafka, ou encore musicales (ex. la musique baroque). Elle collabore à l'*Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, encyclopédie en 3 volumes, Champion, 1987. Elle a écrit : *Tristan Corbière ou l'aventure marine* (Éd. Francophones, 1988) ; *Les Ouvrières de la mer* (Éd. L'Harmattan, 1994 - Grand Prix du livre maritime 1994) ; *Itinéraire poétique en Bretagne* (Éd. L'Harmattan, 1995) ; *Comme un éclat de phare* (Éd. L'Harmattan, 1997).

Jeanne Nabert n'aurait-elle écrit qu'un seul livre, *Le Cavalier de la mer*, que son nom mériterait de rester dans l'histoire littéraire. Et pourtant... qui connaît en Bretagne l'œuvre de cette conteuse, dramaturge, nouvelliste, romancière ?

Les origines

Jeanne Nabert est née à Pont-Croix en 1883, de Christian Neis et de Laure, une jeune fille de la Réunion. Christian Neis, ancien chirurgien de marine, y exerçait la médecine depuis 1871. Bien que le nom semble proche des sonorités bretonnes, c'est en fait un nom germanique. Le grand-père Neis était allemand ; il avait travaillé à la faïencerie Henriot de Quimper et s'était fixé en Cornouaille en épousant une jeune fille du pays.

Le père de Jeanne Nabert, Christian Neis, est à l'origine du personnage de Guyonvarc'h dans *Le Cavalier de la mer*. De même sa mère, Laure Neis, revit dans Thomine, l'épouse sulfureuse de Guyonvarc'h.

Les années de formation

Jeanne Neis reçoit une éducation bourgeoise, peu conformiste pour l'époque, surtout pour une jeune fille : après des études secondaires chez les Ursulines d'Hennebont, elle fait un séjour en Angleterre puis en Allemagne et poursuit ses études en Sorbonne. C'est là sans doute qu'elle a puisé le personnage de l'universitaire frileux et falot que l'on rencontre dans *Les Termagies* et *L'Îlienne*.

À dix-sept ans elle publie deux nouvelles : *Le mur mitoyen* et *Pauvre vieux*. Elle écrit aussi des poèmes sous le pseudonyme de Sijenna. Un de ses recueils, *Humbles moissons*, sera préfacé par Anatole Le Braz.

En 1908, elle reçoit un prix de poésie de l'Académie française pour son recueil *Silences Brisés*. La même année, elle se marie avec l'universitaire et philosophe Jean Nabert.

Un talent à multiples facettes

Pendant dix-sept ans, Jeanne Nabert se consacre à l'éducation de ses deux enfants et cesse de publier. Ce n'est qu'en 1925, à quarante-deux ans, qu'elle revient à l'écriture avec une pièce de théâtre, *La Lame Sourde*, montée par Charles Dullin à l'Atelier.

Son premier roman *Le Cavalier de la mer*, paru en 1931 chez Plon, reçoit le prix du premier roman. Le jury était composé de Bernanos, Giraudoux, Pourtalès, Green, Mauriac, Maurois et François Le Gris, directeur de *La Revue hebdomadaire*. Suivent *Les Termagies* en 1936 chez Plon et en 1946

L'Îlienne à la Librairie Celtique.

Poésie, théâtre, roman, Jeanne Nabert a pratiqué tous les genres avec un égal bonheur. En 1957, elle publie un recueil de nouvelles, qui sera repris en 1988 par les Éditions Calligrammes sous le titre *Judith en Bretagne*.

La Bretagne dans l'œuvre de Jeanne Nabert

Jeanne Nabert a situé toute son œuvre en Bretagne. Mais en aucune façon il ne conviendrait de la classer dans le cadre étroit du régionalisme ! Elle intéresse tous les lecteurs de France et de Navarre, passionnés de littérature, même si les Bretons et les amoureux de la Bretagne retrouvent dans ses œuvres une vision poétique, lucide et caustique de leur pays.

C'est aussi vrai des contes, des nouvelles que des romans, avec, bien entendu, des éléments merveilleux dans les contes et une verve qui fait merveille dans les nouvelles.

Les thèmes de ses œuvres sont toujours l'amour ou plus exactement la passion. Passion de la mer, du métier, et surtout passion amoureuse dans *Le Cavalier de la mer*. La société y est croquée avec acuité dans ses conformismes, ses hypocrisies et ses secrets de famille. Le livre valut en son temps quelques ennuis à l'auteur. Certaines familles de Pont-Croix - désigné dans le roman sous le nom de Bourg-le-Cap - intentèrent un procès à Jeanne Nabert. Bien que défendue par l'avocat parisien Fleuriot, la romancière perdit son procès.

Dans *Les Termagies* le personnage principal, Elisabeth Hélias, porte un lourd héritage : elle est la fille "naturelle" d'un termagie qui avait séduit sa mère. Le mot "termagie" vient de la déformation de "lanterne magique" que les "Romanichels" présentaient dans les foires, en particulier à la Saint-Michel.

L'Îlienne, le dernier roman de Jeanne Nabert, est fait de rien, d'une rencontre entre un universitaire parisien fat et médiocre et une jeune sénéane promise à Dieu.

Correspondance entre le pays et les personnages

Toutes ces œuvres ont un dénominateur commun : elles sont situées en Basse-Bretagne. *Les Contes du bout du monde* ont pour cadre le Cap Sizun, Quimper et le Pays Bigouden ; *Judith en Bretagne*, le Cap ; *Le Cavalier de la mer*, Pont-Croix et le Cap Sizun ; *Les Termagies*, Saint-Avit et Plouescant au Cap Sizun, avec des échappées vers Londres, Quimper et Paris ; *L'Îlienne*, l'île de Sein et Paris ; la pièce de théâtre *La Lame sourde*, l'île de Sein.

La correspondance est totale entre le pays et les personnages. Dans *Le Cavalier de la mer*, Guyonvarc'h est à la mesure du pays : "Un grand et bel homme, taillé en athlète, le teint coloré et les yeux perçants des marins, des yeux juvéniles pourtant, avec leur couleur si bleue et leur expression si curieusement rêveuse quand la colère ne les faisait pas brusquement étinceler". Dans *Les Termagies*, Elisabeth Hélias, en exil de sa Bretagne, retrouve dans le jardin du Luxembourg "le taciturne envoûtement de la pluie et du vent d'Ouest au goût de sel".

Lyrisme et réalisme

Le lyrisme et la poésie alternent avec un sens aigu de la réalité. En quelques traits, Jeanne Nabert saisit un milieu social ou campe un personnage. Son regard transperce les apparences pour aller à l'essentiel, avec parfois un regard cruel sur la société. Réalisme et poésie sont intimement liés ; nous les retrouvons dans l'écriture comme dans les personnages. Le tour concis de la phrase, le trait lapidaire donnent de la vigueur à l'écriture. Le réalisme est nécessaire à la dynamique de la fiction ; il est aussi un contrepoids au romanesque de la passion. Le sentimentalisme est absent des œuvres de Jeanne Nabert.

Il arrive que poésie et réalisme soient répartis entre plusieurs personnages, mais le plus souvent c'est le même qui assume la dualité : l'héroïne des *Termagies* s'est toujours laissé emporter par la passion, et pourtant elle peut dresser de celui qu'elle a aimé un portrait décapant, comme si elle l'avait aimé en ayant au fond d'elle-même l'intuition de sa médiocrité, de son arrivisme et de sa lâcheté.

Guyonvarc'h dans *Le Cavalier de la mer* est un être truculent, sauvage, parfois grossier, mais aussi un rêveur, plein d'attentions pour "la petite Madame Eudoxie", sa première épouse.

Une œuvre de passion et de tumulte

Tous les éléments évoqués feraient déjà de Jeanne Nabert un écrivain de qualité, libre de ton et de pensée. Mais ce qui fait d'elle une romancière, c'est qu'elle porte en elle la comédie humaine. Et dans cette humanité qui déchire et/ou qui saigne, les personnages subissent la force de leur destin. C'est le cas de Sainte du Houlbec qui aime toute sa vie le docteur Guyonvarc'h, malgré ses rebuffades et sa dureté, d'Élisabeth Hélias qui ruine sa vie pour un universitaire falot, de la maîtresse de Tidour dans *Les Contes du bout du monde* qui mourra pour garder sa maison.

La passion est le moteur de l'action. Les critiques ont parfois comparé la romancière du Cap aux sœurs Brontë pour l'atmosphère sombre et violente de ses romans. Il y a cependant une différence, essentielle : chez Jeanne Nabert les dénouements sont apaisés. Après les orages de la jeunesse et le tragique de la maturité, les êtres se retrouvent pour vivre ensemble, sinon dans l'amour, du moins dans la paix, une paix sans grandeur, faite souvent de petites mesquineries, parce que, dans les romans comme dans la vie, on se fatigue à vivre dans le drame ! Ainsi le docteur Guyonvarc'h retrouve sa femme Thomine qui l'avait abandonné, Elisabeth Hélias adopte le fils d'Heurtebise, cet Heurtebise qu'elle a toute sa vie dédaigné, et l'ilienne vient mourir pacifiée dans son île, accueillie par la population qui l'avait injustement chassée.

Le silence autour d'une œuvre

De son vivant Jeanne Nabert n'a sans doute pas contribué à la reconnaissance de son œuvre. Les Nabert menaient, loin de la gloire et des honneurs, une vie assez austère, consacrée à l'étude et l'écriture.

Mais après sa mort ? Quand Jeanne Nabert meurt en 1969, la presse salue "son œuvre de feu" et regrette qu'il soit difficile de trouver ses livres dans les bibliothèques de lecture publique et les librairies.

1969 : nous sommes en plein renouveau breton et celtique. Pour Jeanne Nabert le temps de l'oubli ! Pourquoi ? Parce qu'elle dérangeait par sa puissance créatrice ? Parce qu'elle ne donnait pas de la Bretagne l'image convenue que le public attendait ? Parce qu'elle était une femme dans un *establishment* littéraire composé essentiellement d'hommes ?

Il faut attendre les années 80 pour voir son œuvre rééditée. D'abord par les Éditions Slatkine-Reprint, puis en 1988 par les Éditions Calligrammes qui éditent *Les Contes du bout du monde*, jamais édités, et le recueil de nouvelles *Judith en Bretagne*. En 1995-1996, les Éditions La Découverte de Rennes rééditent La trilogie : *Le Cavalier de la mer*, *Les Termagies* et *L'Ilienne*.

Qui n'a pas vécu ces décennies 1960-70 en Bretagne ne connaît rien à la fierté retrouvée !

Rappelez-vous les poèmes de Keineg et de Grall ! Nous étions un "peuple aux colonnes de vents", accordé à la terre, mêlé aux éléments, "bûcherons de l'aube arrimés aux cotres du soleil", face à une "société repue", "aux ventres croupissants", aux "sourires pochés". Face à une civilisation citadine, rationnelle, policée, représentée par la "France de béton" et le "Paris de cuistres", nous étions, nous Bretons, "le pays des poèmes et des mûriers", des "feux de mer" et des "pierres levées".

Ah ! que nous avons rêvé !

Nous étions en plein "mythe" renanien, celui de La Poésie des races celtiques et de la *Prière sur l'Acropole* : "Je suis née, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages".

Renan n'avait fait que la synthèse d'éléments qui se trouvaient déjà dans le *Barzaz-Breizh* et chez les voyageurs venus en Bretagne à la suite de Cambry, mais il leur avait donné une telle force qu'ils furent une source d'inspiration pour les poètes et prirent la valeur d'un "mythe" littéraire, redécouvert, revisité, actualisé, politisé dans les périodes de *revival* breton.

Nous savions bien qu'il y avait autour de nous des médisants, des bigots, des envieux, peut-être même en nous... Mais cette image que les poètes nous donnaient de nous-mêmes nous grandissait après des décennies de mépris ! Même le regard de Paris changeait. Nous étions certes un peu têtus, orgueilleux... Mais depuis *Le Cheval d'orgueil*, l'orgueil n'était-il pas devenu une qualité ?

Or Jeanne Nabert représentait le courant contraire. Elle était celle qui diséquait la société bretonne au scalpel, qui descendait jusqu'au fond de notre obscurité. Et nous, nous voulions croire aux poètes, devenir ce "peuple aux colonnes de vent" !

Après le reflux de cette vague de jeunesse et d'espérance, Jeanne Nabert put enfin être rééditée.

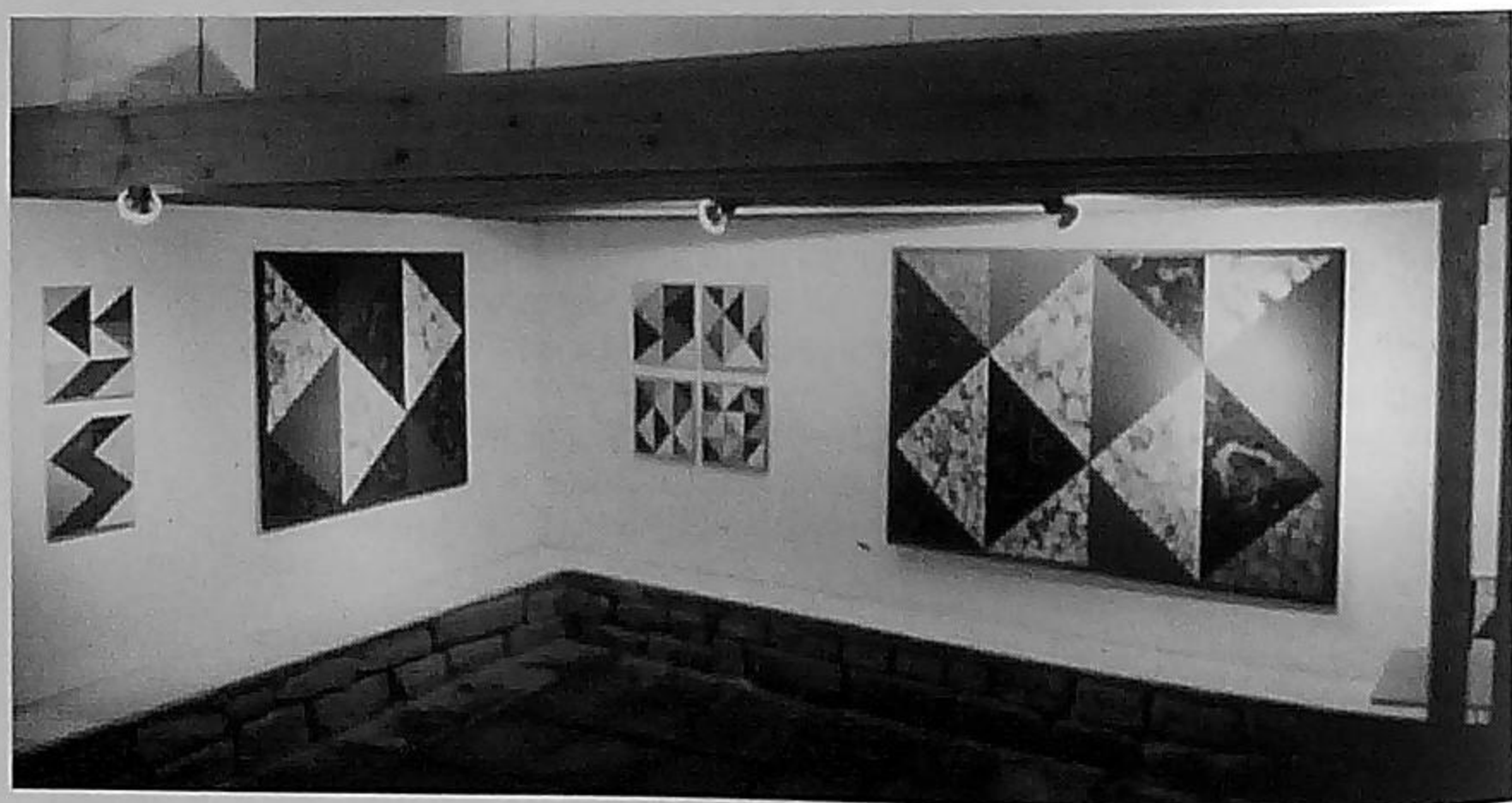
La triangulation de la lumière

À propos de Bertrand Bracaval

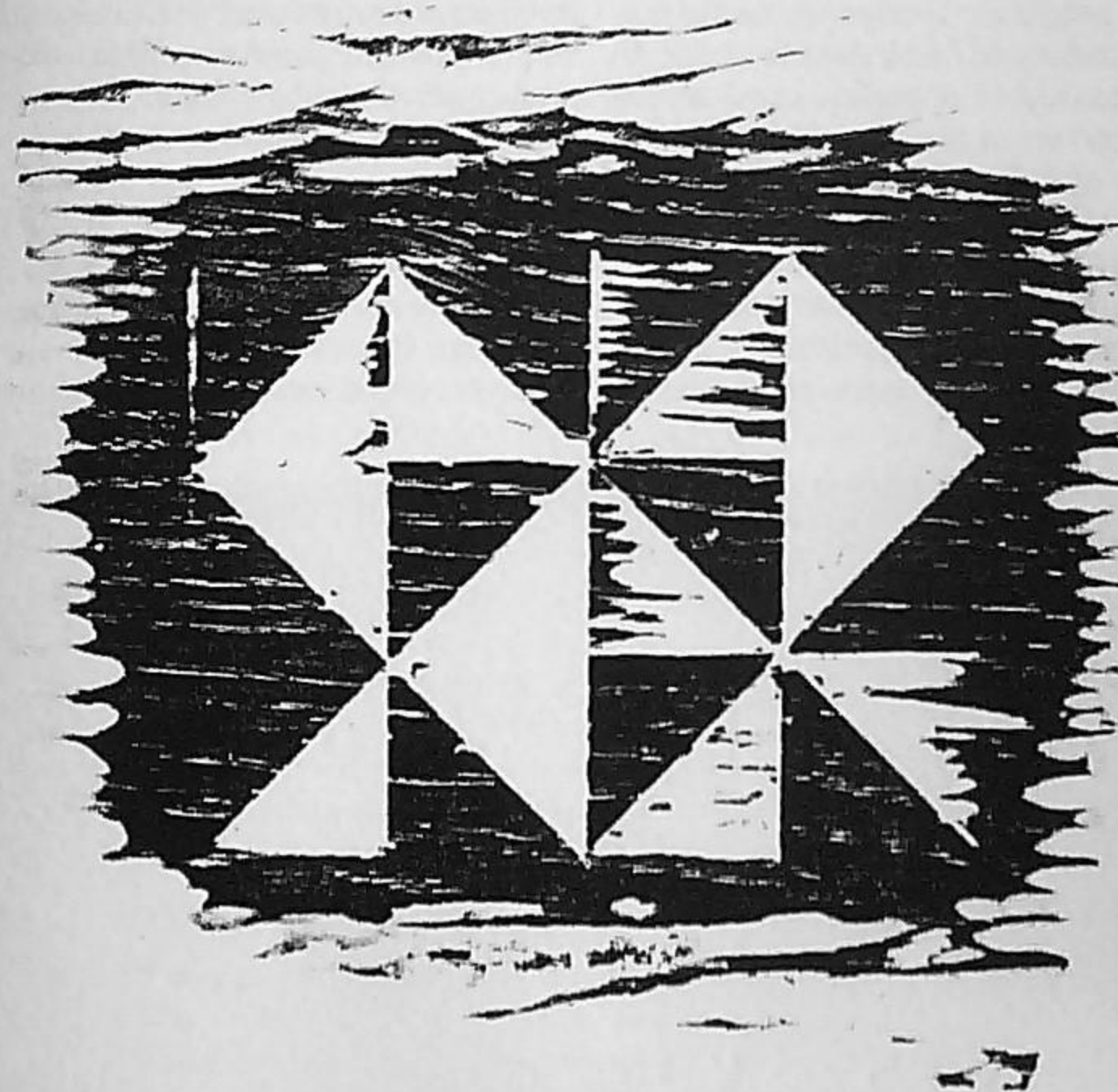
Jean Heurtel et Gérard Prémel

Arrivés dans la maison de Bracaval, nous avons été bien contents de trouver un bon feu dans la cheminée. En ce début d'été qui ressemblait à une fin d'hiver, ce n'était pas du luxe. La maison de Bracaval est paradoxale : aussi exiguë qu'elle paraisse être de l'extérieur, elle laisse le souvenir de vastes espaces : au rez-de chaussée, une grande salle commune, à l'étage un atelier dont nous explorerons plus tard les trésors. Et puis il y a une marmite – *ar pothouarn* – suspendue à la crémaillère. Elle n'est pas là pour le décor : un délicieux fumet emplit la pièce – les vrais artistes sont toujours de bons cuisiniers. Pendant le repas, nous avons parlé d'autre chose. Ça : son travail, la peinture, ses gravures, l'art de produire des images multiples, jamais tout

Exposition de Bertrand Bracaval, galerie du Sallé, Quimper, 1993



D'une fissure le mouvement (poème de Jacques Siriez de Longeville),
Bertrand Bracaval, gravure sur bois, 13x19cm

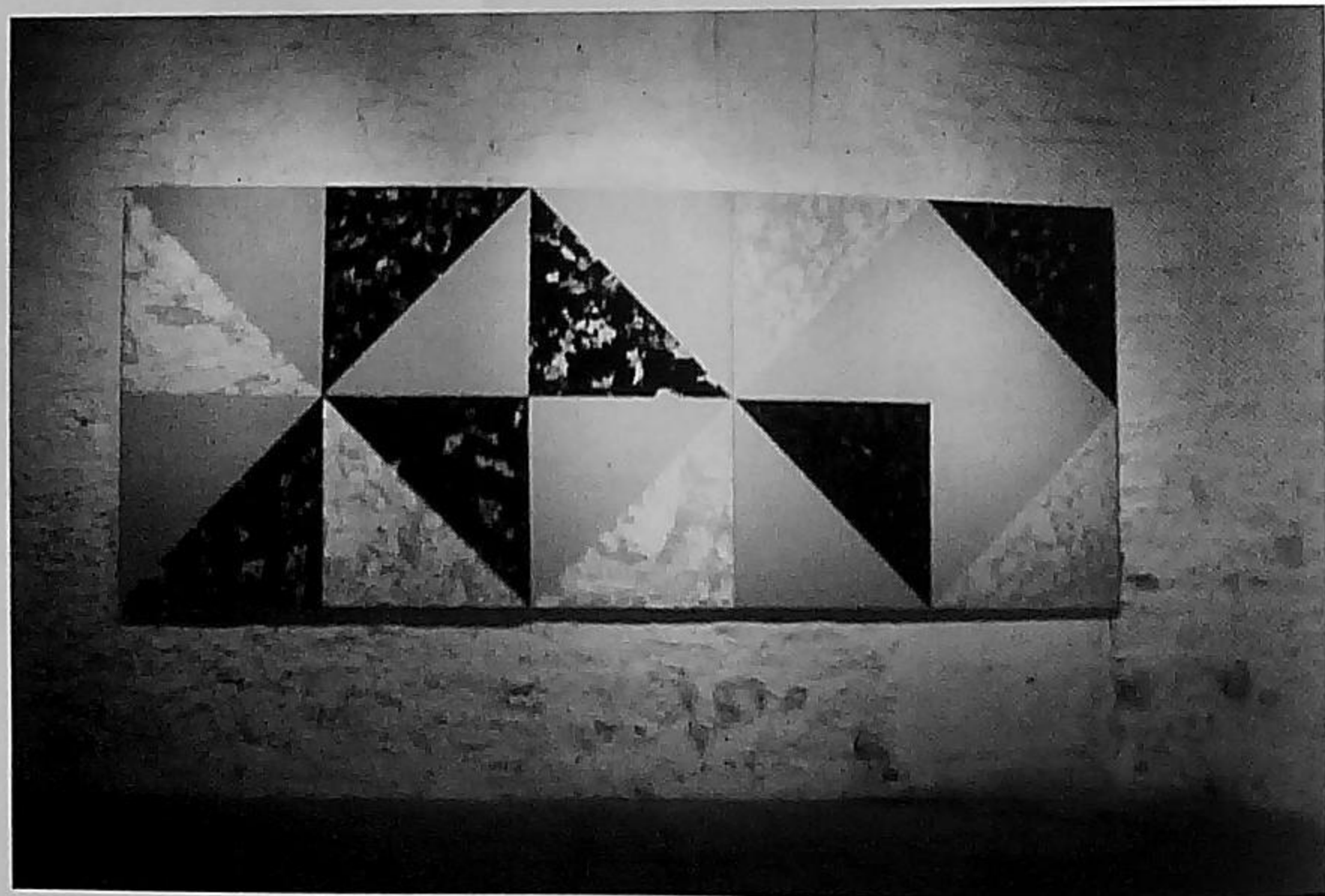


à fait identiques. Nous ne chercherons pas à transcrire ici ce qui fut bien un *entretien*. Un demi-sourire, un regard amusé, ou au contraire interrogateur, accompagné ou non d'un silence ou d'un haussement d'épaule furent parfois les réponses les plus précises à nos questions.

Nous n'avons pas cherché à élucider la nécessité interne qui amène un artiste à passer de la violence de l'action-painting, une démarche proche de celle de Jackson Pollock, où prévaut l'unicité de la chose picturale produite dans l'instant de l'acte, dans la liberté du geste, à cette double discipline quasi monacale de la gravure et du triangle. Car le triangle est la grande affaire de Bracaval. La figure primordiale qu'indéfiniment il combine en des figures sans cesse différentes, dont l'intense intériorité est aux antipodes de la violence gestuelle de l'action-painting. "J'éprouvais que j'avais épuisé les possibilités de cette

forme d'expression, puis des successions de verticales qui s'en sont suivies" (plane alors sur ces mots cette parole de lui, déjà ancienne : "la violence est une réduction qui ne trompe que celui qui ne prend pas le temps d'observer les nuances")... Et dans le même temps, dit-il, "je rêvais de travailler sur les différents états d'une œuvre, sur la succession des épreuves et les transformations de la matière. Alors, ça a été d'abord un matériel de sérigraphie, puis une presse typographique à épreuves et une presse à taille douce. La question du multiple intervenait dans mon cheminement au moment où j'avais le sentiment que l'action-painting ne pouvait plus rien m'apprendre".

Pour autant, nous ne pouvons pas ne pas poser la question première : pourquoi le choix du triangle comme module de base dans ce travail sur le multiple ? L'un de nous énonce les divers objets que cette figure évoque pour



Exposition de Bertrand Bracaval, galerie du Sallé, Quimper, 1993, acrylique sur toile (photo Gwenaël Le Besse)

lui ; la figure de la charpente (et le toit de la maison), la pointe de la flèche, l'embranchement des routes, la toison isocèle des monts de vénus. Bracaval rit. "Je peux vous assurer que je n'ai jamais eu une seule de ces figures en tête toutes ces années que j'ai passées à assembler mes triangles. Mais toutes les figures que vous avez évoquées ont un point commun : elles sont des représentations de la vie." Peut-être est-ce là le secret de la fascination qu'exercent ces assemblages de triangles pour qui les regarde attentivement, cette intuition de la nature primordiale du triangle. Lorsque l'un de nous évoque Pythagore et l'éternel retour, il s'en amuse. "Je ne suis pas un universitaire, je suis un artiste. Un chercheur de formes, un quêteur de sens. Mon choix du triangle est une question d'intuition. Ensuite c'est une question de travail. Mais au cœur de ce travail persiste, subsiste, une question essentielle, la question du sens. Si vous avez perçu un sens dans mes triangles, c'est peut-être qu'un sens y réside potentiellement. Ou en tout cas que je vous ai posé un problème de sens. Mais la flèche que vous avez évoquée, c'est aussi ce qui donne la direction. Si sens il y a dans mes triangles, c'est dans les deux acceptions du terme : la signification et la direction ; et les deux acceptions renvoient à l'espace aussi bien qu'au temps." Il nous apparaît alors que Bracaval pourrait bien être en fait une sorte d'arpenteur, procédant à la triangulation de l'espace, jour après jour, au fil des ans. Et c'est ainsi que peu à peu il nous livre, à travers ses innombrables variations sur sa figure primordiale, la carte mouvante, sans cesse en devenir, du monde. Surprise : s'entendre qualifier d'arpenteur réjouit Bracaval, "ça me convient tout-à-fait" dit-il.

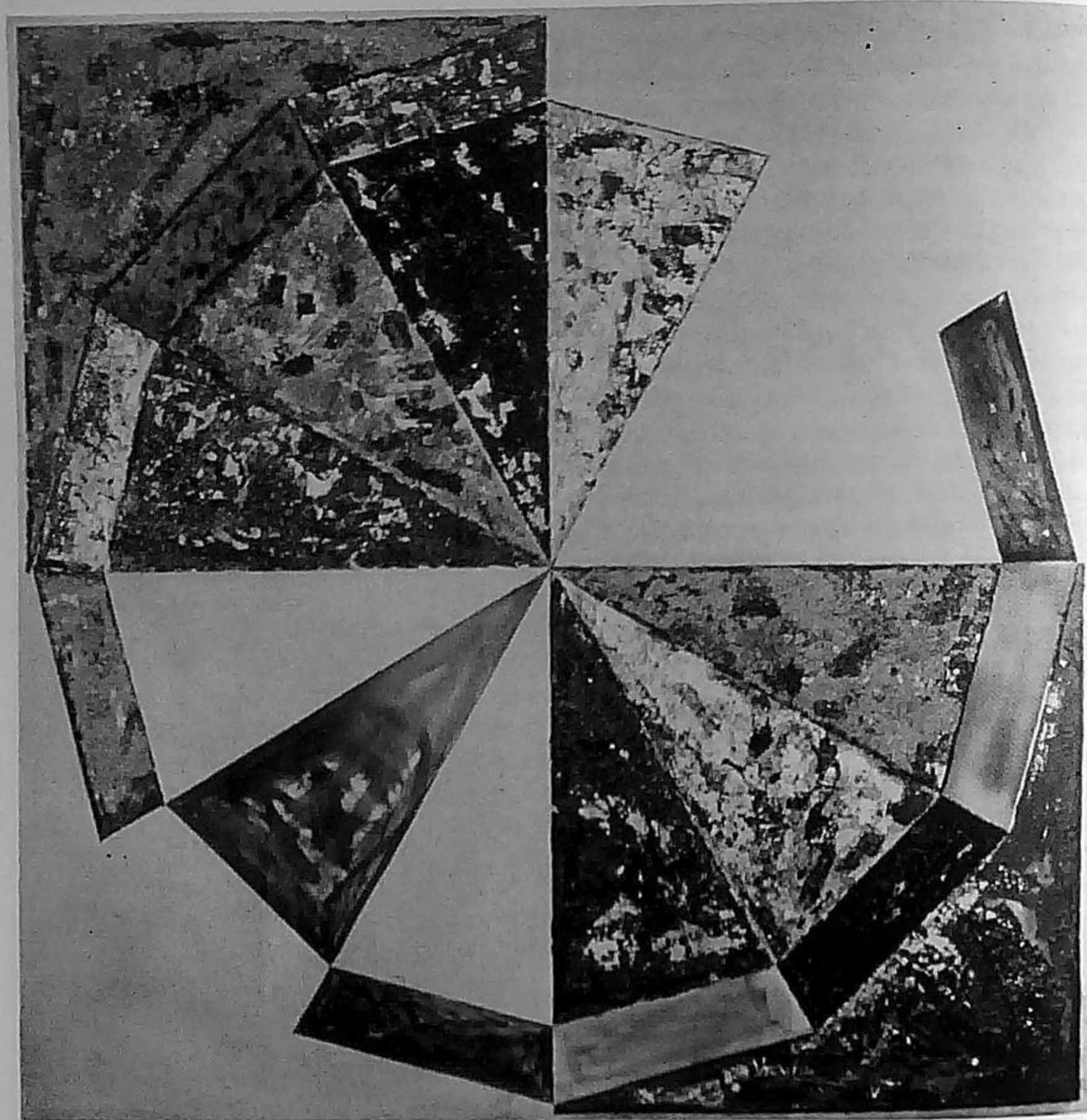
Pour autant, la question de la matière qui donne vie à ses multiples organisations triangulaires reste entière. C'est qu'en effet, on est loin là des talentueux géomètres des années trente (Mondrian, Malevitch). Les gravures de Bracaval, plus encore peut-être que ses peintures, ont une présence charnelle. La densité de leur présence, l'intensité de leur tenue au

mur est un miracle qui ne doit pas seulement à la rigueur de l'assemblage, à la subtilité du choix des valeurs, mais aussi à cette matière frémissante, charnelle. C'est ce qu'il dit en d'autres termes lorsqu'il écrit, à propos des diverses techniques qu'il utilise (sérigraphie, gravure sur bois, eau-forte) : "J'expérimentais comment une forme élémentaire peut virer de sens en changeant de média. Explorant ces dernières années un système de figures triangulaires... je découvris que la reprise en des techniques diverses d'un même motif peut repousser la limite où commence la redite". Sur la force et tout à la fois la subtilité qui se dégage de son travail, Bracaval peut aller plus loin que ce précieux commentaire technique et nous livrer d'autres clés : "le choc de deux éléments presque identiques peut être un coup de gong plus violent que celui produit par deux extrêmes". L'un de nous, avec une question apparemment innocente et incongrue : "Et le jardin dans tout ça ?" fait surgir une autre clé : "Regardez le frémissement de la lumière dans le feuillage" et il sourit. Il n'a pas besoin d'en dire plus : il nous a donné la clé de la vibration et de la texture de ses valeurs, des plus contrastées à toute la gamme de ses gris. Il nous apparaît alors que l'arpenteur Bracaval, dressant la carte du monde, nous rappelle par là-même la présence sous-jacente du chaos, et l'urgence de l'ordonnement et de la lumière pour faire pièce à cette présence.

L'un de nous pose cette autre question : "Ne s'étonne-t-on pas parfois qu'une figure aussi banale que le triangle puisse générer des images aussi intenses et aussi dynamiques ?" Bracaval sourit et cite un haïku de Zen Buson : "Quitter le banal / en se servant du banal".

Dehors le soir tombe. Il fait décidément bien frais pour la saison. L'un de nous dit : "heureusement que ses triangles tiennent chaud".

Sans-titre, Bertrand Bracaval, 1996,
techniques mixtes, 200x200cm



Bertrand Bracaval

Bertrand Bracaval est né à Nantes en 1948. Première exposition à 16 ans à la galerie Gourlaouenn à Nantes. Prix Lafont, 1967 ; Prix Pineau-Chaillou 1977 ; Prix Robert Beltz, 2002.

De 1966 au début des années 80, première période de création, dans la mouvance de l'action-painting. Principales expositions dans cette période :

- 1968 : Galerie Connaitre, Paris
- 1972 : Musée des Sables d'Olonne, de Tessé, du Mans
- 1973 : Galerie de Beaune, Paris
- 1976 : Galerie Mélisa, Lausanne
- 1978 : Galerie Bleue, Grenoble...

À partir de 1983-85, apparition des triangles et exploration du multiple. Principales expositions :

- 1985 : Musée des Jacobins, Morlaix
- 1986 : Expositions avec le groupe Celtic Vision : La Coruña, Belfast, Madrid, Cardiff, Dublin, Cork
- 1989 : *L'aune de l'instant* : St-Nazaire, Angers, St-Herblain, Morlaix, St-Brieuc, Hennebont...
- 1990 : Hillhead Library, Glasgow
- 1991 : Galerie du Château (Nice) ; Espace Graslin (Nantes)
- 1992 : La Chasse au Snark (Paris)
- 1993 : Avec le groupe Terre Bleue : musée des Beaux-Arts de Cluj (Roumanie), galerie du Sallé (Quimper)
- 1995 : Bibliothèque Nationale Széchenyi, Budapest
- 1996 : Expositions à Mayence et à Londres
- 1998 : Centre d'Art Passerelle (Brest)
- 1999 : *Secrets de livres* : Musée Dobrée (Nantes), Couvent des Urbanistes (Fougères), Hughson Gallery (Glasgow)...
- 2000 : Galerie Graphes, Paris
- 2001 : Participation à la manifestation L'art dans les chapelles
- 2002 : *Between words and Lights*, Maison Française (Oxford)

Collections publiques :

- Musées de Nantes, de Liège, de Morlaix, de Nice, de Brest, d'Angers ; Victoria & Albert Museum, Wakefield Art Gallery, Centre Georges Pompidou, Musée des Arts décoratifs...
- Artothèques de Hennebont, Nantes, Angers, Mulhouse, Auxerre, Caen, Nice, Amiens, La Roche-sur-Yon
- Bibliothèques Nationales du Québec et du Luxembourg ; National Scottish Library ; Bibl. Royale Albert 1^{er}, Stadsbibl. d'Anvers, University of Northumbria (Newcastle) ; Lancaster University Library ; University of California Library (Santa Barbara) ; Bibl. des Arts Graphiques (Paris)
- Bibl. municipales de Nancy, Blois, Dunkerque, Lille, Rennes...

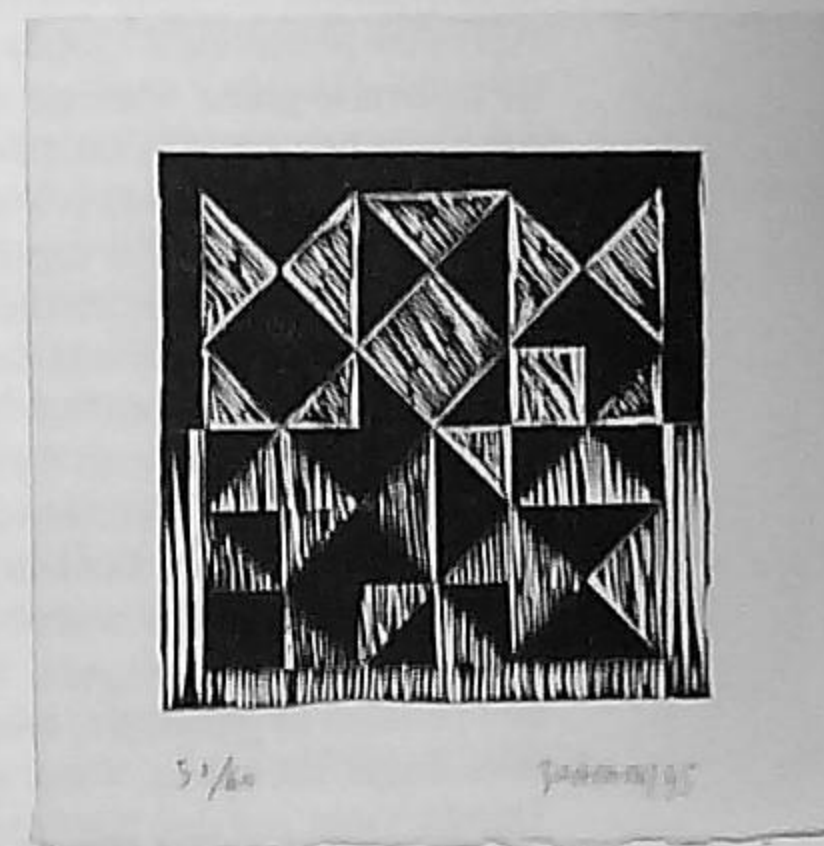
Livres d'artistes :

Création en 1978 avec Guy Boulet des éditions du Pré-Nian. De 1978 à 1982, sept numéros d'un Cahier alliant sérigraphie, linogravure et poésie. Puis, à partir de 1983, ont été édités une dizaine d'ouvrages, chacun étant le fruit d'une rencontre entre les mots d'un poète et la lumière du graveur. Chaque ouvrage est tiré entre 40 à 70 exemplaires. On a ainsi : *Voyage sous la peau*, avec Jacques Izoard (1983) ; *Ce nuage est une voix*, avec Jacques Siriez de Longeville (1987) ; *Methodos*, avec Kenneth White (1988) ; *Abstractions faites*, avec Paul Chanel Malenfant (1991) ; *Corrélat*, avec Gilles Cyr (1991) ; *L'écume de mer est souterraine*, avec Werner Lambersy (1993) ; *K. E. Vegakarata*, avec Sandor Csoori (1995) ; *Touchings*, avec Alistair Paterson (1998) ; *Les paupières de la pensée*, avec Werner Lambersy (1999).

Bracaval, par ailleurs typographe, compose lui-même les textes au plomb.

(bio-bibliographie non exhaustive...)

Sans titre, Bertrand Bracaval, 1995,
gravure sur bois, 21x20cm



Une page de tournée

Chantal Goël

Chantal Goël, Bretonne de Paris, est petite fille et nièce d'ouvriers des chantiers navals de St-Nazaire. Elle écrit des fictions policières à caractère social.

“Lucas Sanfrun inspecteur m'entends-tu ? La ville t'attend avec ses pièges, ses crasses et ses désespérances ! Réveille-toi ! Mets-toi sur orbite !” c'est ainsi que sa voix intérieure réveille Lucas Sanfrun. Une demi-heure plus tard, il est dans sa voiture. Tout en conduisant, il écoute les messages sur les ondes réservées à la police, intercepte une urgence, avertit la permanence, et roule vers ce qui est un nouveau lieu de détresse.

C'est une jeune femme habillée d'un tailleur gris perle. Elle gît sur le trottoir. Un médecin l'examine. Il a déjà constaté l'absence de vie.

Sanfrun perplexe s'interroge : “Qu'un être si jeune ait pu refuser les saisons à venir ! Une victime ? De qui, de quoi, pourquoi ?” L'ambulance arrive, on emporte le corps. Sur le sol traîne une carte plastifiée pareille à une télécarte, Sanfrun la ramasse puis d'un coup d'œil sur la photo reconnaît la jeune femme, fourre le document dans sa poche, considère le bâtiment, la fenêtre ouverte du cinquième étage d'où la jeune femme a dû sauter. Il se dirige vers l'entrée de l'immeuble, siège du Centre de Reconstitution de l'Identité. Avec sa carte de police en main, Sanfrun lève les barrières et les interdits, il n'a pas de temps à perdre. Quatre à quatre, il monte les escaliers. Le voilà dans une salle commune avec son coin télé, mais pour l'heure l'écran ne s'adresse qu'aux murs. Un huissier vient le chercher. Les pensionnaires, le personnel et la responsable de l'établissement se sont rassemblés dans la salle à manger. Après les politesses d'usages et de brèves questions auxquelles il est répondu de mauvaise grâce, Sanfrun ne doute pas : au moment du drame la jeune victime occupait seule la salle du cinquième.

Sanfrun ne retourne pas au commissariat, il file vers son domicile. Il a appelé le patron : “ J'ai capté un message, après l'identification j'ai effectué l'enquête préliminaire, vérifié les alibis, noté les témoignages, pris le dossier de la victime. C'est un suicide. Je vous téléphone de chez moi, je souhaiterais éviter le bureau aujourd'hui.”

Personne ne s'étonnait d'une absence comme celle de Sanfrun. Chacun, de temps à autre, ressentait le vif besoin de s'isoler des portes qui claquent, du ronronnement des ordinateurs, des circulaires, des sonneries de téléphone, des va-et-vient, de la brutalité verbale des enquêtés et enquêteurs, de l'humeur morose des collègues. Se mettre à l'écart des drames quotidiens. Chacun poussait sa gueulante, loin du monde, la tête dans les coussins pour ne pas décourager les autres. Tous sont comme Sanfrun et savent ce qu'il ressent. Depuis vingt ans que Sanfrun enquête, quelque chose échappe à son entendement, quelque chose comme une lacune, une absence de sens. Les accusations sommaires contre la société ne le satisfont pas. Quelquefois il entrevoit une clarté : “Les victimes manquent de temps pour comprendre leur souff-

rance et en combattre l'origine. Nous n'agissons qu'en termes de gain de temps. Dès l'école, la perte de temps est condamnée. Le temps ressemble de plus en plus à un élastique tendu à l'extrême qui menace sans arrêt de casser. Ne serait-il pas possible de donner des pauses au temps, lui épargner les scores de vitesse, afin qu'il prenne de l'épaisseur pour amortir les désillusions ?”

L'inspecteur Sanfrun ouvre le dossier de la victime que lui a remis la responsable du Centre de Reconstitution de l'Identité au 19 avenue Joseph Kessel. Il s'agit de Géraldine Champart, âgée de vingt-six ans. La chronologie du dossier mentionne son entrée au Centre quatre ans auparavant. Sanfrun lit : “Géraldine, munie d'un ticket d'appel, patiente sur un banc, au lieu de visiter l'exposition gratuite à l'étage du dessus dont le Service diffuse largement le catalogue. Elle omet d'emprunter et même de consulter des livres à l'étage, de s'informer au sous-sol sur le changement de lois, de répondre à un courrier administratif, elle rêve sur son banc !”

Sanfrun apprend que c'est lors d'un paiement par chèque qu'une commerçante a refusé le règlement de Géraldine, parce que la photo de sa carte d'identité s'estompait. Géraldine Champart possédait, comme nous tous désormais, une carte nouvelle génération où la photo s'efface si l'on passe la date limite de validité. Sanfrun découvre comment l'employée de la Reconstitution a fait remplir à Géraldine la liasse de formulaires, sur lequel elle doit indiquer l'adresse de son domicile, celle de son employeur, celle de ses parents, les dates et lieux de naissance de ses ascendants sur trois générations, les professions successives de ses parents... “Une véritable inquisition !” se dit Lucas Sanfrun. Il délaisse sa lecture, quitte son domicile et retourne vers le Centre. Il repère le distributeur de tickets d'appel, se sert et s'installe. Cinq employées renseignent des demandeurs. Quinze personnes attendent leur tour, il est le dernier. “Bientôt l'heure du déjeuner, dans quelques instants les préposées ne resteront plus que deux ou trois, ça va être long”. Il s'intéresse aux caméras. Disposées en rang serré, montées sur pivots articulés, équipées d'infrarouges, elles servent à identifier le demandeur dès son entrée et à le suivre jusqu'à sa sortie. Un solliciteur se lève pour lire l'affichage mural, “sa” caméra le suit, il regagne sa place, elle pivote de nouveau dans sa position initiale. Puis, son tour venu, le solliciteur se relève, l'espionne électronique l'escorte à nouveau. Il fait face à la préposée, la caméra filme toujours, on entend le léger ronronnement du moteur. Pendant que sous le guichet, une autre caméra pointe un œil soupçonneux et enregistre le dialogue. L'inspecteur Sanfrun en sait suffisamment sur les pratiques audiovisuelles de ce service. Dès l'appel du prochain numéro il se présentera. Que n'a-t-il pas fait là ! Il a désorganisé, brisé le beau mécanisme ! Pour un peu on va appeler la police, le traiter de fauteur de désordre.

- Je suis inspecteur, je désire rencontrer votre responsable.
- Mais pourquoi avoir patienté sur ces bancs réservés à l'attente administrative ? Et puis c'est pas vous qui êtes venu ce matin ?
- Je vous ai demandé d'appeler votre responsable !...

Sanfrun est introduit dans le bureau de la responsable du centre rencontrée quelques heures plus tôt. Il la questionne sur le suivi des films enregistrés :

“Quand nos services satisfont à une demande au moment de l'établissement de la pièce d'identité, l'employé émet un ordre de destruction à l'intention du service SORTIE, les pellicules s'autodétruisent, une commande automatique ouvre la barrière.

- Que deviennent les films pour lesquels la réponse est insatisfaisante ?
- Nous les gardons provisoirement.
- Vous archivez les films et les demandeurs restent pensionnaires au centre ! commente Sanfrun innocemment.
- Oui, oui, fait la responsable hésitante.
- Nous filmons les derniers arrivés dans leur chambre pendant quelques heures, ensuite nous les interrogeons : Pourquoi sont-ils en possession d'une carte périmée, par étourderie, par je-m'en-foutisme, délibérément ? Chacun porte un nom, est détenteur d'une identité et par là d'une mémoire avec laquelle il devra se fonder, se bâtir”.

Mais Sanfrun n'est pas là pour philosopher.

- Pouvez-vous me parler plus longuement de Géraldine Champart ?
- Vous avez son dossier, répond sèchement la responsable consultez-le, tout y est consigné !

Sanfrun réalise alors dans quelle atmosphère sinistre a vécu Géraldine ces quatre dernières années. Sans un mot de plus, il tourne les talons. Il en sait assez.

De retour chez lui, revenu à la lecture du rapport, il commence à entrevoir le parcours effectué par Géraldine Champart. Les lignes dactylographiées prennent vie et sens. Des remarques se détachent de l'insipidité du style et de sa froideur administrative, le happent vers les longs couloirs où il a abandonné Géraldine aux questions de l'employée : “Avez-vous été hospitalisée ?” Imprégné de l'atmosphère du lieu, il la suit pas à pas. Il l'imagine, angoissée, dans ce *no man's land*, longeant en compagnie de l'huissier les longs couloirs au sol recouvert de dalles plastifiées qui finissent par briller à force de lustres. Ce lieu provoque le malaise. Les couches successives de peinture ne camouflent pas la surface granuleuse du mur sous la lumière aseptisée du néon. Ce labyrinthe n'est-il pas la métaphore du cheminement qu'elle devra parcourir durant des mois ? L'huissier indique à Géraldine une porte, murmure “c'est ici” et disparaît. Elle pousse la porte, activant sans le savoir le mécanisme de la caméra. Entre dans la chambre. Va vers le lit, s'assied, reste quelques minutes prostrée, attend, soupire : “Quelle perte de temps !”, fouille dans son sac pour en sortir un paquet de cigarettes mais elle a cessé de fumer depuis près de trois mois ! Dommage ! Comme ça lui ferait du bien de tenir entre ses doigts ce petit rouleau, d'en aspirer de bonnes bouffées, faire plein de fumée dans cette chambre trop propre pour être honnête ! Elle s'allonge. Son regard cherche sur le plafond la naissance d'une fissure, une tache d'humidité, de quoi accrocher sa vue, enclencher son imagination. Aucun défaut sur ce rectangle blanc. Elle s'endort.

Réveillée par la sonnerie du téléphone, elle décroche : “allô...oui”, racroche, se lève, attrape son sac, prend une grosse barrette, attache ses cheveux, se rafraîchit le visage, quitte la chambre. L'huissier l'attend à quelques pas dans le couloir. Sans un mot, comme cela semble être la règle, elle le suit

jusqu'au bureau de la responsable. Celle-ci l'invite à prendre place.

Lucas Sanfrun s'étonne de la précision du rapport. Il feuillette et découvre l'élaboration du dossier dans les annexes ; durant l'entretien, des caméras enregistrent les échanges des deux interlocutrices. La transcription dactylographiée s'effectue par deux personnes étrangères au service, qui ne peuvent prendre parti. Trois autres préposées compilent le travail sans connaître le centre ni les intéressées. Elles s'aident des projections en cas de désaccord ou d'incompréhension dans la reproduction écrite.

La responsable, comme pour donner le signal de départ à la caméra, inspire et expire longuement :

- Vous avez déclaré à nos guichets ne pas avoir été hospitalisée ces derniers mois. Maintenez-vous cette déclaration ?

Géraldine hoche la tête en guise de oui.

- Pourtant vous déteniez une carte d'identité périmée. Cela suffit pour ouvrir une enquête de personnalité. Une carte d'identité caduque représente une anomalie grave. Comment expliquez-vous cela ? Vous étiez libre de circuler, de refaire votre carte, malgré tout vous vous présentez avec de nombreux mois de retard. Nous sommes dans l'obligation d'étudier votre cas !

Elle regarde Géraldine s'enfermer dans son silence. Elle sait le désarroi que suscitent ses paroles assassines, toussote : l'insupportable n'est pas encore avoué. La responsable infléchit la voix : “Entendez-moi, le règlement ... très... très strict de notre institution date de... enfin ordonne...” La voix reprend de l'ampleur : “Il faut que vous sachiez que pendant votre séjour avec nous, votre appartement sera mis à disposition”. Géraldine sursaute. La responsable poursuit : “... et votre poste de travail va être occupé par un chômeur, nous contribuons ainsi à l'aide en faveur de l'emploi...”

Géraldine pâlit. À ce moment précis, l'huissier entre, il porte sur un plateau une soucoupe pleine de morceaux de sucre, une carafe d'eau, un verre. Géraldine tend la main, puis se ravise, la responsable spectatrice de la scène chuchote : “Prenez, c'est pour vous”. Dans un sursaut de révolte Géraldine crie : “Vous avez prévu que j'aurais la gorge sèche ! Allez-vous prévoir l'heure à laquelle je m'endormirai ? L'heure à laquelle je ferai mon premier rêve ? L'heure à laquelle je me lèverai pour aller pisser ? J'imagine que mes menus sont prévus, les calories calculées”. La responsable renouvelle patiemment son invitation. Géraldine boit un verre d'eau, puis un second.

L'entretien s'achève. “L'huissier vous accompagnera dans le bâtiment réservé à l'habitation.” Géraldine propose de rentrer chez elle et de prendre quelques effets personnels. “Ne vous en souciez pas, c'est prévu dans votre emploi du temps de demain. Avec les consignes d'admission, la lingère vous donnera un nécessaire de nuit. Reposez-vous, vous allez en avoir besoin !”

L'accueil au Centre d'une “admissible” est une épreuve pour cette responsable. Les situations se répètent presque toutes semblables. Elle ne supporte pas de voir ses interlocuteurs atteindre leurs limites, elle écoute les entretiens pour éviter des débordements. Elle aime la mesure. Appliquer le règlement à la lettre lui convient. Elle n'abuse jamais, ne déborde pas de ses prérogatives. Femme de devoir, elle se repose sur les textes. À peine sait-elle de quel minis-

tère son service dépend : la Justice ? Les affaires sociales ? L'intérieur ? La commission interministérielle du Grand Renouveau ?

Géraldine est conduite par l'huissier dans l'aile du vaste bâtiment où résident les pensionnaires en "ITI" (Interruption Temporaire d'Identité), découvre sa minuscule chambre. À la cuisine une personne s'affaire à la préparation du repas : "Prends quatre assiettes creuses sur les étagères dans le placard du fond. Tu trouveras les couverts dans les tiroirs au-dessous des étagères, les verres dans le sommelier au bout des tables avec les serviettes, le pain..." Géraldine, étonnée, s'exécute. Une série de gestes si éloignés de ses habitudes qu'elle a l'impression de se dédoubler. En son for intérieur, elle remercie l'homme qui s'adresse à elle avec rudesse et indifférence. Deux autres indifférents entrent dans la pièce. Atablée, avec ces trois autres personnes qui semblent s'ignorer les unes les autres, Géraldine apprécie secrètement la douce chaleur de l'assiette pleine.

La nuit est brève. Elle aurait souhaité avoir un peu de temps pour intégrer tout ce qui lui arrive, mais elle doit s'activer. La lingère lui confie deux valises. L'huissier la conduit chez elle, à son appartement. Quand elle pousse la porte palière, un immense bonheur l'envahit, comme si un médecin resté longtemps à son chevet lui avait dit : "Vous êtes guérie !" Mais le retour à la réalité du Centre va vite la déromper.

C'est au cours de ce retour que l'huissier, profitant du temps de trajet, se lance : "Hier soir la lingère vous a remis un dossier intitulé "Pourquoi l'Identité ?" et elle vous a recommandé de le lire avant de revoir la responsable. Je vous le résume : "À partir du seizième siècle, l'Administration soucieuse d'uniformiser la réglementation du royaume, morcelé par les langues et divers dialectes, chacun exprimant des us et coutumes, entreprend l'individualisation des sujets de sa majesté. L'identité de chacun : nom, état civil, domicile deviennent obligations légales, un édit donne à ces actes un caractère d'authenticité..." L'huissier marque un arrêt pour vérifier si Géraldine suit. "Et alors ? s'enquiert-elle, l'Administration a toujours fait un lien entre l'identité et le domicile, même si elle hésite sur le choix du domicile, elle revient toujours au domicile d'origine, cellule de départ..." L'huissier, tout à son récit, met du temps à s'apercevoir que Géraldine perd ses couleurs, bafouille, puis balbutie le regard fixe : "Il hurle de pencher. Ses yeux adressent une supplique, un bras tente de... Le géant va tomber..." L'huissier lui tend une boîte métallique pleine de pastilles au miel euphorisantes qu'il a toujours sur lui. De retour devant les hauts murs du Centre elle ne sait quelle attitude adopter, il devine : "Je suis comme un allié. Quelle que soit la place que nous occupons ici, nous y sommes tous, à divers niveaux, piégés."

Le lendemain matin, Géraldine répond à la convocation de la responsable. Celle-ci lui enseigne le déroulement de la procédure : les rapports, les commissions, les expertises, les contre-expertises, les décisions. Géraldine jette : "Tout ceci n'a aucun intérêt pour moi, laissez-moi partir ! Ou je ..."

- Calmez-vous, dit la voix redevenue douce, je ne fais que mon travail. Je vous informe, profitez au maximum de votre séjour parmi nous, enrichissez-vous, approfondissez des questions essentielles, surtout évitez de vous bloquer. Nous établirons les dossiers de votre entourage : vos parents,

les relations entre vous trois, vos joies, vos peines. Décrivez-moi ce foyer.

"Géraldine se prête au jeu, écoutons-la", notent les dactylographes.

- Mon père rentrait le premier. À l'heure du dîner, il s'occupait de réchauffer le repas. Je mettais le couvert. Il m'interrogeait sur le travail scolaire de la journée. Passionné par l'histoire, il ne loupa pas une occasion de m'interroger afin de s'embarquer dans de grands exposés pendant lesquels je notais les événements, les dates, les noms. Je fichais, j'archivais. Avec lui, l'histoire ne se limitait plus à une liste de batailles et de traités. Il me montrait le pouvoir, la puissance des chefs, des monarques, les tensions naissant de leurs unions et de leurs dissensions. Il lisait mes fiches et me proposait des "joutes historiques".

- Quelle activité exerçait votre père ? Où travaillait-il ? fouine la responsable.

Géraldine répond : "Une tante de mon père, concierge, avait procuré un modeste logement au ménage. Il s'y installa jusqu'à ma naissance. Puis ils trouvèrent plus grand et plus confortable à la "Jardinière", une cité nouvelle. Mon père a été accidenté sur le chantier d'un immeuble, une charge mal amarée l'a emporté dans sa chute. Quant à ma mère, elle se préoccupait de ce qui brille sans voir le reste. Bien mise, bien amidonnée, bien coiffée, elle resplendissait. Elle enrichissait sa culture en matière de mode, de cuisine, de vacances par la lecture exclusive des magazines féminins ! Elle travaillait dans un bureau d'atelier, entourée d'ouvriers et de machines-outils bruyantes. Elle souhaitait rejoindre les bureaux feutrés dans les étages, ne rencontrer que des hommes vêtus de costumes trois pièces, oublier les bleus pleins de graisse. Quand nous nous sommes retrouvées toutes deux, nous avons déménagé, pour aller habiter le centre ville. Elle n'aimait pas "la Jardinière". Rien que le nom lui paraissait grotesque. Je ne me suis jamais habituée au centre-ville malgré les commodités. Le bel appartement m'indifférait. Il ne répondait à aucun de mes désirs. Les distances devenues trop grandes me séparaient de mes camarades, ma vie d'autrefois volait en éclats sans que je profite de la nouveauté". "Voilà", achève Géraldine.

Lucas Sanfrun referme le dossier. Va chez ses voisins et amis, demande à consulter le programme de télévision, le compulse, s'interroge à haute voix : "Il était... je suis arrivé à 8 heures 46, j'ai pris le message à 38, je ne trouve rien, quelle émission regardait-elle ? Peut être : "Quotidien" sur la 3 ?"

La voisine explique : "C'est une émission régionale diffusée à 8 heures 18, élaborée sur la demande et avec la participation des téléspectateurs. J'enregistre l'émission chaque jour, il y a toujours un reportage qui intéresse l'un de nous cinq, et quelquefois les voisins" ajoute-elle en souriant.

- Quel jour veux-tu regarder ?

- L'émission d'aujourd'hui, répond Sanfrun, satisfait, car il lui semble que la journée de traque va peut-être déboucher sur une piste.

Elle procède à quelques manipulations et cadre la cassette. L'image apparaît et s'attarde sur un petit bois dans la perspective duquel on devine de hauts immeubles. La cime des arbres s'éloigne petit à petit et laisse place à des tours. Le champ de vision se resserre, la caméra isole une tour. Dans une

insertion de l'écran, le reporter informe que les artificiers ont posé les explosifs et que les lieux sont sécurisés par un renfort de policiers et de pompiers. Plusieurs détonations annoncent l'implosion de l'immeuble. L'immeuble se replie sur lui-même tel un immense château de cartes. En même temps la poussière s'élève, envahit l'écran, il n'y a rien, plus rien à voir. Un chœur de témoins entonne une sorte d'incantation : "Le géant couvert d'éraflures vacille, penche, se tord, tremble, crache des mots usés, hurle, jure que toute la vie est en lui. La vie est son souffle, fait battre son cœur, il la gardera en lui. Il témoignera pour eux. Eux chassés. Il ravivera les vies enchevêtrées au cours des années, celles qui se faufilent, celles qui attendent le lever du soleil pendant que d'autres galopent sur des chevaux ailés les soirs de pleine lune". Les voix s'essouffent puis reprennent : "Le géant saigne. Ses muscles se déchirent. Sa peau se boursoufle, se fendille. Il résistera jusqu'au bout. Révélera le poids de vie qu'il garde en lui. Sa souffrance ne sera pas vaine. Il ouvre les bras, tend les mains, il devient plaies sanguinolentes. Il crache des injures, des colères, des cris clairs comme des cascades avec les rires du mercredi. Un bras tente encore de s'élever. Des portes claquent, des vitres se brisent. Le regard vitreux du géant implore le ciel. Des larmes de pluie brouillent sa vue". Quelque part quelqu'un dit : "La vie ne peut implorer ! L'implosion se fait par le vide comme celui qui est logé dans les têtes des décideurs ! Quarante ans se sont écoulés depuis la pose du drapeau sur la terrasse par les ouvriers... Quarante ans de vie !!! La poussière se stabilise sur les démolitions. Les voix se taisent".

"Dans quelques siècles, soupire Sanfrun, les archéologues mentionneront ces ruines à la rubrique dernier quart du vingtième siècle. Une page de tournée."

Quelques semaines plus tard, Sanfrun suit l'itinéraire familial de son domicile au bureau. Mais quelque chose le tarabuste. Il décide de faire un crochet. Le motif de la disparition de Géraldine lui avait été dévoilé lors du reportage télévisé. Cependant, l'inspecteur ne peut prétendre connaître la cause réelle de l'anéantissement de son existence. S'il parvenait au moins à ordonner ses idées. Au contraire il reste la proie d'impressions vagues, impalpables. Il mesure avec un dégoût profond sa médiocrité, son inefficacité. Mais il élucidera ce drame, il passera chaque instant disponible à consulter, à retourner dans sa mémoire tous les témoignages consignés. Il débusquera l'indice révélateur.

Dans l'ombre des allées du cimetière, il aperçoit l'huissier se recueillant sur la tombe de Géraldine. Il le rejoint. Obsédé par "son énigme", il laisse tomber du bout des lèvres : "Pourquoi ?" L'huissier reste silencieux un instant, puis : "Après le déménagement qui a suivi le décès de son père, elle se considérait comme une sans domicile fixe. Depuis l'implosion de l'immeuble, elle réalisait qu'elle ne croiserait plus les visages familiers de son enfance. Les relations de voisinage apposent des marques mêmes infimes, de tendresse, de joie, de chagrin... Un quartier est un tout : habitants, constructions, allées, arbres, bruit, lumière du matin sur le chemin de l'école, couleurs du temps, vent, poussière, odeurs". Sanfrun, frustré par la réponse, coupe : "D'accord, depuis le déménagement, après le décès du père, les relations se

sont éparpillées. La démolition de l'immeuble a anéanti tout espoir de retrouvailles. Qu'il soit le produit du deuil ou des démolitions, le déracinement engendre une souffrance, la vie se rompt, change de direction, boitille et repart. Mais la douleur ne justifie pas la mort !" L'huissier reprend : "Jusqu'à l'implosion de l'immeuble de son enfance, elle ne cessa de nourrir l'espoir de renouer avec son quartier, de retourner au domicile d'origine, signer un bail avec le propriétaire, celui avec lequel ses parents signèrent. Elle apprit à l'institution que le contrat initial est attaché au domicile d'origine et que le domicile d'origine est le point de départ de l'identité. Sans l'immeuble de son enfance, elle n'avait plus d'identité, elle devenait un arbre sans terre pour s'enraciner".

Depuis quelques nuits, la qualité du sommeil de Lucas Sanfrun se détériore. Le même cauchemar se répète chaque nuit : des immeubles de grande hauteur implosent et aussitôt les tours se reconstituent pour imploser à nouveau.

Dans les décombres et la poussière, Sanfrun, à la recherche de la dernière demeure de la jeune femme, croise Géraldine à la poursuite de "la tour originelle". Mais dans le cimetière, des blocs de béton recouvrent les tombes, après avoir renversé les photographies – photographies déjà plus qu'à demi effacées – et brisé les épitaphes avec leurs inscriptions nominatives devenues illisibles.

Carnets indiens

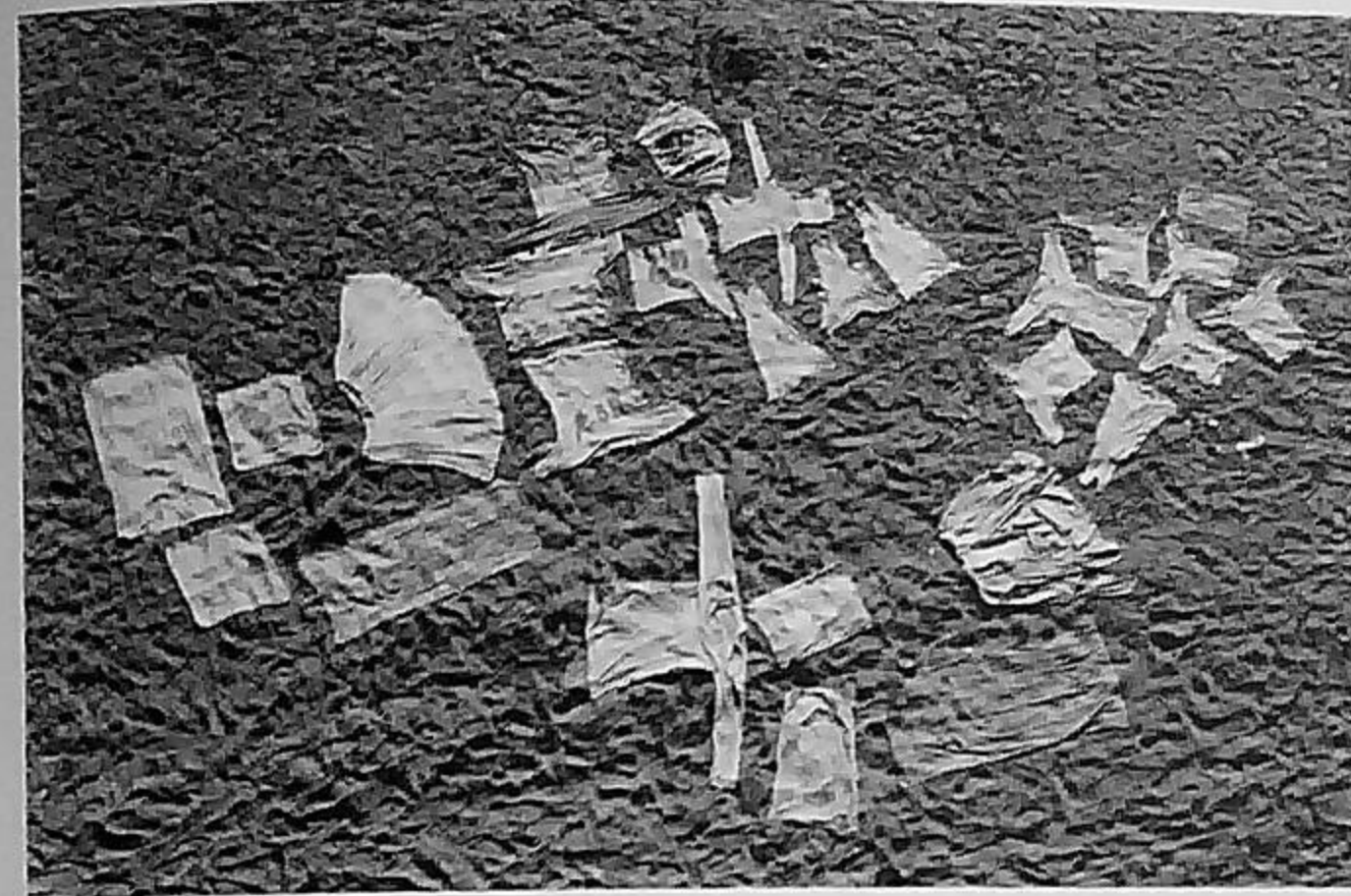
Pierre Courtault

Les photographies composant ces carnets ont été prises en Inde du nord et du sud au cours de plusieurs voyages entre 1993 et 1999, elles ont donné naissance aux textes les accompagnant, parfois longtemps après, un peu comme des souvenirs reviennent en mémoire après un long enfouissement. Ainsi cheminent les mots et les images.

Pierre Courtault est né en Touraine en 1952. Il a suivi des études d'infirmier psychiatrique et exerce toujours ce métier. Il a étudié la photographie par le biais du tirage lors d'un stage avec Georges Fevre. Il se définit lui-même comme un photo-flâneur plutôt qu'un photo-reporter et "aime surtout photographier la poésie du quotidien et le bruit du vent dans les branches". Il a publié *Cher Douglas* aux éditions NYKTA (textes de P. Fulgence). Ses *Carnets Indiens* ont été exposés cet automne au café-restaurant-galerie Mille et une Lunes (plage du Minou à Plouzané) et à la bibliothèque municipale de Plouzané. Son travail est également visible sur le site suivant : http://www.loveonthebeach.com/invites/pierre_courtault/ Courriel : pierrecourtault@wanadoo.fr



Il pleuvait en arrivant à Delhi, l'essuie-glace ne fonctionnait pas. Le chauffeur de taxi devait se pencher par la fenêtre pour voir la route. Les lumières se fracassaient sur le pare-brise, je me demandais si nous arriverions à l'hôtel.



À Agra, il arrive que des artistes laissent sur le sable leurs œuvres achevées. Le bleu délavé des tissus se fond alors avec le gris du sable. Le soir, leur œuvre se défait. Le lendemain matin, une nouvelle surgit. Ainsi va la vie pour les laveurs de linge à Agra.



Je fais souvent des images en ne regardant pas dans le viseur de l'appareil mais au-dessus, cela amusait beaucoup ces hommes déchargeant les sacs de riz. Entre deux camions à décharger, ils font la pause, se racontent des histoires et d'un geste noble se lissent les moustaches.



Au lever du jour, en partant de Rameshwaram une forte odeur de gasoil flottait dans l'air. Des centaines de bateaux quittaient le port, un long panache de fumée les accompagnait grisant le bleu du ciel. C'était jour de pêche.

La veille, un homme se purifiait dans l'eau sacrée.
Je n'ai pas pris d'images des bateaux !!!!!



Cet homme était venu acheter une corde pour attacher sa vache, enfin pas la sienne, celle dont il s'occupait ; lui il n'avait rien, juste son turban sur la tête, un pagne autour de la taille, un large sourire et une formidable dignité.

"Si tu vas à San Cristobal..."

notes de voyage
(extraits)

Nicole Laurent-Catrice

Dans les Chiapas, contrairement à notre attente, il n'y a pas de contrôles militaires (nous en trouverons un plus loin, vers Campeche, sur la côte Pacifique). Mais sont-ils bien utiles ? Non que la guérilla ait obtenu tout ce qu'elle voulait et qu'elle ait désarmé. Il est vrai que la marche des Indiens sur Mexico avec le commandant Marcos a donné quelque espoir. Espoir qui s'amenuise. Un an déjà que le nouveau président est élu et la situation ne semble pas évoluer. Si les contrôles ont perdu de leur nécessité, c'est qu'ils ont été remplacés par les *topes*, entendez les ralentisseurs, gendarmes couchés, ou dos d'âne, agrémentés ou non d'autres obstacles tels les bandes rugueuses, les *vibradores*. La route des Chiapas entre San Cristobal de Las Casas et le site de Palenque est truffée de *topes*. Nous mettons cinq heures pour faire cent cinquante kilomètres. Du trente à l'heure tellement les *topes* sont machiavéliques : très hauts toujours, mais parfois larges ou pointus ou striés ou hachés, en béton, en bitume, en corde parfois ; parfois annoncés trois cents mètres à l'avance, puis cent cinquante mètres, puis trente mètres, ils ont disparu à l'arrivée ; parfois pas annoncés du tout, il faut alors avoir le regard vissé sur la route pour discerner à temps l'ombre maléfique qui le trahit ; parfois juste après un virage, ils vous laissent à peine le temps de vous ressaisir ; souvent à l'entrée (et la sortie) des villages, ils viennent par paires. Parfois même en pleine campagne et en pleine ligne droite, le *tope* arrive pour vous signaler qu'on vous a à l'œil et que vous ne devez pas faire de vitesse. L'idéal est évidemment d'avoir un poisson-pilote. Si la camionnette qui est devant vous, et semble bien du pays, fonce, alors vous pouvez y aller, mais c'est un répit de courte durée. Sitôt que ses feux arrière s'allument, il est temps de rétrograder. On nous avait bien prévenus : ne circulez pas de nuit dans les Chiapas. Nous pensions guérilleros, bandits de grands chemins. Non, le pire danger ce sont les *topes*. Adieu les enlèvements romantiques du commandant-poète que je me faisais fort d'amadouer par la littérature. Ce que nous risquions avec notre petite voiture chargée comme un baudet, c'était tout simplement un ou deux pneus bousillés, voire une rupture d'essieu. Rien de tout cela ne nous est arrivé, sauf le pneu, mais plus loin, dans le Yucatán et pas par la faute d'un *tope* (nous n'en rencontrerons quasiment plus dans cette région).

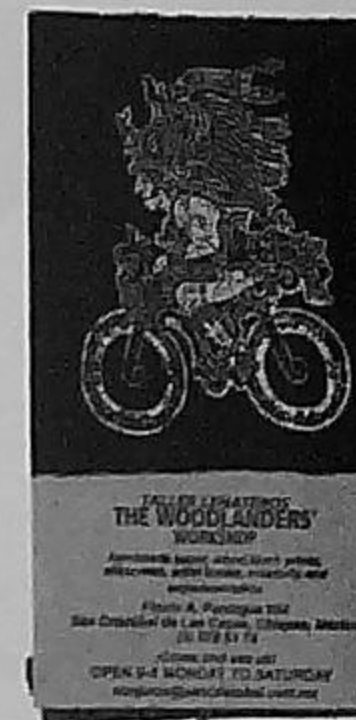
La cuisine mexicaine, contrairement à ce que d'aucuns seraient tentés de croire, est savoureuse ; et peut même être raffinée. Tout n'y est pas piquant et on peut manger de façon très variée sans s'arracher le gosier avec le *chile*.

Nicole Laurent-Catrice est poète et traductrice. Elle a animé les après-midis poétiques des Tombées de la Nuit à Rennes de 1984 à 1998 et assuré durant 10 ans le secrétariat des Rencontres poétiques internationales de St-Malo. Derniers ouvrages publiés : *Métacuisine* (1998), et *Corps Perdu* (2001), aux éditions de l'Arbre à Paroles.

D'ailleurs il en est des variétés innombrables : vert et doux, vert et piquant, vert et très piquant, rouge, petit, moyen, gros, noir, rond, pointu, etc. Le maïs, lui aussi, revêt des formes et prend des noms variés. Sur pied, c'est la *milpa*, *elote* est l'épis encore tendre, *mazorca* c'est l'épis mûr et ferme. Il y a encore le *pozole*, maïs blanc à gros grain qu'on mange comme du porridge. Les *tortas* peuvent se faire avec du maïs, jaune le plus souvent, mais aussi du brun, ou du bleu digne d'un repas surréaliste. Si les *tortas* sont molles et servent de pain pour saucer les plats, voire de cuiller pour saisir le *mole*, les *tacos* sont croustillants et ont un caractère plus impromptu car on les remplit à volonté de divers mélanges de légumes crus, avec ou sans poulet, avec ou sans fromage. L'*enchilada* se sert chaude, c'est une galette empliée de légumes, de poulet ou autre avec de la sauce. La *quesadilla* est exclusivement au fromage comme son nom l'indique, chaude et dégoulinante. Il y a encore les *chilaquiles* et autre *garnachas* dont je n'ai pas encore démêlé toutes les subtilités. Le Mexicain moyen mange peu de viande : une à deux fois par semaine. Les plus pauvres, pratiquement jamais, mais les légumes sont très variés. On y trouve comme chez nous carottes, céleri, brocolis, chou-fleur, chou, salade et, bien sûr, la tomate, *tomatl* qui est un mot nahuatl et que l'on nomme là-bas *jitomate*, le mot *tomate* servant à désigner un fruit de la même famille, inconnu en France et tout petit. À tous ces légumes, il faut ajouter l'inévitable purée de haricots noirs (les *frijoles*), le nopal, sorte de cactus, l'amarante, qui est chez nous une plante d'ornement, et bien sûr toutes les variétés de piments et poivrons. Les herbes relèvent le goût, parfument, donnent de la subtilité, en tout premier lieu la coriandre et, pour les plats sucrés, la cannelle.

Le moment le plus fort et le plus enrichissant du voyage a été ma rencontre avec Ambar. Une amie poète, originaire des Chiapas, m'a dit : "Si tu vas à San Cristobal, va voir Ambar de ma part. Elle est aussi poète et gère un atelier de papiers artisanaux". J'aime les beaux papiers, les papiers rustiques, les papiers rares. Nous nous présentons à l'adresse indiquée une fin d'après-midi. Ambar n'est pas là, mais elle va revenir. Nous regardons les livres, les feuillets, les reliures. Un homme nous fait visiter l'atelier en un français passable et en anglais. Lui-même vient de Grande-Bretagne. Il nous montre les cuves où mitonnent des feuilles, des branches, des linges pour faire les papiers qui parfois ressemblent à du carton, du cuir, du tissu. Les presses, les fils de séchage sont dans un hangar. Un jeune homme apprend la reliure. Quelques femmes travaillent à la sérigraphie. Ambar arrive. Je me présente et nous l'invitons à dîner. Elle accepte sans ambages et nous emmène au Paraiso. Le repas est... paradisiaque, mais nous sommes surtout captivés par son histoire.

Venue du sud des États-Unis, Ambar débarque à vingt-trois ans dans une communauté indienne des Chiapas. Personne ne lui parle, elle doit payer pour tout pendant un an. Alors se déclare une appendicite aiguë. La communauté s'émeut : un mort étranger ferait mauvais effet. Elle est soignée uniquement avec des herbes et guérit. À partir de là, elle habite chez une vieille femme qui l'accueille. Elle apprend le *tzotzil*, la langue de cette communauté, et le *tseltsal*, langue maya du même groupe et beaucoup plus répandue. Cela fait



Prospectus des ateliers
de papier d'Ambar



La madre del libro
(La mère du livre)
sérigraphie de Roselia
Montoya

trente ans qu'elle vit aux Chiapas. Elle a créé cet atelier pour donner aux femmes mayas du travail et la possibilité de faire entendre leur voix.

Dès le premier moment, j'ai le coup de foudre pour un grand livre carré dont la couverture en papier mâché brun représente une tête de femme ou la lune. Les yeux sont percés comme d'un masque. L'intérieur est somptueux, dessins naïfs noir sur blanc ou blanc sur noir et poèmes de femmes mayas. Le titre en dit long : *Conjueros y ebriedades* (Ivresses et désenvoûtements). Ce sera mon cadeau de Noël... Ambar n'oublie pas qu'elle est poète et elle a été sensible à ces textes venus du fin fond des âges ou remaniés aujourd'hui, grâce à une tradition toujours vivante. Vingt salariés travaillent actuellement aux ateliers et cent cinquante personnes gravitent autour dont la liste, répertoriée par Ambar elle-même, mérite d'être citée : "...chanteuses, voyantes, sorcières, porteuses, prieuses, manieuses de copal, de machette, rebouteuses, teintu-

rières, pleureuses, fileuses, bergères, éleveuses, meunières, moissonneuses, bisaïeules, journalières, récoltantes de concombre, de maïs, potières, folles, sages-femmes, semeuses, bûcheronnes, laveuses d'os, spirites, belles-mères, commerçantes, ensevelisseuses, artificières, musiciennes, boulangères, faiseuses de bracelets, guérisseuses, aventurières, ordinatrices, commères, matrones, sculpteuses, muses et même des hommes".

Ces textes révèlent la condition des femmes et des familles indiennes : leur relation aux esprits, à la boisson, à l'homme, aux morts, aux éléments de survie. En dehors des couples, les hommes et les femmes vivent très séparés. Ils ne se parlent pas entre eux. Parler signifie avoir des relations sexuelles en tzoltzil. Si une femme est obligée de parler à un homme, elle ne doit pas le regarder. Ainsi les femmes ont-elles développé une mythologie que les hommes ignorent.

Les femmes auteurs tzoltzils de ce livre ne savent pas lire. Elles disent que ces chants leur ont été donnés par leurs ancêtres, les Premiers Parents, qui conservent le Grand Livre où sont gardés les exorcismes. Elles récitent leurs poèmes tous les jours, mais le langage n'en est ni quotidien, ni familier. Pour comprendre le tzoltzil rituel il a fallu aux concepteurs du livre – car le livre est bilingue tzoltzil/espagnol – utiliser des dictionnaires créés par les moines colonisateurs contemporains de Cervantes ou de Góngora. Le vocabulaire en est très ancien et les femmes elles-mêmes disent qu'elles ne comprennent pas tout. "Les femmes ne se lassent pas de chanter. Elles supportent des fêtes de trois jours et trois nuits. Les désenvoûteuses grimpent le sentier de la mon-

tagne pour chanter à chaque grotte, chaque trou d'eau. Elles suivent les allées et venues du sorcier avec leur chant. Elles paissent les âmes, elles racontent à la Lune, elles balaiant le ciel de leur voix pour faire route au Soleil. Leur parole rejoint les nuages, réveille la Terre, emplit les marmites, les bouches. Leur souffle embrasse les Mères. Donne lumière au monde. Elles chantent. Tout naît du ventre du chant."

Loxa Jimenes Lopes, tisseuse et voyante de Ec'hen Pad ("Nombreuses Grottes" en chamula), est une chanteuse et peintre sans égale qui a travaillé aussi à la fabrication des masques de couverture du livre. Elle nous raconte comment la lune leur a appris à tisser :

Comment la Lune nous apprend à tisser

Avant, elles tissaient les fils comme on fait les enfants,
elles les faisaient elles-mêmes avec la force de leur chair.
Quand la Terre a commencé, on dit que la Lune monta dans un arbre.
Elle était en train de tisser là, elle tissait là dans l'arbre.
Vous devez tisser, dit-elle à nos Premiers Parents.
Vous devez filer. Elle le leur apprend de tout là-haut.

Elle avait ses peignes à carder, son métier et sa quenouille.
Je ne sais pas si elle avait ses moutons dans l'arbre ;
Il se peut qu'ils aient été là.
La Lune avait sa baguette pour mesurer le fil, son komen.
Il était long, son komen, et sortait des frondaisons.
Là-haut, dans l'arbre, elle travaillait dès le point du jour.
Elle tissait dans le blanc d'une blouse les graines rouges du galon.
Elle coupa les branches de l'arbre et construisit son métier à tisser.
Ainsi apprirent nos ancêtres.

Celle qui est dans l'arbre, maintenant, c'est la Lune.
Elle a continué à monter, monter dans l'arbre,
et en montant avec le komen comme échelle,
elle est restée dans le firmament.
Ou peut-être est-elle montée d'un bond, en se balançant
/ dans les branches.

Nous avons encore son métier à tisser, il est resté parmi nous.
La Lune nous a aussi laissé ses vêtements quand elle est partie.
Les majordomes les gardent et pendant la fête nous sortons les huipils
que la Lune portait quand la Terre fut créée.
Ils sont si grands que nous ne pouvons même pas les tisser".

Loxa Jimenes Lopes

Petra Tzon Te' Vitz, elle, vit au sommet de la montagne la plus haute et la plus sainte de cette contrée : Tzontevitz. Son mari et elle sont les gardiens de la grotte où vit Saint Jean. Tous deux sont des voyants.

Le *Pukuj*, dont il est question ici, est un esprit très fort qui vit aux dépens des autres esprits. C'est un esprit mauvais qui cause des maladies. Il y a des *Pukuj* qui volent le bébé au ventre de la mère ou le changent contre un singe. Il y en a qui peuvent même causer du tort au Soleil ou à la Lune. L'heure d'été s'appelle *hora Pukuj* parce qu'elle nous a volé une heure de lumière. Il y a un *Pukuj* qui prend la forme d'une femme et marche la nuit pour perdre les ivrognes dans la montagne. Les Ancêtres du Yucatán l'appelaient "Celle qui Fornique dans les Grottes". On ne pouvait se préserver de cet esprit qu'en ôtant ses habits et les remettant à l'envers. Cette légende se traduit par des chansons, comme cette étrange berceuse que chante la Petra Tzon Te' Vitz.

*"¡ Vayan, olol, vayan !
Yu'un ta me xyakub atot*

*A ti mi yu'un chmajvan tanae,
yu'un chijatav ta te'tik.*

*Vayan, olol, vayan,
Yu'un mi cha'ok'xa tanae,
yu'un ta me xtal Pukuj.*

*Yu'un ta me xtal atot.
Yu'un atote, ja'me Pukuj"*

*"Fais dodo, fillette, fais dodo.
Ton papa est fin saoul*

*Et s'il vient pour me battre
Je vais fuir dans la montagne*

*Fais dodo, fillette, fais dodo
Si tu pleures le Pukuj va venir*

*Le voilà qui arrive
Voilà ton papa qui arrive
Ton papa, le Pukuj"*

*Potzlom negro,
sérigraphie
de Loxa Jimenes Lopes*

Les deux illustrations sont
tirées du livre collectif et
artisanal *Conjudos y
ebriidades, Cantos de
mujeres mayas* (chants
de femmes mayas).





Pédagogie du désaccord à Douarnenez

Entretien avec Erwan Moalic

Cette année, le festival de cinéma de Douarnenez fêtait sa 25^e édition et en profitait pour varier ses thèmes, lancer des ponts vers d'autres structures culturelles, explorer des pistes nouvelles. C'était l'occasion rêvée pour *hopala !* de rencontrer ses organisateurs. En 25 ans, ceux-ci se sont rendus aux quatre coins du monde ; pour autant, ils n'ont pas le sentiment d'avoir épuisé la richesse des peuples ni leur cinématographie, et leur appétit de découverte reste intact.

Avant de rencontrer Erwan Moalic, nous avons apprécié le festival en tant que spectateurs. Nous retiendrons de ces pages, comme un abrégé de la Rencontre, que découvrir l'Autre demande de la méthode. Le festival propose la sienne, en peaufinant année après année l'exercice, entre tact et militantisme, didactisme et curiosité... sans oublier l'indispensable générosité.

hopala ! : Pouvez-vous rappeler les raisons et les conditions dans lesquelles est né le festival ? Comment est née la première édition ?

Erwan Moalic : Il faut se rendre compte qu'il y avait toute une effervescence, à l'époque. Le festival est né à la suite d'épisodes en apparence éloignés les uns des autres et il a canalisé les énergies et les aspirations de personnes et de collectifs dissemblables.

Le premier festival a eu lieu en septembre 1978. Le travail préparatoire avait été engagé presque un an



avant, en 1977. Dans les années 70, le lieu laboratoire ici, à Douarnenez, c'était la MJC. J'étais salarié à temps partiel ou saisonnier, à ce moment-là, membre d'un groupe cinéma qui s'occupait du ciné-club de Douarnenez (créé par Georges Perros). Il y avait aussi, autour de la MJC, un groupe très dynamique proche des structures tiers-mondistes et aussi des gens du mouvement culturel breton au sens large... Des gens qui militaient sur des choses différentes se sont donc retrouvés sur des histoires communes comme à Plogoff ou autour l'Amoco Cadiz... Des créateurs, des diffuseurs, des acteurs sociaux qui se sont rencontrés de manière transversale, pour répondre à ces agressions importantes, au-delà d'une action spécifiquement culturelle ou socio-culturelle. Et de cette rencontre est né le désir d'aller un peu plus loin à la découverte de l'Autre.

La fin des années soixante-dix a généré un certain nombre de rendez-vous culturels ; notre spécificité a été de faire quelque chose sur le cinéma. Notre démarche était la suivante : un film ou plusieurs films peuvent être des excellents marches-pieds pour aller à la découverte plus approfondie d'un peuple, d'un conflit, d'une réalité.

Un événement en 1976 nous a servi d'argument, de déclencheur : le 15 novembre 1976, il y a eu l'arrivée au pouvoir du P.Q., le Parti Québécois de René Lévesque. Ça nous a paru intéressant de faire un parallèle avec ce qui se passait en Bretagne. À

l'époque, le mouvement culturel breton était fort. Les Québécois, quant à eux, étaient arrivés à faire passer politiquement ce qui s'exprimait auparavant en termes culturels (à travers les auteurs, la poésie, la musique). Comment l'histoire du Québec a amené au 15 novembre 1976 ? Nous avons fait un festival de cinéma sur le Québec pour répondre à cette question. Et puis, comme nous étions en Bretagne, nous nous sommes dit dès le début : à quoi bon s'intéresser à ce qui se passe ailleurs si nous ne nous intéressons pas à ce qui se passe près de chez nous. Nous nous sommes donc intéressés au cinéma militant qui existait en Bretagne, du super huit au 16 ou au 35 millimètres (représenté notamment par le collectif Bretagne Image et Son). Nous sommes partis là-dessus. Nous avons calculé qu'il nous fallait 400 à 500 entrées sur la semaine pour amortir le coût de l'opération, et nous nous sommes retrouvés avec près de 4000 entrées. Nous l'avons baptisée : "Festival de cinéma des minorités nationales". Ce qui a été son titre pendant presque dix ans.

hopala ! : Donc, la première année, quand vous avez fait cette première manifestation sur le Québec, vous ne saviez pas du tout si vous alliez continuer...?

Erwan Moalic : Non, pas du tout. C'était juste une manifestation un peu plus ambitieuse, notamment sur le plan budgétaire, que les autres fois. Nous savions que nous avions les reins assez solides en cas de problème et qu'il y avait une soif de participer à des événements à caractère culturel. En plus,

nous détonnions par rapport à des événements comme la Fête du Peuple Breton ou bien des festivals purement musicaux comme Lorient ou d'autres, car nous nous positionnions sur le cinéma, ce qui était d'une grande originalité puisque, historiquement, nous sommes le premier festival de cinéma en Bretagne. Nous n'en tirons aucune fierté. Le terrain était presque vierge.

Pour ce qui est de la composition de l'équipe de départ... nous sommes quelques-uns à être encore membres de l'association, salariés, administrateurs ou bénévoles. Quant à ceux qui sont partis, ou bien c'est qu'ils ont décidé de passer la main, ou bien leurs raisons sont d'ordre privé ou professionnel. Personne n'est parti fâché. Voilà en résumé sur quel terreau le festival a poussé. Si le festival a finalement relativement peu changé, c'est que nous avons beaucoup discuté avant. Au moins, pour ce qui est de cette dualité, à savoir, inviter un peuple, une cinématographie, et faire la corrélation avec ce qui se passe en Bretagne. Quant à montrer du cinéma breton, c'était un peu la méthode Coué : on a maintenu ce feu sacré sans attendre qu'une profession se mette en place et démontre qu'il y avait une réelle capacité à produire et à réaliser en Bretagne.

hopala ! : Nous avons assisté à votre bref discours inaugural de la 25^e édition du festival. Vous l'avez présentée comme une édition charnière, bilan, en attente de la suite. Vous avez également choisi le thème de la mondialisation, cette année. Avez-vous des commentaires à faire



Paysan et rebelle, un portrait de Bernard Lambert, documentaire français réalisé par Christian Rouaud (couleur), 2002, 1h24

sur cette édition ?

Erwan Moalic : Je ne sais pas si le mot juste est "charnière", pour cette édition. Nous avons simplement envie de nous poser et de réfléchir au travail engagé et à nos motivations. Alors qu'habituellement nous avons un thème central, cette année, nous avons choisi plusieurs directions différentes. D'une part, nous voulions montrer une certaine vision de la mondialisation, à travers des films qui mettent en scène des gens directement ou indirectement minoritaires, parfois des peuples, parfois des groupes sociaux. Et les présenter sous cet angle "minoritaire", à la différence des associations qui militent contre la mondialisation, ATTAC ou autre, et qui ont tendance à oublier les peuples. Ou en tout cas ce n'est pas leur axe prioritaire ; on les entend surtout parler d'économie... Cela nous semblait intéressant de montrer que des gens, dans leur structure, de manière militante ou dans leur travail quotidien, agissent dans un sens différent du courant principal. Essayer de montrer une mondialisation de solidarité. Essayer de trouver une autre attitude vis à vis des pays du Sud, puisque c'est l'une des principales questions que nous posons. Mais on peut aussi examiner les répercussions de ce qui se passe au Sud sur l'Europe ou l'Amérique du Nord. Enfin, nous avons voulu montrer, à travers les débats, en particulier, que des gens en Bretagne, membres de la Confédération paysanne ou autre, font également ce travail [voir à ce sujet le film emblématique *Paysan et rebelle : un portrait de Bernard Lambert*, ci-contre, ndlr]. La solidarité n'existe pas que dans les grands organismes qui ont pignon sur rue, sans vouloir leur jeter la pierre. Par ailleurs, en rapport avec cette idée de palier et d'ouverture, nous avons invité des gens qui font un travail particulier et alternatif, comme les ateliers Varan, la Médiathèque des Trois Mondes, le Festival Médias Nord-Sud, pour montrer que le festival de Douarnenez n'est pas seul au monde.

hopala ! : Comment ce thème de la mondialisation a-t-il été perçu ?

Erwan Moalic : Nous pensions que ces "Nouvelles du Monde" seraient un peu difficile d'accès. Venir en plein été à Douarnenez voir des films sur la mondialisation, ça n'est pas évident. Et les cinéastes des Ateliers Varan sont moins bien connus que les cinéastes invités jusque là... Nous ne savons jamais à l'avance comment va réagir le public. Finalement, nous avons été surpris de son

accueil. Mais après tout, les gens sont aussi curieux que nous...

hopala ! : Pouvez-vous expliquer ce que sont les ateliers Varan ?

Erwan Moalic : L'initiative revient à Jacques d'Arthuys et Jean Rouch qui ont décidé de monter un atelier, il y a à peu près vingt-cinq ans, en Afrique, en réponse au souhait d'une population de se saisir de l'outil audiovisuel. Ils ont choisi le matériau qui était le moins onéreux à l'époque, le super 8 (qui permettait néanmoins une écriture cinématographique). Il y a eu un certain nombre d'ateliers, créés à la suite de cette première expérience.

Rithy Panh, invité cette année, vient des ateliers Varan. Il a développé à son tour des formations au Cambodge. La formation, lourde, n'insiste pas tant sur la technique mais bien plus sur le regard et la façon de filmer, dans le cadre d'une économie de moyens. Les étudiants apprennent qu'on peut tourner des choses qui en valent la peine avec du HI-8, du mini-DV, etc. L'argument de départ étant le rapport filmant/filmé : trouver une autre attitude que celle d'un journaliste ou d'un documentariste qui vient passer quelques jours avec les gens qu'il filme et s'en va immédiatement après... une attitude moins extérieure.

Dans le cas de Rithy Panh ou Mari Corrêa, qui vient du Brésil, il y a une transmission très intéressante : Rithy Panh a tourné *La terre des âmes errantes* avec des stagiaires qu'il avait lui-même formés, et Mari Corrêa fait des petits Varans dans la forêt amazonienne avec les Amérindiens.

hopala ! : Est-ce-qu'on peut parler, pour qualifier l'esprit du festival, de militantisme du regard ? Car le militantisme, dans le cadre du festival de Douarnenez, ne débouche pas sur une action politique...?

Erwan Moalic : "Militantisme du regard", ça me plaît bien comme définition. Mais il faudrait ajouter "militantisme de l'esprit critique". Sur un sujet donné, il nous arrive souvent de proposer des avis différents, voire divergents. Il faut casser cette notion de prêt-à-penser systématique sur tous les sujets. Sans verser dans un quelconque "révisionnisme", bien sûr. Mais il peut y avoir plusieurs points de vue. Et puis on milite de manière plus traditionnelle, pour que les minorités trouvent la place qui doit être la leur, qu'elles ne soient pas minorisées encore plus, qu'elles ne soient pas broyées

dans des machines économiques, culturelles ou politiques. Nous sommes militants plusieurs fois.

hopala ! : Une question naïve : avez-vous déjà constaté dans le passé les conséquences bénéfiques de projections de films ou de votre action dans le cadre du festival, pour faire avancer une cause, un processus ?

Erwan Moalic : Pour être honnête, je dirais "non". Si ça fait avancer les choses dans la tête des gens d'ici, c'est déjà bien... Le seul exemple avéré où le festival a servi à faire avancer les choses, c'est dans le cas de l'Irlande. Il y a dix ans, en 1992, nous avons voulu faire un travail sur l'histoire de l'Irlande, la République d'Irlande et l'Ulster, et sur l'histoire du conflit et son devenir. À l'époque, il n'y avait pas encore eu d'accords. Avec l'aide de Roger Faligot, journaliste indépendant, entre autres, nous avons invité tous les protagonistes du conflit d'Irlande du Nord. C'est-à-dire la numéro trois du Sinn Féin avec Lucilita Bhreatnach, un loyaliste avec Ian Paisley Jr., le SDLP (Social Democratic and Labour Party) avec John Hume et un travailliste de Limerick en la personne de Joe Harrington. Ces quatre parties étaient invitées à participer à tous les débats. La politique, la société, la place de la femme... Avec des Bretons qui pour certains refusaient qu'on donne une image négative de l'Irlande. Toutes ces personnes n'ont pas forcément débattu ensemble car elles ne voulaient pas, pour certaines, se retrouver à la même table.

Et, trois ou quatre ans après, quand il y a eu les accords de paix ou de cessez-le-feu en Irlande du Nord, nous avons appris que les quatre parties s'étaient rencontrées durant le festival de Douarnenez. Certains avaient discuté dans une crêperie à Locronan. Le festival avait été un élément non-négligeable dans le dialogue car il se trouvait en terrain neutre.

Mais je ne donnerais que cet exemple-là car c'est le seul qui soit incontestable (rapporté par Roger Faligot). Ce qui compte, c'est qu'on arrive à parler différemment, de manière subtile, des peuples et des conflits, et non de cette manière manichéenne si courante.

hopala ! : Pour les Kurdes que vous allez inviter l'année prochaine, on peut se demander comment ils perçoivent leur participation, ce qu'ils pensent en retirant... ?

Erwan Moalic : Oui, nous avons déjà eu cette dis-

cussion avec eux quand nous sommes allés rencontrer une importante délégation de cinéastes à Berlin, lors d'un festival du film kurde (de nombreux Kurdes vivent en Allemagne). Ils étaient tous là, Iraniens, Irakiens, Syriens, Turcs, et ils nous ont dit : "À quoi ça nous sert d'aller à Douarnenez ?" Ce qui est une bonne question. Quand tu es organisateur de festival, c'est un moment assez difficile ! Nous avons déjà connu le cas l'année dernière avec les Maoris. Je me suis retrouvé à Wellington devant des Maoris, des cinéastes, qui nous ont dit : "Quel est l'intérêt pour nous d'aller dans une toute petite ville de France ?"...

hopala ! : Et donc, comment avez-vous convaincu les Maoris de venir au festival ?

Erwan Moalic : Je ne sais pas. Je ne convaincs jamais en vendant la lune. Je convaincs toujours en disant : "Voilà ce que nous avons fait les années passées". J'ai pris l'exemple des aborigènes d'Australie qui était parlant, pour eux. J'ai parlé aussi de l'Écosse et de l'Irlande, qu'ils connaissaient, puisque c'est le Commonwealth. Et je leur ai expliqué ce que nous avons fait au niveau cinéma, quels invités étaient venus, etc. Je leur ai proposé de prendre contact avec eux, pour qu'ils puissent se faire une idée. Nous jouons notre va-tout de cette façon-là. Ça a été dur. Mais ce sont des bonnes questions. Le festival de Douarnenez n'est pas un événement culturel qui souhaite mettre un peuple à l'affiche pendant huit jours pour s'en désintéresser le jour qui suit la clôture. Nous devons être cohérents jusqu'au bout et tout faire pour que le public se déplace, pour donner à l'événement le plus grand rayonnement possible, puisque nous avons la prétention de faire venir des invités, des copies de films, d'aborder des problèmes historiques, sociologiques, politiques et évidemment cinématographiques... Il est normal que les gens nous demandent des comptes.

hopala ! : Comment choisissez-vous les films ?

Erwan Moalic : D'abord, je dois dire que nous les choisissons en toute liberté et indépendance vis-à-vis des institutions qui représentent les peuples invités et qui parfois co-financent le festival. Ensuite, nous les choisissons en pensant à une chronologie historique. Les films doivent se renvoyer les uns aux autres. Nous essayons de mettre en évidence les aspects contemporains de la création. Cette sélection, il faut la négocier avec nos

partenaires, avec nos invités. Parfois, la négociation peut être serrée. Par exemple, quand nous avons fait le festival sur les Indiens d'Amérique du Nord, nous avons projeté des westerns, car nous pensons qu'il faut montrer le regard, le contre-regard et la caricature. Ça fait partie d'une éducation du regard. Pour les Amérindiens par exemple, nous avons étendu la palette depuis le film le plus caricatural des westerns anciens jusqu'aux films les plus progressistes, comme *Little Big Man*. À chaque fois, les films étaient présentés avant la séance par des invités. Lorsque les westerns passaient en salle, des Indiens Montagnais étaient invités à commenter le film avant la séance. Ils expliquaient pourquoi il y avait de grosses manifestations quand tel film était projeté chez eux : il était ressenti comme caricatural, voire colonial. La force de la démarche, c'est que celui qui commente le film n'est pas un critique de cinéma ou un ethnologue, mais quelqu'un qui est mis en scène dans le film. Les spectateurs ont eu le témoignage et la preuve directs que le cinéma est aussi véhicule d'idéologie... Une éducation du regard...

hopala ! : Quel rapport ont les Douarnenistes avec le festival ? Le festival n'est-il pas en quelque sorte extra-local, extra-territorial ?

Erwan Moalic : Si. Il l'est, de fait. Faire un festival de cinéma, c'est déjà connoté. Ce n'est pas évident. Ce n'est pas populaire, comme la musique. Les gens se sentent étrangers, d'une manière ou d'une autre, à un événement culturel qui peut pourtant les renvoyer vers leurs pratiques syndicales, politiques ou sociales. Dans les quartiers que l'on essaie d'amener au festival, il a été peu question des filles de Levi's qui étaient là, dont la situation pouvait pourtant les concerner... Je ne veux pas me dédouaner en disant cela, mais on ne peut pas refaire le monde : nous sommes connotés "cinéma", "intello" et "militants". Cela fait trois handicaps d'un coup.

Par contre, le festival fait partie de l'histoire des Douarnenistes. À Douarnenez, il y a le festival de cinéma, Le rassemblement des vieux gréments, La fête des Mouettes... Et ils sont contents que ça marche. Mais pour les faire participer au festival c'est une autre histoire. Disons que les gens viennent, mais peu, ou sur des choses précises, qu'ils ont repéré dans la grille...

Nous savons que nous avons du travail. À commencer par nos amis, ou les élus de la ville, qui

n'étaient pas là non plus pour rencontrer les filles de Levi's... Vu la couleur politique de la ville, ça aurait peut-être été judicieux. Mais on ne va pas apprendre la politique à ceux qui disent qu'ils la font.

hopala ! : Le festival de Douarnenez aurait-il pu exister ailleurs qu'à Douarnenez ?

Erwan Moalic : Le fait que ce festival soit fait à Douarnenez, ça donne une couleur à ce festival. Douarnenez est une ville connue pour son caractère festif. C'est un port de pêche. La ville a une place particulière même au sein du Finistère. Elle a une histoire ouvrière. Une histoire multiple. On est au bout de la Bretagne. Presqu'insulaire. En tout cas, Finistère du Finistère. Tout ça, c'est la matrice du festival. Notre chance c'est qu'il n'y a pas à Douarnenez les établissements culturels des grandes villes. Au départ, on n'avait pas les structures d'accueil pour loger les cinéastes, les journalistes et autres invités. La seule solution, ça a été l'hébergement chez l'habitant. Et maintenant c'est un peu l'esprit du festival. L'esprit de Douarnenez.

Par ailleurs, le festival est partie prenante, tout le long de l'année, d'initiatives locales, avec les quartiers, les écoles... "L'éducation populaire", ce n'est pas un terme creux, pour nous. Et ce n'est pas une position idéologique mais une position d'action. Le festival s'implique dans le développement de la ville de Douarnenez plus que dans le seul développement des activités du festival... Nous pensons qu'il faut lutter contre la minorisation des petites villes, comme il faut lutter contre la minorisation des cultures...

hopala ! : Quelles sont vos relations avec les politiques sachant que le festival de Douarnenez est né de la base, contrairement à d'autres manifestations, institutionnelles dès le départ, portées par un pouvoir municipal ou autre... ?

Erwan Moalic : Ça oscille entre très bonnes et très mauvaises. Il faut faire le constat suivant : maintenant, nous faisons partie des institutions, mais pas de l'establishment. Nous existons depuis vingt-cinq ans. Notre argument, c'est la pérennité. Nous voulons continuer ce travail de découverte du monde, des peuples. Nous avons également le désir de transmettre. À présent, je crois que les collectivités territoriales ne voient plus bien comment elles pourraient cesser de nous financer. Elles se sont aperçues que nous ne les remettons pas fondamenta-

lement en question. À la limite, nous pouvons même devenir un alibi.

Certains, même, nous revendiquent. Nous sommes présents sur les plaquettes des comités régional et départemental du tourisme, du Conseil général du Finistère, de la ville de Douarnenez. Mais par exemple, l'office du tourisme de Douarnenez n'est pas celui qui nous accorde le plus de place. Il préfère La fête des Mouettes ! Mais je pense que c'est une erreur de leur part. Certains politiques et certains techniciens d'institutions l'ont compris : c'est la palette des propositions et des services qui fait qu'un élu fait bien son travail et que le public va venir, qu'il soit local ou extérieur. Ça dépend s'il s'agit de l'élu de l'ensemble de la population ou simplement d'une parcelle.

Sur le plan financier, le festival de Douarnenez est financé à un peu moins de 50 % par des subventions publiques. Donc, le plus grand financeur, ce sont les visiteurs. Ça donne une indépendance.

Pour finir avec la question de nos rapports avec les politiques, j'aurais tendance à dire que nous avons des relations normales avec eux. Nous les considérons avec tout le respect que nous devons à leur charge, ni plus ni moins.

hopala ! : Pouvez-vous faire un état des lieux de la production filmique en Bretagne ?

Erwan Moalic : Ce qui est frappant, c'est l'absence de la fiction. Il est vrai qu'il est plus facile de caser un documentaire auprès de la télévision. Surtout si on parle un peu de la Bretagne et de la mer... Mais en fiction, il n'y a pas grand chose. Au point que dans les premières éditions du festival, on s'est contenté de rediffuser les grandes fictions anciennes de Grémillon, Jean Epstein, ce qui a permis une réappropriation de l'histoire, d'une certaine façon. Les choses ont changé, depuis, mais il reste une sur-représentation du cinéma documentaire en Bretagne.

Nous avons aussi une école d'animation importante, en Bretagne. Elle est présente de manière plutôt cyclique au festival, parce qu'il faut deux ou trois ans pour faire un film d'animation. Par conséquent, quand nous avons des films d'animation, nous en avons beaucoup, ou alors pas du tout. Cette année, il y en a eu très peu. Et la fiction arrive encore après. C'est dommage parce que le public, lui, est demandeur de fictions. Les gens voudraient voir le génie des histoires qui se passent ici, ou qui se racontent ici, représenté sur l'écran. Le cinéma

de fiction intéresse tous les publics, jeunes ou vieux, alors que les films documentaires ont un public plus étroit. Les jeunes, surtout, voudraient se reconnaître dans des fictions bretonnes qui mettraient en scène la Bretagne contemporaine.

hopala ! : D'où vient selon vous cette faiblesse dans la production artistique bretonne ?

Erwan Moalic : C'est un problème culturel, à mon avis. Il y a des peuples et des lieux beaucoup moins fortunés qui se sont emparés des caméras pour faire des films de fiction. Comme les Kurdes qu'on verra en 2003, avec les films de Ylmaz Günay (*Le troupeau, Yol*). C'est la même chose en Irlande : les courts métrages de fiction que nous avons montrés au festival avaient une vraie ambition, un regard sur le social qui est souvent absent des courts métrages filmés ici. Et c'étaient des films forts, construits, avec une écriture cinématographique derrière, et pas seulement des tracts filmés. En Bretagne, non, cette veine de cinéma de fiction n'existe pas vraiment. On invoque des questions d'argent mais c'est je crois une question de culture.

hopala ! : Quelle orientation percevez-vous dans le cinéma breton ?

Erwan Moalic : Il est difficile de parler d'une orientation véritable parce que la production est vraiment maigre, même s'il est vrai que des personnalités émergent. À la limite, dans les années 70, le cinéma breton était plus visible qu'aujourd'hui, avec des figures comme Jean-Louis Le Tacon, René Vautier, Nicole et Félix Le Garrec et d'autres. Il y avait une ligne conductrice dans leur cinéma, dans leur engagement et leur témoignage. Maintenant, ça part un peu tous azimuts. Dans la fiction, on connaît aujourd'hui les brestois Bourbeillon et Héliat. Mais il n'y a pas encore un cinéma breton comme il y a un cinéma irlandais par exemple. Un film irlandais, ce n'est pas un film ethnique, c'est un film où l'Irlande transparait. Un film tourné dans les Pouilles, en Italie, n'est pas un film napolitain. L'écriture cinématographique n'est pas la même. Les thèmes ne sont pas les mêmes. Le dernier film breton que j'ai vu, c'est *Western*, de Manuel Poirier. Quand il a été présenté ici, il a eu un grand succès. C'est qu'il y a dans ce film un peu de l'âme de la Bretagne et du Pays Bigouden. On montre une Bretagne avec des femmes légères. Ça a fait grincer des dents. Les maisons sont en béton ; ce ne sont pas les chaumières que l'on voit habi-

tellement dans les films censés évoquer la Bretagne. Pour une fois, ce sont des images de la Bretagne contemporaine...

Cette année, dans la catégorie "fiction", le film qui a reçu le prix, c'est *L'homme de compagnie*, de Philippe Thomas. Dans ce film, il y a un peu de "cul", mais un "cul" qui a sa raison d'être dans l'écriture du film. Enfin du "cul" dans un film breton !

Mais trop souvent, les Bretons se caricaturent eux-mêmes. Et que ce soit dans le cinéma ou la littérature, nous manquons d'une expression un peu plus libérée, et d'un peu d'humour...

hopala ! : Quelles sont vos perspectives ?

Erwan Moalic : Notre perspective c'est tout simplement de continuer, en espérant que le public nous suive. Chaque année, la pérennité du festival est remise en question : l'affluence du public est indispensable. Parfois, nous sommes obligés de renoncer à des invités ou à la diffusion de films. Le

public ne sait pas nos renoncements. Nous faisons savoir ce que nous faisons, pas ce que nous aurions voulu faire. Nous ne voulons pas être dans la frustration.

La perspective c'est donc juste de continuer. Peut-être avec une recherche plus grande sur les peuples qui nous sont difficiles d'accès, parce qu'ils sont loin de nous géographiquement, ou qu'il y a d'autres types d'obstacles.

Propos recueillis par M. Cortella et D. Caraës

Nota bene :

Organisation du festival (les permanents à l'année et les présidents) :

- Daoulagad Breizh (Regard de Bretagne) : Erwan Moalic (direction) + Yvon Guillon (président de l'association)
- Association Festival de Cinéma de Douarnenez : Caroline Troin (co-direction), Christine Mottay (archives, documentation) et Monique Calvez (secrétaire-comptable)
- + Anne Jardin (présidente de l'association)

hopala ! au Festival de Douarnenez

De même que le Festival de Douarnenez propose une vision multiple d'un pays, d'une cinématographie, nous avons voulu apporter plusieurs regards sur des films que nous avons vus ensemble, ainsi que des petits reportages sur Douarnenez et le festival en lui-même. Dans les pages qui suivent, on distinguera donc vos humbles serveurs par deux icônes (voir ci-contre).



Didier Caraës



Manuel Cortella

Port-Rhu, Douarnenez, en rythme, 18.8.02
Manuel Cortella



1.a Premier jour. Me sens mal fagoté avec mon accréditation. Je vais pas oser aller au cinéma gratos, quand même... Carte d'accréditation remise à nous par jeune fille archi-délicieuse du service presse... Avec les amis, on s'attarde sur la place. Place du Festival ou Place de la Résistance. Pas bien compris son nom. Là où tout le monde se retrouve pour manger, boire, discuter. Des tables mises au milieu de la place. Stands de bouffe militante tout autour... C'est dingue comme tout le monde sourit ici... Je souris à une jeune femme à la cuisine. Elle me sourit. Je lui re-souris encore. Comme un ravi. Elle a dû se dire...

Premier jour. Aller voir *Les gens de la rizière*. De Rithy Panh. Au Club. Passé dix heures du soir... J'ai mis longtemps à comprendre que c'était un film tragique. Sur-tragique. J'ai mis longtemps parce que tout est beau dans le film. Une famille de paysans cambodgiens filmés avec grand art. Tout composé comme une peinture savante. Au début, je pensais que c'était un éloge des gens de la rizière. Hommage à la beauté ordinaire des paysans du Cambodge. Sa famille, à Rithy Panh... Bon, leur vie est dure. Des accidents de toute sorte. Qui s'enchaînent... À la fin, ça devient une spirale infernale. Un gouffre de malheur. Malheur féroce... Pas de solidarité dans le village. On est soigné par chamanisme sans conviction. Et puis c'est chacun pour soi. Le père meurt. Dans division sexuelle du pouvoir du village, c'est catastrophe pour la mère. Personne pour reconnaître la détresse de la mère devenue veuve... Le riz à cultiver. Une attention de tout le temps. Les oiseaux qui bouffent le riz. Et des crabes après eux. Effrayants, sortis de terre. Comme les sept plaies d'Égypte... La maman devient folle. Et le riz très délicat. Qui s'en fout. Qui réclame du travail. Même la nuit. Pauvre femme, je voudrais qu'elle dorme un peu tranquille... Le riz obsédant. Je voudrais que ça s'arrête... Trois heures de cinéma de malheur... Ça finit un peu bien à la fin... Je ne le jurerais pas... Une heure du matin quand on sort... Sans grand commentaire avec les amis. Je ne sais pas quoi dire... Une altérité malheureuse radicale. Perdue de malheur... Combien de morts au Cambodge avec Pol Pot... Dans le fond, je voudrais pas trop savoir... Moi ce que je veux c'est l'amour et des petits bisous... Je peux pas leur dire ça aux amis... On est rentré à Plouédern dans la nuit. On voulait éviter Locronan. Village de caractère...



Les gens de la rizière, film franco-suisse réalisée par Rithy Panh, 1994, 2h06, adapté du roman *Le riz* de Shahnouh Ahmad (vu le 17.8.2002)



1.b Le cinéma de Rithy Panh...

La veille au soir, Danièle, Didier et moi, nous avons vu *Les Gens de la rizière*, du même Rithy Panh. Je connais mal le pays dont ce film est issu. Le Cambodge.

Les Gens de la rizière raconte le drame d'une famille vivant dans un village en bordure de rizière, dont toute la vie tourne autour et dépend de la culture du riz, jusqu'à l'obsession. Cette famille connaîtra tour à tour la blessure de la mère, la blessure et la mort du père, et finalement le cercle infernal de la folie et de l'acharnement au travail de leurs sept filles, en but à l'indifférence de la "communauté" villageoise.

Hasardons une morale, plutôt cruelle : le premier épisode dramatique qui frappe la famille ne produira pas un bien, selon la logique du : "du mal naîtra nécessairement un bien", mais un mal encore plus grand. En fait, l'épisode de la morsure du cobra dont la mère est victime n'est que le début d'une condamnation. Ensuite, chaque nouvel épisode dramatique, au lieu de soulever indignation et solidarité de la communauté, de provoquer un sursaut salvateur chez ceux qui sont frappés par le malheur – comme ce serait le cas si Rithy Panh était un cinéaste hollywoodien – ne fait que les enfoncer un peu plus vers les confins de la vie et de la folie... Ici, les sursauts, car sursauts il y a, sont désespérés et inutiles...



2.a Deuxième jour, réveillé tôt. Les amis veulent aller aux Petits Déj' du Festival. Le thème d'aujourd'hui, super intéressant. Moi je trouve que dormir, c'est pas mal non plus... On y va donc.

Plus tôt que prévu. Plouédern-Douarnenez... Présence olympienne du Menez Hom, à l'horizon, à la sortie de Landerneau, sur la hauteur. Je ne le quitte pas des yeux tant que je peux... Une heure de route jusqu'à Douarnenez. J'ai pas assez dormi, quand même.

Première séance du matin à la MJC... Rithy Panh, *adarre*... Deuxième coup de bambou... Documentaire très long sur lumpen prolétariat cambodgien qui creuse une tranchée à travers le pays pour tendre un câble optique internet... Toujours filmé de haute volée. Haute peinture... Plus tard, je penserai à Gustave Courbet. Pour résoudre cette contradiction de misère filmée en très grande beauté. En plus haute esthétique... Moi, très mal à l'aise avec les images dures de la misère, quand même... Retour sur la place, après la projection. On croise Rithy Panh. Les amis s'enhardissent à lui parler... On parle de bouffe avec lui. Je ne sais pas quoi dire. Je pense à ses deux films que j'ai vus. À la misère et à moi, bien nourri... Il parle de manger des olives et du pain au Portugal. Je pense à la Grèce. Avec les places de villages remplies des tables des tavernes. Comme ici... Le soleil sur la tête... Je bois de la bière à quinze heures parce que je ne sais pas quoi dire, ni faire... Une clope en plein soleil... Putain, je ne sais pas quoi penser de tout ça. La fête, la misère, les images... Je casse l'ambiance... Putain, cet enfant qui bouffait des fourmies rouges. Tout à l'heure dans le film... Comme tout repas. En prenait des grappes par les doigts... Avalait...

Le lendemain, resté à la maison. Au Folgoët avec maman...



2.b Le cinéma de Rithy Panh...

Le lendemain, quand nous retournons en fin de matinée à Douarnenez, juste à l'heure pour *La Terre des âmes errantes*, nous ne nous attendons donc pas à rigoler...

Ils creusent. Ils creusent, ils marchent, ils cherchent à manger. Seuls, à deux, en famille, ils creusent. Ils se reposent parfois. Ce ne sont pas des condamnés, politiques ou de droit commun, ce sont les ouvriers du "premier câble de fibres optiques d'Asie du sud-est" destiné à former un réseau à travers les villes, bidon-



La terre des âmes errantes, documentaire français réalisé par Rithy Panh, 1999, 1h32 (vu le 18.8.2002)

villes et campagnes du Cambodge. "C'est ce décalage, ce contraste entre cette technologie ultra sophistiquée [apportée par Alcatel ndla] et la misère de ces ouvriers qui m'a donné l'idée du film", dit Rithy Panh après la projection.

Les ouvriers sont payés au mètre. Leur salaire, déjà bas on s'en doute, est fréquemment volé par les contremaîtres cambodgiens, représentants de sous-traitants d'Alcatel dont les sièges sociaux sont fantomatiques... La terre des âmes errantes... À part les velléités de quelques femmes de déterrer le câble après l'un de ces épisodes, vite abandonnés à cause de la présence d'un discret mais armé surveillant du câble, les ouvriers parlent rarement de rébellion. Comment défendre ses droits lorsque aucun droit ne vous est accordé, comment se révolter contre un oppresseur dont on ne voit pas seulement le visage ? La révolte la plus profonde et la plus lucide tient finalement dans les propos de cet homme d'une trentaine d'années : Ce que je reproche le plus aux Khmers Rouges, c'est d'avoir fait de nous des ignorants. Les paysans cambodgiens avaient une connaissance qui leur permettait de se débrouiller et cela, nous l'avons perdu, dit-il en substance.

La caméra filme les corps au plus près. Un homme creusant, de la pointe de ses cheveux jusqu'au tranchant de sa houe, qui se fiche dans la glaise, au ras de ses pieds nus. Rithy Panh filme si près, que parfois on ne sait plus ce qu'il y a autour. Dans quelle partie du Cambodge sommes-nous ? Depuis combien de temps le chantier est-il commencé ? Comment vivent les autres Cambodgiens ? On ne sait pas mais on se doute. Ça se passe dans les franges des images.



3. Le lendemain, avec les amis, on n'a pas trop pu s'organiser pour aller ensemble... Je prends la voiture à maman vers midi. Direction Douarnenez. J'ai l'esprit clair... Menez Hom sur la route. Olympien. J'ai encaissé Rithy Panh. Je trouve que je prends tout trop au sérieux... À Douarnenez, je traîne un peu sur la Place du Festival, de la Résistance. Pas de bière. Un peu de café et manger léger... Je vais seul voir *10-11-61*... Ce titre, bizarre comme il ressemble à "11.09.01".

10-11-61. Film court. Un vieil homme grand, fort, baraqué. Il est Algérien. Français d'origine Algérienne française. Assis sur le banc d'un Abribus. Dans la nuit, à moitié. Banlieue lointaine. Presque la campagne. L'homme dans un grand manteau gris. Comme si c'était l'hiver. Comme s'il avait toujours froid... Filmé depuis une voiture. Qui passe. Repasse. Hésite, on dirait. Images un peu floues. Comme prises à la sauvette. Comme si personne n'osait vraiment le regard. Ni le filmé qui regarde par terre. Ni le filmeur qui ne filme pas droit devant... En voix off, le filmeur parle énervé. Des Algériens, alors Français Musulmans, jetés dans la Seine. Le 17.10.61. Assassinat de masse. Et parmi eux, son père et sa sœur aînée... Elle était grande sœur sensuelle... Il dit que c'est dégueulasse parce que c'est toujours drame caché. Aujourd'hui occulté encore. Drame toujours clandestin. Et que cette clandestinité, il en a marre. Il voudrait que ça se sache. Il fait ce film pour ça... Un copain, semble-t-il, lui répond. Assez violemment. Il lui dit que son film, c'est juste de la larmoyance, de l'égotisme. Que s'il veut vraiment la justice, qu'il fasse un procès à l'État français. Il y a des associations qui font ça très bien. Qu'il milite, qu'il s'engage... Dénoncer, c'est pas suffisant. Et il lui demande : ça sert à quoi de faire un film... L'autre, le filmeur cherche. Ne sait pas trop quoi dire. Juste, il a la rage... À quoi ça sert de faire un film. Oui... Après la projection, personne n'applaudit. La lumière à nouveau. Le jeune réalisateur est au premier rang. Moi non plus j'applaudis pas... Long silence gêné, je crois... J'aurais voulu dire qu'il a raison. Qu'il faut sortir les morts du placard.

Après, retour au Folgoët... Un petit stop place Résistance-Festival. Sourire à toutes les filles... Retour au Folgoët... Menez Hom olympien sur la route.



10.11.61, documentaire de Renaud Seguier et Richard Volante (Sélection Bretagne), 9mn, noir et blanc (vu le 21.8.2002)



4. Éthique de la guerre

Ils sont partis comme Casques bleus en Bosnie, les trois guerriers Samburus. Dans leurs oreilles résonnaient encore les paroles de leurs chefs : Vous partez en Europe pour une noble cause ; de vous dépend la paix. Ils n'avaient jamais vu de Blancs et les premiers qu'ils ont vu s'entretenaient sans qu'ils puissent comprendre pourquoi, qui luttait contre qui. "C'était une guerre entre voisins", dit l'un. Ils ont vu comment on fait la guerre entre Blancs : "En Bosnie, les gens se tuaient de loin, avec des armes qu'on n'avait jamais vues avant... Nous, quand nous nous battons face à face, on peut avoir pitié...". Ils n'ont pas compris la cruauté des combats : "Nous, on ne tuerait jamais des femmes et des enfants". Ils ont également entendu la propagande serbe : "Les Serbes sont des Blancs très purs. Personne ne pouvait les comprendre". Non, ils n'ont pas eu peur. Depuis qu'ils sont passés dans leur adolescence par le rituel de la circoncision, qui a fait d'eux des hommes, ils ont fait leur litanie de leurs aînés : Tu ne craindras pas tes ennemis... tu sauras défendre ton village... Puis la guerre a fini et ils sont rentrés au Kenya, "plus riche[s] qu'avant". L'un, l'homme à la barbe blanche, a bâti un hôtel, le Bosnia Hôtel. L'autre, le jeune homme volubile et fier, a découvert son village déserté, ses bêtes mortes : "Avec l'argent que j'ai gagné en Bosnie, j'ai racheté des vaches et des chèvres. Voilà ce que j'ai fait".

Bosnia hôtel, documentaire français réalisé par Thomas Balmès, 1996, 48mn 20 (vu le 19.8.2002)



5. Jeans, délocalisations et condition féminine

Nous sommes en 1999. Pour les ouvrières des usines Levi's de Belgique et de Lens, l'heure de l'application du "plan social" approche, impitoyable. Levi's délocalise. Marie-France Collard et son équipe se rendent sur place et prennent le pouls de cette stratégie cynique de rentabilité que sont les délocalisations, à travers le conflit opposant les ouvrières et leur direction. Bientôt, la nécessité apparaît pour la réalisatrice d'aller voir en Turquie et en Indonésie ces fameuses usines délocalisées, afin de mieux cerner la stratégie multi-latérale, de donner à voir les multiples visages de Levi's. Et d'opposer à la mondialisation des échanges celle de l'information et de la solidarité. On assiste alors à un surprenant champ-contre-champ, dans lequel des ouvrières indonésiennes stupéfaites et émues découvrent le visage, la vie syndicale et l'existence de leurs consœurs belges et françaises. On pourrait confronter ainsi leur condition : oppression supérieure pour les ouvrières turques et indonésiennes et "chantage à la délocalisation" (commentaire de la voix-off) pour les Européennes, Françaises et Belges.

Derrière le documentaire lucide et généreux apparaît un second film, un second état des lieux au travers du témoignage (ou de l'absence de témoignage) de ces ouvrières : celui de la condition féminine à travers le monde. La palme de l'oppression revient sans conteste, ici, à la Turquie. À exploitation comparable avec l'Indonésie, malgré une richesse supérieure par habitant, la Turquie réussit un tour de force supplémentaire : priver ses ouvrières du droit à la parole, au "dire" de leur vécu, c'est-à-dire les priver de droits imprescriptibles : la responsabilité et la liberté de conscience les plus élémentaires. Quand la jeune Indonésienne répond : "Comment je vois ma vie ? Normale. Une vie normale... Ma vie n'est pas décente" mais porte l'espoir dans son sourire, mais chantonne sa vie trop dure, la femme turque se tait, fuit la caméra, chuchote tout au plus. Son visage même nous reste inconnu.



6. Pêche miraculeuse

À la fin du festival, Danièle, Didier et moi, on se posait des tas de questions sur ce qu'on avait vu, dont beaucoup étaient des questions d'éthique : éthique de la fête, éthique du festival, de la guerre, du travail, des images... Didier et moi, on s'est dit :



Ouvrières du monde, documentaire franco-belge de Marie-France Collard, 2000, 1h 24min (vu le 18.8.2002)

le mieux, c'est d'aller poser ces questions aux organisateurs. Danièle, ça ne lui disait rien. Alors, on y est allé, Didier et moi (entretien p. 65). Après l'entretien, quand on a quitté la grande maison balnéaire, siège des deux associations organisatrices du festival, côté port-rhu, on était un peu plus renseignés... On a décidé d'aller faire un petit tour au port de pêche. Installés sur les quais, des dizaines de Douarnenistes jetaient leur ligne et discutaient ou posaient un œil aiguë sur le seau du voisin. C'était la fin de la semaine, une belle journée de septembre. À peine arrivés, incroyable, voilà que des beaux maquereaux sortent de l'eau à tout bout de flotte en se tortillant de dépit au bout des lignes ! Direction le seau, avec quelques congénères hagards, bientôt à court d'oxygène. Tant pis pour le pathos : ça m'a donné faim. Le port bruissait des paroles conviviales, des sifflements des moulinets et du clapotis de la marée montante. J'ai réalisé que c'était la première fois qu'on voyait les Douarnenistes : pendant le festival, on avait surtout croisé les festivaliers... et les touristes sur la plage de Tréboul, essayant de se dorser la pilule pour les uns, ou de se rafraîchir par des petits bains de mer vivifiants (!!!), pour les autres.

On a quitté Douarnenez, les yeux dans le bleu des flancs des maquereaux de ligne... Si on avait été malins, on aurait demandé aux Douarnenistes ce qu'ils en pensaient, du festival. Après, on est rentré chacun chez soi, Didier, le Parisiano-folgoëto-marseillais, à Paris, et moi, le Plouéderno-renno-chaurien, à Plouédern.

Concours de haïku : c'est reparti !

La revue *hopala !* lance à nouveau un concours de haïku, puisque apparemment vous êtes nombreux à le réclamer !

Un haïku, qu'est-ce que c'est ?

Rappelons en quelques mots, pour les nouveaux lecteurs qui souhaiteraient s'embarquer pour l'aventure, de quoi il s'agit. Le haïku occidental, qui s'inspire du modèle japonais, est un court poème d'une poignée de syllabes (pas nécessairement 17 !) qui exprime, de façon concrète et concise, un moment du quotidien. Il s'agit de transmettre quelque chose de fort et d'indicible à travers quelque bref instant, une scène fugitive, un détail insignifiant, une situation particulière et unique. L'émotion n'est pas absente du haïku, mais elle ne se manifeste qu'au détour d'une allusion légère, d'un trait d'humour, d'une vision éphémère.

Le thème du concours

Cette année, le thème du concours qui vous est proposé sera celui du **CHAT**. Vous avez à votre disposition plusieurs exemples de haïku composés par des maîtres du genre, dans l'article ci-après.

Les catégories

Comme les années précédentes, vous pouvez envoyer 3 haïku maximum en gallo, en breton ou en français, qui sont les trois langues du concours. N'oubliez pas de préciser vos coordonnées sur chaque feuille où seront écrits vos haïku.

Chaque candidat devra également dire clairement dans laquelle des 6 catégories suivantes il souhaite concourir :

Adulte en gallo	Enfant en gallo
Adulte en breton	Enfant en breton
Adulte en français	Enfant en français

Date limite

Les poèmes sont à envoyer à la revue *hopala !* par courrier : **Concours de haïku hopala ! 2002-2003, chez Alain Kervern, 7, venelle Kerivin, 29200 Brest**, le cachet de la poste faisant foi, ou par courrier électronique : annemarie.kervern@wanadoo.fr (mais n'oubliez pas d'indiquer votre adresse postale !), avant le 31 mars 2003 minuit, dernier délai. Les haïku ne seront pas retournés à leurs auteurs.

Jury et proclamation des résultats

Le jury sera présidé à nouveau par Ban'ya Natsuishi, le poète japonais et ami d'*hopala !*, qui invente au Japon le haïku du futur, et qui nous a encouragés dès le début de cette aventure. Les autres membres du jury seront la haïkiste Rozenn Milin, qui est aussi la sémillante directrice de T.V. Breizh, Pierre Tanguy, journaliste à Ouest-France, et lui-même haïkiste au talent prometteur, Jean-Yves Bauge, un collaborateur à qui nous devons beaucoup pour la promotion du gallo, et Alain Kervern, du comité de rédaction d'*hopala !*

La proclamation des résultats du concours se fera au cours du 3^e Forum des Langues du Monde, qui se tiendra **place de la Liberté, à Brest, le 17 mai 2003** (date sous réserve de modification : confirmation dans *hopala !* 13). Les résultats seront par ailleurs publiés dans le numéro 14 de la revue *hopala !*

Japon, chat et poésie

Alain Kervern

Pour connaître les grands thèmes qui sous-tendent la pratique poétique du peuple japonais, il suffit de feuilleter l'un de ces almanachs classant, saison par saison, les différents événements qui se déroulent périodiquement non seulement dans la nature, mais aussi chez les étoiles, les hommes et les dieux.

Ces événements sont autant d'indicateurs de l'avancée de tel ou tel moment de l'année. Ces véritables almanachs poétiques sont des manuels à l'usage des compositeurs de haïku. Ils répertorient ces événements, sous forme de mots-clés, pour chaque saison, selon une codification que l'on retrouve pour le printemps, l'été, l'automne, l'hiver et la période du Nouvel An (cette dernière considérée comme une saison à part entière). Le thème de saison est important en poésie, car il a historiquement une fonction fédératrice d'un haïku à l'autre, d'un poète à l'autre, et crée une dynamique collective qui donne une dimension sociale à toute activité poétique au Japon.

Ces almanachs nous révèlent que la sensibilité des habitants de l'archipel engendre à chaque composition d'un nouvel haïku une véritable récréation du monde. On y apprend aussi que l'imaginaire japonais se nourrit d'abord de la sève de l'univers végétal : celui du bambou, des cerisiers, du riz, des pins et du prunier. La civilisation traditionnelle y puise encore l'essentiel de son support matériel.

La vie animale se partage entre le domaine des dieux (oiseaux qui sont autant de messagers divins, renards, figures d'un au-delà inquiétant, serpents et dragons, garants de la fécondité des rizières) et la zone familière des gestes de tous les jours. La poésie utilise maintes images qui sont aujourd'hui devenues des clichés : corbeaux sur la neige, appel des daims au fond des montagnes, envol d'oies sauvages, jeu d'ombres et de lumières d'une carpe en son étang, refrain strident des cigales, ballet des pigeons sur le toit des temples, plongeon d'une grenouille...

Quant au chat, il est si omniprésent dans la réalité quotidienne que c'est lui qui, à l'entrée des magasins, fait signe aux passants d'entrer, sous la forme d'un petit chat en porcelaine, en plastique ou en carton. Ce n'est pas non plus un hasard si le chat est le personnage principal d'un livre qui, au début du siècle dernier, valut à son auteur un succès tel qu'il en détermina sa vocation d'écrivain. Il s'agit de Natsume Sôseki (1867-1916) qui fit paraître en 1905 un ouvrage curieux, en dehors de toute mode, dont le titre était : *Je suis un chat*. À travers les conversations que son maître pouvait avoir avec ses amis, ce chat faisait part aux contemporains de Natsume Sôseki des inquiétudes de celui-ci face aux souffrances et aux difficultés éprouvées par les hommes pour s'adapter à l'évolution du monde, c'est-à-dire à celle de la société japonaise, qui connaissait un véritable bouleversement dans tous les domaines, avec l'avènement en 1868 du nouvel empereur Meiji.

Par contre, au Moyen-Âge, les nobles pouvaient difficilement condescendre à utiliser l'image du chat, animal trop familier, dans les joutes poétiques guindées et les divertissements littéraires raffinés de la cour impériale. En revanche, les auteurs de haïkaï, ces poèmes facétieux, sarcastiques ou légers pratiquaient une esthétique de l'humour où cet animal avait toute sa place.

Plus tard, c'est une finesse toute en sourire qui illuminera souvent les compositions que Matsuo Bashô (1644-1694) élèvera sur ce thème au rang de chefs-d'œuvre

artistiques. C'est le printemps, saison des amours, qui inspirera surtout Bashô et ses élèves :

Neko no koï yamu toki neya oborozuki	Miaulements d'amour sitôt éteints voile de lune dans ma chambre
--	---

Mugimeshini yatsururu koï ka neko no tsuma	Aux bouillies de froment préfères-tu l'amour chatte efflanquée ?
--	--

Un des successeurs de Bashô, Taïgi (1709-1771), notera, d'un œil plein de malice :

Hige ni tsuku meshisae miezu neko no koï	Il en oublie le riz collé à ses moustaches le matou amoureux
--	--

De même, le peintre et poète Yosa Buson, (1716-1783) ne pouvait que croquer sur le vif ce tableautin évoquant le printemps, à l'époque d'Edo (c'est-à-dire la période où sur le Japon a régné un clan de militaires, celui des Tokugawa, de 1603 à 1867). En quelques mots, toute une époque révolue réapparaît :

Junrei no yadotôrô noki ya neko no koï	En pèlerinage sur l'auvent de l'auberge les amours d'un chat
--	--

On pense également à Issa (1765-1827), ce poète à la foi lumineuse et pathétique, qui le rendait si attentif aux êtres les plus humbles :

Nano hanani maburete kitari neko no koï	De quelle fleur ces pétales dont arrive barbouillé un matou amoureux ?
---	--

Le thème du chat, associé à celui de ses amours bruyantes au printemps, c'est aussi celui du fruit de ses ébats, le chaton. Ce qui donne l'occasion de scènes comme celle-ci, d'Iida Ryûta, auteur contemporain né en 1920 :

Kuro neko no ko no zorozoro to tsukiyo kana	Petits chatons noirs à la queue leu leu nuit de lune
---	--

Mais l'hiver est aussi une saison où l'image du chat réapparaît. Non pas un chat travaillé par le flux puissant du renouveau du monde, mais un félin engourdi, paisible et endormi sur le foyer. Ainsi le voit Yamaguchi Seïson (1892-1988) :

Shujin sampo nosori nosori to kamadoneko	Le maître au dehors musarde le chat dort sur le foyer
--	---

Les chats inspirent à ce point les poètes d'aujourd'hui que certains leur consacrent leur œuvre. L'exemple le plus connu est celui de Kazuo Satô, professeur à l'Univer-

sité de Waseda, à Tôkyô, et grand ami des chats, puisqu'il en a une douzaine ! Il a publié récemment aux États-Unis un petit recueil où il a fait traduire en anglais, sous le titre de *And the cat, too*, plusieurs de ses meilleures compositions sur ses amis à quatre pattes :

Haru no yamie neko wa onore no kage wo keru	Nuit noire de printemps la chatte en trébuché sur son ombre
---	---

Tensei no neko ga miaguru yuzakura	À la brune mon chat de ses vies passées se souvient les yeux levés vers les cerisiers
--	---

Akikazeya heya no yosomi ni neko ga iru	Vent d'automne à chaque coin de la pièce son chat
---	---

Barasekine koshini nekozuki nekogirai	La haie de roses sépare un amoureux des chats de quelqu'un qui les hait
---	---

Il y a quelques années, une enseignante de 26 ans, Tawara Machi, a surpris le public japonais en réinventant le *tanka*, vieille forme de la poésie classique en vers de 31 syllabes. Elle y a insufflé la fraîcheur de sa jeunesse, avec, au détour d'une page, cette rencontre, telle une réduction à quelque mystère essentiel :

Shironeko to me ga atte iru roji no ura
Toki no wareme to omou shitamachi

Venelle où mes yeux
croisent ceux d'un chat blanc
fissure du temps
dans la Ville Basse de Tôkyô



AR VRO BAGAN
JOHNIGED AN HILDA
A CATAS HOPNE DE SAINT-MALO



Chers amis,
Je me permets de vous écrire suite à l'Entretien avec René Laffite, directeur de *Théâtre en Bretagne*, paru dans le dernier numéro de *hopala !*. Sans vouloir polémiquer le moins du monde, il me semble que M. Laffite ne connaît pas bien les spectacles ni le travail d'Ar Vro Bagan. Au demeurant, je ne l'ai vu qu'une fois pour notre spectacle *Ar Mestr* en 1996 à Morlaix.

Rappelons donc le répertoire de Ar Vro Bagan pour cette année 2002-2003. *Ar Mevel Bras (Le Grand Valet)* de P.-J. Helias, drame paysan des années 1955 ; *Meurlarjez (Mardi Gras)* de Roparz Hemon, drame conjugal gallois de 1936 ; *Biskoaz Kemend All*, farces de P.-J. Helias, certaines inspirées des fabliaux du Moyen-Âge ; *Pezhiou c'hoari farsus* (comédies de G. Kervella) inspirées des personnages de P.-J. Helias ; *Erika (La marée noire)* ; *Jakez Kroc'hen o farda kig ha Fars (La recette du Kig ha Fars bigouden)* ; *Ar Goulenn Dimezi (La demande en mariage)* d'Anton Tchekov ; *Johniged an Hilda (Les Johnmys de l'Hilda)* de Naïg Rozmor, le retour dramatique en 1905 des marchands d'oignons de l'Hilda, naufragés au large de St-Malo ; *Maro evit ar Vro (Mort pour la patrie)* lettres de soldats bretons de la guerre 14-18. Citons par ailleurs *Tristan et Yseult*, d'après les textes de Beroul et Thomas (12^e siècle l). *Ker-Ys, La légende de la ville d'Ys* pour les enfants, d'après les textes anciens et *Ys dans la rumeur des vagues* de Michel Le Bris ; *Al Labous hag ar pesketour (L'oiseau et le pêcheur)*, fable écologique sur l'environnement et la pollution de la mer.

Bien malin, ou bien mal intentionné qui trouverait dans ce long répertoire une quelconque "idéologie", "démarche militante" ou "discours"... S'il y a un militantisme, c'est bien pour le théâtre et la langue bretonne. On demande régulièrement aux quelques acteurs bretonnants que nous sommes : "qu'est-ce qui prime pour le théâtre breton, la langue ou le théâtre ?" Question étrange. La pose-t-on pour le théâtre français, anglais, espagnol, russe, catalan ? Tout auteur, tout acteur, œuvre "naturellement" pour la langue dans laquelle il écrit ou joue. Serait-ce interdit aux locuteurs bretons ?

René Laffite met en cause l'absence ou la faiblesse de démarche artistique dans notre travail. Cela nous surprend d'autant plus que nous nous entourons de personnes compétentes pour élaborer cette démarche : Guy Moign du théâtre de la Huchette pour la direction d'acteurs ; Anne Clément du Guargame-la, théâtre occitan, pour le jeu bouffon et le

conte mimé ; le petit théâtre de Pain basque pour le jeu masqué et le chœur ; François Éric Valentin pour la lumière ; Jocelyne Boennec pour le travail corporel. Il s'agit là d'intervenants reconnus dans tout le milieu professionnel du théâtre et de la création.

Il est vrai qu'Ar Vro Bagan est une troupe atypique qui cadre mal avec certains critères dits de "démarche artistique". Plusieurs spectacles sont joués par des amateurs et professionnels mêlés. Critiquable pour certains, cette démarche est enrichissante pour tous : les amateurs s'améliorent au contact des professionnels, les professionnels se nourrissent de la vie associative et du monde du travail. C'est pour moi une démarche volontariste vers la démocratisation du théâtre. Atypique aussi Ar Vro Bagan par les lieux où joue la troupe : bords de mer en été, fermes, hangars, petites salles communales, écoles, maisons de retraite. Nous avons choisi d'aller vers les gens, là où ils vivent ; et pas forcément de les faire venir dans des lieux bien équipés. Démocratisation toujours. Bien sûr, la qualité des représentations peut être tributaire de la médiocrité de certains lieux. Mais les grèves de Plouguerneau ou de Brignogan nous donnent des espaces scéniques cent fois plus vastes que les plus belles scènes nationales. Et le public touché est sans doute plus varié que celui qui hante les grandes salles de théâtre. Toujours atypique, le mélange des langues, français et breton, dans certains spectacles, permettant à tous d'entendre la langue bretonne.

Notre répertoire est critiqué par certains (dont René Laffite) en ce qu'il n'est pas contemporain. Ce n'est qu'en partie vrai. Si nous restons attachés à notre répertoire, c'est que les quelques fois où nous avons tenté un théâtre plus "moderne", nous n'avons pas rencontré le public. Mais nous n'avons pas tourné la page pour autant. À l'heure où paraît *hopala !*, nous sommes en délibération pour une création plus résolument contemporaine. Une création que nous voudrions néanmoins populaire. Cette démarche artistique différente pourra peut-être ouvrir de nouvelles portes (les grandes portes) au théâtre breton. Ce pourquoi nous "militons".

Goulc'han Kervella,
directeur de la troupe Ar Vro Bagan

Pêle-mêle... La chronique d'Alain-Gabriel Monot

(1) Avec Tristan Corbière

On a déjà fait mention dans cette rubrique de la nouvelle collection Seizh Avel des éditions Coop Breizh. "À tous les vents", c'est bien de cela qu'il s'agit dans la réédition d'*Armor* et de *Gens de mer* de Tristan Corbière. Ces deux recueils de poèmes sont bien entendu connus puisqu'ils forment deux des six parties des *Amours Jaunes*, l'ouvrage que le poète roscovite fit publier originellement en 1873, facilement disponible aujourd'hui dans la collection Poésie / Gallimard.

S'il ne s'agit pas de faire découvrir une œuvre, on a isolé ici la part la plus spécifiquement bretonne et océane de la poésie de Corbière, celle qui vient comme directement du spectacle de la mer et des marins, à Roscoff le plus souvent, mais aussi à Ouessant, à Brest-Recouvrance, sur le Banc de Kerlouan, ou face à la Baie des Trépassés. A moins que, s'éloignant des rivages armoricains, le poète s'installât pour un temps au Havre-de-Grâce, à Toulon, à Marseille, aux Baléares.

"L'homme est libre et la mer est grande" et l'on voyage beaucoup avec Édouard-Joachim Corbière qui un jour décida de se faire appeler Tristan, mais que les peureux habitants de Roscoff, qu'il accablait de canulars, surnommaient An Ankou - la Mort.

À ce propos, Gilles Plazy, qui signe avec talent le "texte-préface" de l'ouvrage souligne opportunément la mise hors du jeu social de Corbière, son "nafrage" de rentier marginal, malade, sans emploi, sans statut, sans diplômes - et qui va mourir à trente ans. Paradoxalement, ce déclassé (plus ou moins) volontaire "apparaît dans la classe de poésie comme un cancre bénéfique". Car "il fut le destructeur, le briseur de porcelaine, l'introduit du parler populaire dans la langue poétique, le corsaire solitaire qui, se faisant ambassadeur d'une Bretagne méconnue et mal aimée, dansait en sabots sur les parquets vernis de la littérature académique, peu gêné de partager une Muse qui était "à tout le monde" et fier d'être seul à la battre".

À l'heure où les libertés publiques sont réduites comme peau de chagrin, nous continuerons longuement d'aller avec Corbière au fond de la ruelle où est la lanterne rouge,

caresser Jany Gratis, Bout-dehors, Fond-de-vase, Garcette-à-Riz, et la plus belle d'entre toutes ces belles, Mary-Salope - crinoline, satin rose et dentelles. Certes, grince encore le poète à notre oreille "ciel moutonné comme femme fardée n'a pas longue durée." C'est justement cela qui est bon.

(2) Les suicidés

Sous le numéro 3560, Folio édite *Merci de fermer la porte*, un recueil de nouvelles d'Hervé Jaouen, paru d'abord chez Denoël en 1999. Excellent livre. Six nouvelles, mais un thème unique qui les réunit, ou plus exactement les surplombe : le suicide. C'est assez dire que le lecteur s'embarque pour un pays de gravité, de fécond questionnement et de regrets enfin, qui ne seront pas comblés. Non qu'il s'agisse absolument de désespoir puisqu'ainsi que le rappelle Stig Dagerman à l'orée de l'ouvrage, "le suicide est la seule preuve de la liberté de l'homme" (est-ce si vrai ?), mais ce que l'on va lire est tout poursuivi de tristesse sourde, hanté du mystère des êtres qui choisissent de nous désertir, et haché surtout de révolte. Nul mélodrame jamais chez Hervé Jaouen, pas de violons pleureurs, ni de gluante guimauve. On aime ces lignes pour la dignité troublée qui les parcourt, leur assurance blessée et pour le camouflet encore qu'elles lancent à la face des "sûrs d'eux", toujours prêts à nous imposer la dictature de leur point de vue et de leur triste morale. Ceux-là qui selon le mot de Christian Bobin sont comblés, comme on dit d'un trou qu'il est comblé, c'est-à-dire que rien, vraiment rien - ni air, ni doute, ni rébellion - n'y pourra plus jamais circuler. Car les bien-pensants, les sécuritaires rendent ce monde invivable. Hervé Jaouen est trop intelligent pour hurler jamais avec ces loups. Sa fibre est délicate, sensible, profondément humaine.

Pour ces raisons, à rebours de tout le pesant discours répressif contemporain, j'aime aux larmes l'histoire de ce jeune employé toujours souriant qui parmi ses tristes collègues de travail, contre ses petits chefs misérables, n'a qu'une amie, sa Golf GTI. Aussi sa vie est-elle gâchée une première fois quand on lui enlève son permis pour la peccadille d'un excès de vitesse.

"Après le travail, il s'asseyait dans sa Golf à l'intérieur du garage, faisait tourner le moteur pendant quelques minutes, essuyait la poussière et cochait un jour de plus sur un calendrier". La répétition de cette sanction cruelle et absurde le tuera.

Comme l'incompréhension de sa famille



Tristan Corbière, *Armor*, suivi de *Gens de mer*, Coop Breizh, 2002



Hervé Jaouen, *Merci de fermer la porte*, Folio / Gallimard, 2001

désespérante tuera Maryse, l'ouvrière d'usine de confection, comme les mœurs brutales du collège pousseront le jeune garçon Gweltaz sous l'autobus, comme la débîne quotidienne et la misère ordinaire de l'existence faite aux pauvres pousseront Francine par-dessus la rambarde du viaduc.

Dernière nouvelle de ce florilège, "la prairie" est aussi la plus accomplie. C'est ici le portrait double et poignant d'un couple de campagnards bretons, de leur naissance à la veille de la première guerre mondiale, à leur mort à la toute fin du vingtième siècle. Je repensais lisant ces lignes au magnifique titre d'un roman d'Hervé Carn, L'ordinaire de la nuit. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, et littéralement. L'ordinaire d'une vie, enténébrée, à mener contre les multiples barrières posées sur le chemin – l'enfance atroce sous la fêrude des bonnes sœurs, l'ignorance, la pauvreté, l'inégalité sociale, la guerre, la vieillesse ridée qui est tout au bout. Vivre fatigué, et l'existence des hommes de peu n'est qu'une peine infinie, mal rachetée à intervalles bien lointains par quelques rares félicités, plaisir violent d'une femme ou bonheur que donnent les enfants.

Hervé Jaouen excelle à peindre cette noirceur, fustige les naïfs qui rêvaient d'un âge d'or de la Bretagne d'avant l'industrialisation et les remembrements, et exalte au bout du compte la dignité écorchée de ceux qui traversent l'existence en se heurtant aux bornes toujours opaques d'un monde qu'il faudra bien un jour ou l'autre remettre sur le chantier. Et comme cette révolte tendre est admirablement servie encore par une écriture véritablement belle, de lumineuses descriptions de la campagne au pays de Quimper, on abîme ses yeux, on lit, on relit, on voudrait que cela n'ait pas de fin qui nous délivre un temps de la laideur ambiante. Et l'on ne sait plus s'il faut s'enchanter et crier que cela est beau, ou juste verser entre soi et soi une larme qui n'aura pas de témoin.

(3) La maison du peuple

Le 23 août, dans le cadre du Festival de théâtre celtique de Bécherel, Marcel Maréchal jouait *la Maison du peuple*, de Louis Guilloux, dans l'adaptation et la mise en scène de François Bourgeat. Les rares spectateurs réunis ce soir-là au Théâtre municipal de l'Espérance (vieille salle adorable de désuétude, fauteuils qui claquent, accoudoirs de bois, confort très spartiate) ont tout simplement assisté à un chef-d'œuvre. Se tenant parfaitement à la hauteur du roman de Guilloux, balançant comme lui de la rage sourde à la belle fierté, de la détresse entière à la force reconquise, l'immense acteur rendait à l'œuvre de Guilloux sa tendresse et sa vérité,

sa colère et sa grandeur. Et l'on songeait alors au mot de Camus : "Je n'ai jamais pu lire la Maison du peuple sans un serrement de cœur. Ce livre me parle sans arrêt d'une vérité dont je sais [...] qu'elle passe les empires et les jours : celle de l'homme seul en proie à une pauvreté aussi nue que la mort".

C'est qu'au-delà de l'interprétation et de l'intelligence de la mise en espace sobre du roman, le constat social dressé par Guilloux il y a trois quarts de siècle continue de nous intéresser prodigieusement. "Plus un sou d'ouvrage", ce cri de l'ouvrier spolié qui traverse le livre cogne à nos oreilles avec une puissance inentamée. Et comment n'en serait-il pas ainsi à l'heure où les puissants, les maîtres du monde et les hordes de courtisans qui les servent réduisent des millions d'hommes et de femmes à la misère nue et acculent les classes moyennes des pays dits riches à une sordide déchéance matérielle et morale ?

Littéralement insurrectionnel donc, le verbe de Louis Guilloux à nous rendu par la bouche de Marcel Maréchal nous vengeait le temps d'une trop rapide heure et demie de nos communes misères – comme une pierre noire jetée à la face de tout le tort que l'on nous fait et qui est d'ordinaire si peu et si mal vengé.

(4) Bécherel

Bonheur de flâner à Bécherel, cette ville-livre. Quelques centaines d'habitants et au moins quinze librairies. Partout l'odeur précieuse, entêtante des vieux papiers comme un pied-de-nez à la face du pauvre monde des télévisions caquetantes. On repense à la phrase de Marguerite Duras dans *Hiroshima mon amour* : "Cette ville était faite à la taille de l'amour". Et c'était cela, juste cela. Amour des livres qui nous maintiennent vivants, des cent mille milliards de mots entêtés qu'ils charrient – secret nouveau à chaque feuille tournée, c'est un murmure ou c'est un cri, et la vraie vie est là, tapie au creux de ces lignes qui n'auront pas de fin. On passe donc devant les seuils, on entre, on fouille des piles, on palpe et l'on se perd, on revient, on caresse longuement et c'est toujours la même danse, la même folie des mouches noires sur le drap blanc des pages. Merveille, merveille qui nous tient la gorge serrée, tremblant un peu devant les tables de vieux bois qui craquent comme notre enfance.

Dans Bécherel en vacances, on va entre les librairies, les spectacles et les expositions. Tout à la fin, Louis Bertholom et ses musiciens diront à voix fougueuse des poèmes de Xavier Grall. Puis on aura revu *Mémoires de paperasses*, l'exposition itinérante consacrée à Louis Guilloux, et entendu Louis-Jacques Suignard, lauréat 2001 du *kan ar bobl*. Et là,

en pays gallo, dans le décor ingrat de la salle polyvalente, il chante et fait chanter ses histoires longues de marins et de goémoniers de Kerlouan comme si l'inspiration lui venait des étoiles qui trouent la nuit et argentent les vagues au pied des rochers de Ménéham. Bécherel, ville multiple.

(5)

Et l'on a encore lu ce trimestre *Sentinelles*, de Marie-Josée Christien, qui confirme avec ce recueil la force de son écriture, la capacité à donner aux lecteurs de poésie une émotion vraie, grave, dans l'évocation du rapport indéfectible qui unit l'homme et les éléments de nature – le rivage maritime étant dans cette dernière livraison particulièrement privilégié. La façon de la poétesse peut paraître sèche, cassante, elle n'est qu'un décalque de la chanson obsédante de la mer qui court sur les galets, de leur grondement sourd et interrompu, du "déroulement de la lame" qui seul rythme le vide d'un temps suspendu. Un recueil comme un veilleur qui scruterait les ténèbres du monde.

*Les cris tendus des sternes
s'engloutissent
dans le bruit de chaque vague*

*Les bourrasques cahoteuses
blanchissent la lisière
de ses vents extrêmes*

*L'eau happée
par le ciel et la terre
à la vigilance du guetteur.*

Alain-Gabriel Monot

Autres impressions...

De l'impensé à l'indicible

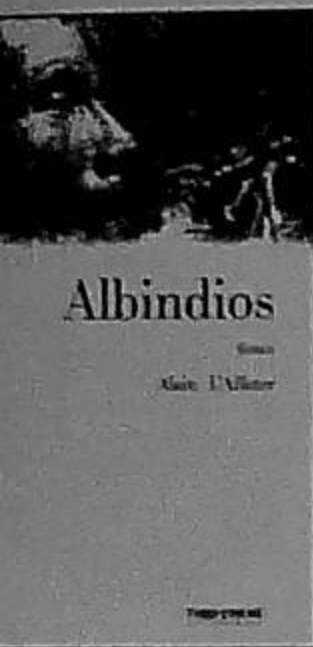
Le bal des célibataires, c'est un bal où les célibataires ne dansent pas. Rien à voir avec à ces marchés aux célibataires TFI-Jolis Villages où les célibataires viennent chercher un(e) époux(se)... Ici les célibataires ne dansent pas. "Debout, au bord de la piste, formant une masse sombre, un groupe d'hommes plus âgés, qui regardent, sans parler ; tous autour de la trentaine, ils portent le béret et un costume sombre, de coupe démodée. Comme happés par la tentation d'entrer dans la danse, ils avancent, resserrant l'espace laissé aux danseurs. Ils sont là, tous célibataires". *Le bal des célibataires* est un livre bizarre. Pierre Bourdieu reprend trois études qu'il a

faites à trois époques différentes de sa carrière. Elles analysent la même chose : l'apparition du célibat des héritiers en Béarn dans les années 50. Héritiers paysans. Héritiers des domaines agricoles... Même pas un événement donc. Leur célibat... Auparavant, ces héritiers étaient les premiers mariés des familles paysannes. Les meilleurs partis. Les époux les plus désirés. Et leurs frères puisqu'ils n'héritaient de rien étaient condamnés au célibat. Ou à la vie dissolue. Un étrange passage où Pierre Bourdieu parle des extravagances sexuelles et sentimentales des cadets avec les cadettes. Un peu trash... Alors à partir des années 50 les héritiers des domaines ne trouvent plus à se marier. Ils ne dansent plus au bal. Ils sont devenus célibataires au bal. Le bal des célibataires. Les jeunes femmes ne veulent plus d'eux comme maris. Parce qu'ils proposent un vie sans intérêt. Vivre à la ferme. Loin de tout. Non merci... Renversement des valeurs. Les cadets sans héritage eux par contre oui ils entrent dans la danse. Du mariage. Et de la ville. Du confort moderne. Ils trouvent des femmes. Ils plaisent aux filles. Ils sont reliés aux grandes circulations du monde... Les héritiers devenus "immariables". Et Pierre Bourdieu co-indigène de ces paysans béarnais étudie en savant le célibat des héritiers. Il y voit le signe de la crise des sociétés paysannes. La crise de leur reproduction. La reproduction sociale chez Bourdieu ça veut dire reproduction de la division sociale. C'est précieux cette idée-là... Il examine la question en 1962 puis en 1972 et encore une dernière fois en 1989. *Le bal des célibataires* est donc la ré-édition de ces trois études publiées jusqu'alors de manière séparée. Et c'est aussi le dernier livre qu'il publie de son vivant. Pourtant ça ne fait pas testament... Mais quand même ce livre est émouvant. C'est comme si c'était un message à bout de souffle composé avec des phrases du passé. Des vieilles phrases déjà dites et que là on ressort pour faire apparaître le grand message. Le grand aveu... Le grand aveu avant de partir... Le grand aveu c'est que lui Pierre Bourdieu le déclassement des sociétés paysannes il connaît. Ce déclassement ça l'a touché lui en tant que lui. Pierre Bourdieu. Lui lui lui. Ce qu'il dit de la crise de la société paysanne en termes savants dans le fond ça ne compte pas. Ce n'est pas l'intérêt du livre. L'émouvant du livre il est dans la petite introduction que Bourdieu a écrite pour le recueil spécifiquement. Une petite introduction tout court. Directe. Une introduction où il dit que la crise de la société paysanne en Béarn dans le fond c'est son histoire. Son histoire à lui Pierre Bourdieu. Et qu'à chaque fois qu'il parle du déclassement social qui a touché la société paysanne béarnaise il parle du déclassement qu'il l'a touché lui aussi. Même s'il

PIERRE BOURDIEU
Le bal
des célibataires
Études de la société paysanne en Béarn



Pierre Bourdieu,
Le bal des célibataires,
éditions du Seuil, 2002



Alain L'Affeter,
Albindios, Rennes, Terres
de Brume, 2002, 15 €

n'est pas lui-même paysan, il a connu ce déclassement. Il appartient à la société paysanne béarnaise. Il y est né... L'expérience du déclassement qu'il n'a jamais osé dire tel quel. Son expérience du déclassement. Lui Pierre Bourdieu un peu plouc aussi. Comme tout le monde. Plouc au regard des autres. Les autres qui décident... Il n'avait jamais trop dit... Petite introduction qui fait deux pages. Et on l'entend Bourdieu. Pour une fois. Je n'aime pas trop Bourdieu. J'aime pas ses théories. Je ne les trouve pas terribles. J'aime pas son exigence de scientificité. Et j'aime pas comment il est intervenu dans le mouvement social des années 95. Du haut de sa sociologie sérieuse. Position légitime à cause du sérieux... Mouvement social j'aime pas le terme déjà... Son écriture jargonesque... Pas vraiment générique... Pierre Bourdieu c'est toujours l'absent le camouflé. Et toujours avec les meilleures raisons pour le faire. Se cacher. À cause de la science. Et de la langue toute pleine de conventions. Qui dévoilent. Ou voilent... Faire très attention avec la langue... Moi j'aime pas trop ça. J'ai l'impression qu'il vaut mieux cracher le morceau de la souffrance qui habite quand on la connaît. La reconnaît. Tomber les masques. Après ça oui ça commence. Dire je. Après ça commence... Tout compte fait cette petite préface au Bal il aurait dû l'écrire il y a cinquante ans au tout début de sa carrière... Je ne suis pas sûr que la théorie construite par lui tout au long de sa carrière aide vraiment à dire cette souffrance des origines. La souffrance du déclassement. Lui il dit que si... Je respecte... Cette petite préface je l'aime beaucoup. J'entends Bourdieu. Pour la première fois j'ai de la sympathie pour lui. Cet homme. Je l'écoute. Je trouve émouvant son histoire... Et aussi ces trois textes sur le célibat des héritiers. Leur sujet c'est pas le célibat. Leur sujet c'est l'envie d'une femme. De se marier. Avoir une famille. Donner son corps. Faire l'amour dans un lit. Se réveiller le matin faire des bisoux dans le cou. Ouvrir ses bras sans qu'on sache à la femme qu'on aime quand elle passe devant nous. Et les héritiers qui peuvent pas. Interdit de l'amour... Et Pierre Bourdieu qui parle de ça. Que de ça. Le plus intime. Il parle du plus intime dans le fond. Enfin là oui du plus intime... La science on s'en fout. On veut s'embrasser...

Post Scriptum : aux trois textes du bal, Pierre Bourdieu ajoute un Post Scritum. Un texte qu'il intitule "Une classe objet". Écrit en 1994. Le texte est très court. Texte très juste. Limpide pour une fois. La paysannerie est une classe objet. Objet des politiques agricoles. Jamais sujet. Dépossédée de son histoire même. On raconte son histoire. D'autres racontent son histoire. Son histoire grave

enjeu pour d'autres qu'elle. La paysannerie devenue archétype de la réaction même quand son histoire est pleine de révolution d'envie de progrès d'utopies. L'inversion tient à ce que la paysannerie est dépossédée. Y compris d'elle-même... Une théorie de l'aliénation. Ça nous concerne en Bretagne. L'aliénation... Ce qu'il y a de bien avec Pierre Bourdieu quand même c'est qu'il parle d'aliénation quand il faut dire aliénation.

Didier Caraës

Albindios

Des romans d'aventures qui ne soient pas destinés à la seule lecture du jeune public, il n'y en a pas tellement et cela suffit pour que l'on salue la sortie d'*Albindios*, le premier roman d'Alain L'Affeter aux éditions Terres de Brume. L'auteur s'est donné les meilleurs guides en la matière et le patronyme du héros, Benoît Stevenson, suffit à dire combien l'auteur de *L'Île au Trésor* (et celui de *L'Atlantide ?*) a pu influencer le romancier briochin. Sans dévoiler les ressorts de l'intrigue, disons simplement que l'aventure fait voyager le lecteur de Bretagne en Amérique du Sud, lors des derniers épisodes de la Seconde Guerre mondiale, à la recherche d'une contrée aussi mystérieuse que riche en or, selon les anciens d'anciens compagnons et adversaires du conquérant Pizarre.

L'ensemble est assez séduisant et propose une lecture qui n'est pas vaine dans la mesure où les aventures sont aussi prétexte à une vision des événements historiques de l'époque et présentent un itinéraire intéressant de formation héroïque où Benoît Stevenson connaît une évolution tant politique que psychologique, le personnage mûrissant au point de devenir apte à comprendre les enjeux dans lesquels il s'est trouvé pris. Le roman mélange agréablement les ingrédients du genre : voyages lointains, personnages excentriques, êtres mystérieux, promesse de trésors, combats, vieux récits peu explicites, etc. "*Un trésor et un mystère en même temps, au même endroit*", voilà d'ailleurs ce qui attire les aventuriers, affirme Pepe, l'un des personnages-clés du récit.

Pourquoi, alors, ne sommes-nous pas totalement convaincus par *Albindios* ? Pourquoi avoir ainsi choisi cette quatrième de couverture qui indique au lecteur ce qu'il devra comprendre du texte, à savoir qu'il "*pourra reconnaître les possibles réincarnations de Merlin, Lancelot ou Galaad*" ? Le procédé manque pour le moins de légèreté et l'on connaît des auteurs, Walker Percy ou Michel Rio par exemple, qui ont revivifié le mythe avec plus d'élégance.

Notre seconde réticence tient à l'éthique et à la vision du monde qui se révèlent dans

Albindios. Passons sur les premières pages où le narrateur tient des propos déjà datés sur la collaboration "culturelle" en Bretagne et sur les combats dont les dommages sont, si l'on en croit ce qu'en rapporte le texte, causés à égalité par les "exécution sommaires" de la résistance et les bombardements alliés d'une part, et la répression nazie de l'autre. On pourrait mettre cela sur le compte de la jeunesse d'un narrateur qui n'a pas encore acquis la sagesse nécessaire au jugement historique, mais comme la fin du roman donne cette fois moins de précisions sur des exécutions perpétrées par des nazis que sur leur massacre, particulièrement sanglant, on est en droit de trouver que son immaturité confine à l'aveuglement. On ne s'étonnera pas alors que Benoît Stevenson participe aux combats sans avoir jamais donné ni son assentiment ni les raisons qui l'y font participer. Dans le même ordre d'idées, les lieux communs abondent : le milicien est, bien entendu "*blond et élancé*". Mais qu'on se rassure, chez Alain L'Affeter, on ne rentre dans la Gestapo que pour sauver des Juifs ! L'Espagnol est "*noiraud et trapu*", la jeune femme juive est une "*brune féline à la beauté orientale*". En Amérique du Sud, le policier est, bien entendu, "*somnolent, à l'uniforme avachi*"... On reste tout étonné qu'un auteur à l'imagination aussi riche se croie obligé de recourir à une vision qui laisse à penser que les aventures de Bob Morane ont eu sur lui une influence égale à celle des sombres exploits de *L'Île au trésor*. Et si le lecteur est attentif à la galerie des personnages féminins du roman (la mère castratrice, la femme qui a des cheveux gras, celle qui mène son amant à la mort et une naine obèse), il s'apercevra que la misogynie du roman d'aventures de papa a encore de beaux jours devant lui.

Au total, *Albindios* laisse un goût mitigé : bon roman d'aventures, il sait mêler avec habileté le mythe, l'histoire, les territoires inconnus et la quête d'un héros qui apprend peu à peu à discerner les illusions. Mais qu'on y punisse au final des nazis ne l'exonère pas de la vision passéiste et parfois douteuse qu'il propose.

Gilles Commault

La langue d'Angèle

On peut ne pas connaître les *Légendes de Bretagne* d'Angèle Jacq ou ses *Braises de la Liberté*. On perd déjà beaucoup. On peut aussi se priver du délicieux petit plaisir de sa Bretonne *Pie Noire*. C'est bête. Ignorer le *Voyage de Jabel*, cela devient grave. Ne pas se précipiter sur *Ma Langue au chat* vous ferait perdre le fil de ce qui se passe d'important, aujourd'hui, en Bretagne.

Sur les pas de Marie, Angèle Jacq fait tra-

verser à son lecteur la plus grande partie du 20^e siècle. Comme toutes les petites filles de son époque, Marie subira les difficultés liées à la guerre, absence de son père, angoisses de l'Occupation, problèmes de ravitaillement.

Mais, au travers du regard de Marie, Angèle Jacq raconte surtout l'incompréhension, l'étonnement et la révolte d'une petite Bretonne face à une découverte qui ébranle son univers : on peut lui interdire de s'exprimer dans la seule langue qu'elle connaisse. Parvenue à l'âge adulte, elle saura en tirer les conclusions.

Ma Langue au chat confirme qu'Angèle Jacq occupe une place unique dans l'histoire de la littérature en Bretagne. Rectifions : de la littérature.

Lecteurs, auteurs, traducteurs, linguistes, bretonnants ou non, elle nous entraîne sur un pont, celui qu'elle construit entre deux langues, deux cultures et, de ce point de vue – unique, encore une fois –, elle nous montre à côté du désastre la reconstruction.

Reconstruction d'un univers après mariage forcé de deux mondes (cela s'appelle un viol, non ?), reconstruction d'une langue qui, dite en français, nourrit, ressource et enrichit cette langue d'un empire qui se voulut unificateur de Dunkerque à Tamanrasset, de l'école communale à l'Académie où l'on décide du bien parler.

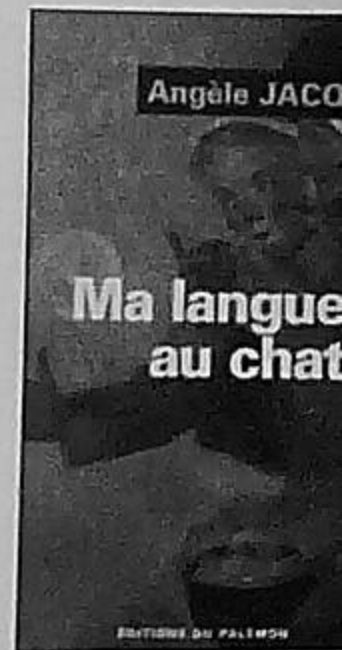
Ma Langue au chat devrait – si nous sommes dignes de ce que nous prétendons penser – engendrer, pas moins, une nouvelle école d'écriture en Bretagne et un débat en profondeur sur ce que l'on me permettra d'appeler l'écriture du breton en français. Autrement dit : Angèle Jacq donne avec l'histoire de Marie une leçon magistrale de liberté, liberté de penser, de dire et d'écrire tel que l'on est.

Colette Vlérick

PS : Angèle Jacq est née à Landudal en 1937. Elle a toujours vécu et travaillé en Bretagne. D'abord agricultrice, elle a exercé différents métiers avant de devenir journaliste et écrivain.

Ethnographie d'un voyage aérien transatlantique par une femme travestie en homme

D'abord, j'ai pris le livre dans les mains parce que j'ai trouvé qu'il avait un bon Feng Shui. Tout bien mis dans sa matière. Fluide et attractif juste ce qu'il faut pour favoriser la lecture. Et les images qui viennent à la lecture... Je l'ai pris même si j'avais bien vu que c'était astuce de libraire que de le mettre là, en pile sur la table, au milieu... Un piège... J'aimais aussi les deux mots en couverture. "Guénane" et "Pax". L'auteur et le titre. L'auteur, j'ignorais qui. Me semblait un nom



Angèle Jacq,
Ma langue au chat,
éditions du Palémon,
St-Évarzec, 2002, 350 p
7,5€

GUÉNANE
PAXGuénane, Pax, Amers
Éditions, 15 €

féminin quand même. Alors j'ai pris pour ça. Et aussi pour "Pax". Ça faisait recherche sur le texte. Sur l'écriture. Trouver un titre... Tout ça bien attrayant... J'ai lu en quatrième de couverture : "[...] les avions surtout me fascinaient ; mais je ne suis pas pilote parce que mes parents ignoraient le mot mathématique". Ça aussi, ça m'a plu. Je me suis dit : mettons que Pax soit récit biographique, alors j'aime cette présentation de soi en tant qu'être dans la vie sociale. Sentir la séparation. La division sociale... Mais pas lourdement. Comme une lucidité presque amusée des aliénations qui nous habitent. Entièrement... J'ai ouvert au milieu et j'ai lu : "Avant de rejoindre la salle de repos, comme on dit sur vol Afrique : je vais à la miction. Pas seulement, je fais mes ablutions, me désodorise et pour cela, je remonte en première classe : ils ne sont que douze pax, à six mille dollars la nuit, les toilettes sont toujours nettes". Miction, désodoriser, première classe, toilettes nettes, je ne sais pas pourquoi mais ça sonnait féminin. Encore... Une voix féminine qui s'installait dans ma tête... Une narratrice. Femme. Et un peu décalée. Déjà je l'avais suivie dans les toilettes... Alors j'ai acheté... Pas trop cher. Quinze euros. Une belle chose quand même. C'est pas cher parce que c'est petit format. Beau livre pour petit budget... À la maison, j'ai compris que je m'étais trompé de sexe. Dès les premières lignes, on voit que c'est un "je" masculin qui parle. Que la narratrice n'est pas une narratrice mais un narrateur. Mais l'empreinte de la voix depuis la première lecture dans le magasin était si forte que j'y croyais pas à ce narrateur. Pour moi, c'était une fille qui parlait. Une femme travestie. Derrière le narrateur. Comme dans les comédies de Shakespeare. L'héroïne travestie en homme... Et qui donne le change jusqu'à draguer une vraie jeune fille... Ingénue et troublée par cet homme qui... Mais c'est aussi l'écriture qui voulait ça. J'en suis sûr. Ce n'était pas que mon propre fantasme. L'envie d'une connivence entre filles... C'était l'écriture... Le récit de Pax, c'est celui d'un voyage en avion transatlantique entre Paris et l'Amérique du Sud. Et un steward qui parle. Pour moi une hôtesse de l'air travestie en steward. Elle parle en ethnologue quasi, des habitants du vol. Elle ne s'attache pas sérieux aux affaires, tel quel... Au contraire, elle s'en détache avec application. Ne parler que du superficiel si on pouvait. Reconnu comme tel. Et à commencer par le superficiel de l'observateur. La vraie ethnologie... Une femme en première classe porte un manteau de vison. Son manteau au cœur d'un petit remous. La stewardess travestie arrive au secours. Elle reste perplexe. L'étymologie de vison. "Fais-je oser dire à cette dame que vison vient du latin vissio, c'est-à-dire puanteur, de la même

famille que vesser qui signifie péter". Ça me plaît vraiment de ne pas prendre les choses au sérieux. Mais de les prendre au mot à mot. Surtout quand c'est le sérieux des puissants. Ici la dame au vison, image de pouvoir... Et puis il s'agit beaucoup de regarder. Les passagers du vol. Le personnel de cabine. Les dessous du métier. Tout le monde est vu avec cet esprit. Clair. Rusé. Irrévéréncieux... Et puis il y a aussi la question de l'amour et de la rencontre. Ce moment de petite drague assez douce avec l'hôtesse portugaise. Ça drague en portugais. Assez chaloupé dans la langue... Comment on dit "petit cul" en portugais ? *A bundinha*. Et "vaurien" ? *Vagabundo*... En italique dans le texte... Dans la deuxième partie du récit ça tourne mal. Avec Bretonne en malaise dans l'avion... Une part tragique. On meurt tout seul. Sans plus rien de sa langue... Il fallait que ce soit une Bretonne. Moi j'y crois... Et aussi il y a des images du Brésil... Mais n'empêche, j'en suis resté à mes histoires de travestissement. Tout le temps. Tout au long du récit. Même dans le tragique. J'ai entendu cette voix d'une femme travestie en homme. Dans le soleil... Le travestissement d'une femme en homme. Ce décalage. Cette ambiguïté... Ethnographie d'un voyage aérien transatlantique par une femme travestie en homme...

D. C.

Bretagne à nu

Le plaisir que l'on a à découvrir un texte de Paol Keineg, lieu d'une grande exigence poétique, s'accompagne de l'intérêt d'une réflexion identitaire toujours présente. Le poète travaille à nouveau l'héritage dans sa pièce *Anna Zéro*, composée entre 1991 et 2001, et met en question, à travers l'évocation libre du personnage historique Anne de Bretagne et de son destin mythique, la relation de l'individu à une terre ainsi que la transposition fictive personnelle et collective qui la reflète. L'époque du duché et le 20^e siècle se confondent ici et ce brouillage de perspective historique devient le ressort de l'invention poétique et du désir d'invention, permettant de questionner l'identité en mouvance, l'identité décousue, qui ne trouve plus de marque spatiale et se réfugie dans le ressaisissement du temps passé, actualisé, réinvesti, parfois travesti. Anne de Bretagne, figure mythique, se trouve mise à nu comme un être que chacun s'approprie pour alimenter son appréhension de l'histoire, allégorie d'une Bretagne en partage sans cesse réinventée. Reine annexée, violée, destin royal et corps matriciel, personnage d'une fiction aux multiples versions. Antigone manquée qui se refuse aux "lambeaux de bonheur" mais qui les sème malgré elle. La mise à distance en échec de Paol Kei-

neg qui s'enlise sur les marées ou vase de sa nostalgie est en définitive propre à refléter la nôtre. Comment se défaire d'une mère inventée ? La distance est là, comme un deuil rendu impossible par l'impression inextinguible que la fin a été précipitée et gâchée. L'écriture libre de l'histoire par le poète rejoint celle qui commande un désir intime de réinventer l'histoire pour la poursuivre, d'inventer l'avenir comme une correction d'un passé mal cécitrisé en présence perpétuelle, en le niant ou en l'exploitant.

Anna a treize ans, joue aux poupées ou aux petits soldats, insolente, grossière, insouciant en apparence, mais douée d'une conscience aiguë de sa présence. Facétieuse et lucide, tout autant préoccupée du "cul d'une vache qui chie" que du poids de son destin de reine et de femme. Au cœur de ses jeux d'enfant, son miroir, qui lui découvre une réalité autre, qui lui rend la distance nécessaire et lui confirme l'impossibilité existentielle de se voir et de savoir qui est l'autre.

Anna, toujours treize ans, épicentre d'une valse de prétendants prédateurs qui marchandent, corps objet de toutes les convoitises, jouet du désir et enjeu politique, vendue aux plus offrants pour la raison d'État, s'y refusant mais ouvrant les cuisses dans un lit qui tient lieu de décor au viol sans cesse réitéré de sa terre. Elle lit le mariage politique comme une fable qui donne l'illusion du don d'amour pour mieux masquer une violence qu'on inflige à l'autre en le possédant, pour enjoliver le processus d'acculturation et d'assimilation. Elle rêve de stérilité, elle rêve de changer de sexe, de réécrire son sexe pour réécrire l'histoire. Elle tangue entre le refus du principe matriciel et la velléité patriotique.

Anna en deuil, rattrapée par son souhait de stérilité, mère dépossédée quand passent les cercueils de ses enfants morts, devenue matrice d'un peuple fantômal, déjà blanchie et noircie comme un "cache-sexe patriotique" en puissance.

Anna en procès, se taisant devant ses juges pour sauvegarder une liberté rêvée, entrevue, ou quand l'illusion de la révolte sourde épouse l'illusion d'être libre. Réduite à dialoguer avec elle-même en jouant avec l'écho, comme une mise en abîme d'un cri identitaire voué à n'être entendu que de soi seul.

Le jeu des anachronismes mais surtout la lecture fataliste constamment inscrite en creux, se déploient et invitent à voir ce procès comme celui d'un "refus obstiné du sens de l'histoire", ou encore, à s'immiscer dans une histoire en procès d'intention. Et sur la scène, le déhanchement de la mythistoire en métamorphose n'empêche pas l'héroïne échappée de danser.

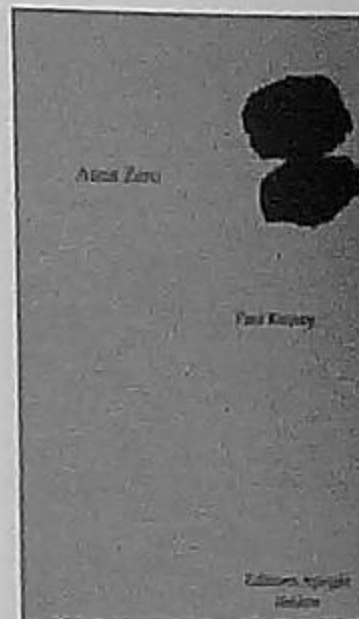
La distance de l'humour accompagne ce parcours et désamorce la violence d'un dis-

cours qui volontiers provoque. On ne peut être que dérangé par cette scène grand guignol de tir à la corde, choisie pour illustrer la joute nationaliste et la victoire française. Outre le mauvais goût d'un humour sauce américaine, le heurt des noms Français et Bretons laisse perplexe. Le recours à un lot de clichés populaires contre le pouvoir hégémonique, de l'affrontement du "plouc" et de "l'énarque" au "cadeau royal" de la nationalité française en passant par le sacrifice pour le progrès, puisé à la rhétorique dichotomique militante ressaisie, s'explique par une option d'outrance de l'auteur.

Mais reste avant tout le travail d'écriture sur la distance dans lequel excelle Paol Keineg. L'indécision du verbe et les registres composites restent les marques d'une poétique forte. La syntaxe en hésitation permanente, qui se fragmente et se rétracte, le discours contaminé par les modalisateurs, les "peut-être" et "quelque part" des didascalies qui laissent le champ libre à l'invention collective, tout s'emploie à rendre l'incertitude de la trame narrative historique. Le metteur en scène représenté invente et donne à plaisir, les personnages s'émancipent de leur rôle par l'auteur communautaire, et répondent même à sa nostalgie en transformant par exemple contre vents et marée la farce de la noce protocolaire par procuration avec Maximilien d'Autriche en semblant de conte de fée.

L'allusion discrète enfin, infime et poignante, à des mots-phénomènes d'une langue qui guette, à "l'ombre d'une phrase perdue" qu'Anna entrevoit au-delà du miroir, rend la peur d'avoir perdu un dire qui n'est plus qu'écho de mots récupérés. Ceux-ci sont convoqués et interrogés dans le beau et long discours final du personnage et de ceux qui suivent sa trace, comme le mot "patrie" essaimé, au sens perdu de "matrice, matrice, maternité, mater dolorosa, et de fratrie" dans la trahison de la prononciation nationaliste à sens unique et dans les "habits noirs" d'un passé qui hante et qui rend le deuil impossible. "Je suis sans illusions : même sur les planches, la fin est connue d'avance. Ce serait quoi une belle fin ?" se demande *L'homme qui suit*. La fin qui dit "à suivre" d'Aragon, offerte à ceux qui voudraient refermer le livre pour de bon ou se gargariser d'une bible. La fin libre qui permet d'échapper au paradoxe du "comme si" et du "c'est là", la liberté des métaphores empruntées au rivage breton, la nécessité consentie rendue possible par l'attente du mot surgi.

Sophie-Nelly Souquet



Paol Keineg, *Anna Zéro*, éditions Apogée, collection "La Rivière échappée" dirigée par François Rannou, 2002 (une première mise en scène a été réalisée par la compagnie Gwengolo dirigée par Michel Jestin)

Bistrot sauvé des eaux

À la café de la Pajud, comme dans le reste du village (situé quelque part entre Bretagne et Grande-Bretagne...), rien ne va plus : l'eau de la rivière s'agite d'étranges remous et son niveau monte inopinément... Entre deux bords, les clients hésitent entre propos de compagnie (forcement) et interrogations dont la portée se perd dans les nuages eux-mêmes. L'émulsion, quelle qu'elle puisse être, vient dégrader leur existence dérisoire et attachante. L'opacité de leurs corps primitifs et odorants. Mille Ougao, le patron du bistrot aux deux airs de la Yulande des Deschiens, en plus accessible, constate pins qu'elle n'orchestre le décorum subtil. Entre la décomposition du locataire du premier et la quasi-noyade de Charm, un ébrié assis, elle ne sait plus où donner du ballon de rouge.

Que se passe-t-il ? Que va-t-il advenir ? Difficile de le dire puisque le mal n'est pas nommé. On pourrait basarder quelques hypothèses sur l'origine de cette montée des eaux, chercher des raisons à cette colère des dieux (à moins que l'insolence ne soit le mal lui-même et non sa conséquence, éternel dilemme) : le succès d'idéologies nauséabondes, l'événement d'un président au nez de Pinocchio, les manœuvres de guerre d'un chirurgien aux diatribes de cancer... Forcé à terre.

Le mystère restera entier. La poésie du livre résidera peut-être dans le choix du thème de l'eau : la rivière - qui gargouille tout comme les habitants de la Pajud - est un personnage à part entière... protectrice quand elle manque, insidieuse lorsqu'elle est polluee, et toi exaspérante car elle ne cesse de monter... à moins que ce ne soit la terre qui s'enflamme. La Pajud apparaît alors comme une île au milieu des terres, plus perdue que les Galapagos.

Le Café des deux gargouilles reprend son air saoué par les mythes de la ville d'Ys, si fort pour qui a croisé les flots et presque flots du Pajud, celui de la côte salinée ou d'ailleurs. Manuel Cortella

Qori Kontur

Qori Kontur (en langue quechua, ces mots signifient Le Condor d'or, symbole de l'esprit chez les Incas) est le 8^e recueil en langue française de Samuel Bréjar, qui a publié auparavant de 1963 à 1972, six recueils en langue espagnole dans différents pays d'Amérique Latine. Samuel Bréjar est par ailleurs, le directeur et fondateur de la revue semestrielle *Rimbanal Review* (éditée en français), dont il est tenu compte dans ce même numéro, et de *Neruda International* (revue jumelle mais non homonyme, paraissant en castillan). Ce recueil est illustré de graphismes de Quive à partir de thèmes américains. Une réédition de l'Argot de la Horde prolonge et complète

la langue réflexion métaphysique et poétique de Qori Kontur. Réflexion tout d'abord sur l'univers urbain. Bréjar en pointe sans complaisance le malaise "voici que la ville lumière/ s'empennombre/ pour s'emparer de tous", "les uns mastiquent la séborrhée de l'asphalte/ les autres, la peau rouillée de la nuit..." Tournant le dos à cet univers dans lequel "nous portons toute la dépossession du monde", Bréjar l'homme de Lima a délaissé sa grande métropole péruvienne d'origine pour devenir par amour, breton de cœur. Mais cet amour de la Bretagne s'exprime avec un ton, un accent qui, venu d'ailleurs, nous fait voir autrement le Vieux Pays. "Maintenant, je vais à celui qui m'a fait connaître/ l'écriture de la mer/ l'odeur de la brume qui va et vient de la rive au rivu/ le cormoran d'air qui sent la nuit/ quand tout est seul comme les ajoncs ivres de brume/ se blottissent entre les bras salés des saicoines". Ou encore, "Demain, j'irai à celui qui écrivait les hauts faits/ de Nominoë et de tous les siens/ ... J'irai de houle en houle/ pour me serrer contre ces fils d'ilots/ où les chalutiers s'apprêtent au départ". Cependant, cette sérénité bretonne est l'aboutissement d'un désenchantement proche de la désespérance : "Selon les dires des anciens tout le vécu n'est que cendre, car notre espérance, la seule qui nous reste, va de non en non édifier ses illusions sur le vide, et la chair rouge qui nous couvre se fait débris sur la ferraille de la nouvelle Babylone où nos dieux larves ont cessé d'exister". On retrouve là les accents de William Black : "De même que la chenille choisit, pour y poser ses œufs, les feuilles les plus belles ; ainsi le prêtre pose ses malédictions sur nos plus belles joies". On voit également que Bréjar, dans les colères qui secouent la première partie de son *Qori Kontur*, est aussi dans la proximité fraternelle d'Aimé Césaire : "Nul ne sait combien sont les calvaires et les corps sans croix de nos frères de race et nul ne sait combien il a fallu recourir à la ruse dans cet ouest habité par la parque blanche, celle à la laidure avide, celle à la blême corpulence et dont le visage pâle [...] s'offre aux yeux ivres de sang" dit Bréjar. "Ma parole capturant des colères/ soleil a calculé mon être/ Nature natale/ cyclope violet des cyclones/ n'importe l'insolent tison/ silex haut à brûler la nuit/ [...] la force de regarder demain" dit le poète martiniquais. C'est cette fraternité langagière et courroucée que l'on retrouve dans les évocations de la *Cordillère capturée* de Samuel Bréjar et celle des cornaux et des volcans dépoitraillés d'Aimé Césaire. On trouve aussi du Senghor de la grande époque dans son Argot de la Horde : "Est-ce que tes silences/ divulgués dans le bruit du temps/ te viendront en aide/ quand tu auras tes cris". Mais quels que soient les eaux, les limons et les vents qui alimentent

l'écriture de Bréjar - on devrait plutôt dire sa voix - celle-ci est la sienne à nulle autre pareille. Voix d'Otaranta - ce symbole de la douloureuse solitude de la poésie - voix d'homme de longue mémoire dont il est bon de réaliser qu'en terre de Bretagne, elle a trouvé terre d'asile de sorte que cette terre - la nôtre - résonne désormais des nobles échos de la Cordillère.

G. P.

L'Éveil du Hibou

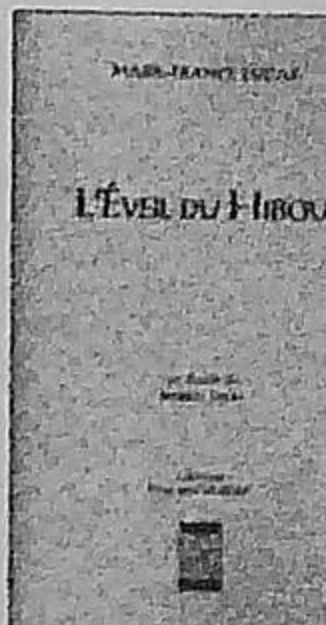
La Poitevine Marie-France Lucas a fait ses études de lettres à Rennes II. Elle et son mari, le peintre Jacques Lucas partagent leur temps entre Nice et leur maison sculptée d'Amanlis, près de Châteaugiron. M.-F. Lucas a peu publié : un CD réalisé dans le cadre de performances à Nice en 1998 : *Peintures de textes texture de son* et un surprenant recueil *A la santé des renards* (éditions de l'Ormaie, 2000), qui se situait, par sa verve, ses décalages successifs et ses joyeux contresens, dans le droit fil des fatrasistes du 18^e siècle. L'éveil du hibou est nettement plus grave et plus proche du surréalisme de Benjamin Perret, cet impératif catégorique de parole tranchante qui a jusqu'à la fin guidé l'auteur de *Mort aux vaches et au champ d'honneur*. C'est ainsi que dans son Art poétique - celui qui clôt le recueil - M.-F. Lucas oppose sa "détermination natale, complètement dépourvue de fatalité aux...enthousiasmes faciles, aux joies dilatatrices, varices de la fertilité ainsi qu'aux...courage malsains, fauteurs d'illusions propres à caraméliser les os". Elle se (et nous) fixe alors quelques objectifs essentiels, à la surhumaine modestie : "Émonder, émanciper, jeter la paille, qu'à la fin on entende remuer la voix de la très proche maison à l'accès encore indéterminable". Et surtout : "...Toujours emporter son petit morceau de pain noir, celui qui exerce les dents et entretient la faim, en même temps qu'il la calme". La longue suite de textes en prose qui constitue le recueil est une très dense illustration de cet art poétique qui est aussi un combat pour la vie : "Durer dit-elle Durer jusqu'aux implacables éblouissements. La réponse est dans l'échancrure des vendanges". Plus que le désenchantement, c'est le stoïcisme qui semble guider la poésie de Marie-France Lucas ; et aussi ce pessimisme de la raison qui ne peut exclure l'optimisme de la volonté, puisque les deux réunis fondent l'acte poétique de résistance, ce "dur désir de durer". C'est ainsi nous dit-elle qu'"Aucune fumée d'encens ne reconcillera la planète, même nos meubles y passeront..." et plus loin : "les glaciers corpulents écraseront les révoltes". Elle enfonce alors le clou : "Il y a belle lurette que les Apollinaires sont morts.

Les tropismes n'obéissent plus au levant". Cette sombre vision du monde se fonde sur du vécu : "...dans mon boudoir personnel il y a des clous collés à du chewing-gum tandis que vos sourires se déforment dans ma boîte aux lettres..." Mais le sens de la révolte n'est pas loin : "Aux tristes charnelles succéderont des désinvoltures de jouvence. Demain naîtra des villes abasourdis". Et quand elle nous dit "La catastrophe est une démanègeaison de bon augure. Qui roulerait des décennies entre deux rails, climatisation comprise ?" le front du refus n'est pas loin. Il est même très proche quand elle dit : "Ma sœur tu m'as trahie et j'ai fabriqué des frondes". Même si la traîtresse dont il s'agit là n'est autre que la raison, fabriquer des frondes est un acte de résistance, donc un acte raisonnable... Honneur donc à celle qui a su dire "Je ne rebrousserai jamais chemin/ pour mettre des menottes à mon ombre". Celle-là, qui nous avoue en toute simplicité son "mal d'écluse", et nous met en garde contre "les mistoufles à l'affût" est notre sœur.

G. P.

Vélo faisant

Haïku du chemin en Bretagne intérieure est un recueil de brefs poèmes qui évoquent, de façon incisive et pleine de fraîcheur, les impressions d'un cycliste parcourant les routes de campagne de Haute-Bretagne. Le détail attrapé au vol et la plume alerte de Pierre Tanguy donnent des haïku bien frappés et qui sonnent juste. Ce nom n'est pas inconnu des lecteurs d'*hopala* !, puisqu'il nous avait offert la primeur de quelques extraits de ce livre dans le numéro 6 de la revue. L'ensemble de l'œuvre est à l'image de ce qu'il nous avait proposé en avant-goût. Une atmosphère d'une grande sensibilité et d'une profonde humanité semble se dégager de sa lecture. Sur un rythme enlevé et tonique, page après page, Pierre Tanguy évoque des moments ironiques, tendres ou poignants, comme autant de visions fugitives propres à laisser le lecteur ému et songeur. Son sens de l'observation fait que la brièveté de ses poèmes en dit plus long qu'au premier abord : "Il jongle devant son enfant/ avec un ballon jaune/ Papa fait le beau" (p. 33) ; "Ce chien à perdre haleine/ au pignon du vélo/ sans maître ni collier" (p. 26). Le ton est parfois corrosif, quand le cycliste tombe sur des touristes un peu frustes et niais : "Ils s'arrêtent au Tombeau des géants/ puis s'éparpillent/ pour pisser dans les bosquets" (p. 46) ; "Bouquets fanés/ sur la tombe de Merlin/ ils croyaient au miracle" (p. 47). Parfois, les haïku de Pierre Tanguy ont des accents qui rappellent ceux de Issa, le paysan-poète du Japon du 20^e siècle, si proche des



Marie-France Lucas, *L'Éveil du Hibou*, éditions Rafaël de Sur 2002



Pierre Tanguy, *Haïku du chemin en Bretagne intérieure*, La part commune, 2002

plus nombreux, dont les compositions sont exposées sur toutes les lèvres car il est resté cher au cœur des japonais : "Hien avec moi, alloux jouer pour moi-même sans père ni mère" : "Hien bon moment de rien / Hien est là". En d'ici, notre cycliste breton répond : "Les oiseaux de mer / Étonnent sur l'étang / Le poisson du lac en raid" (p. 68) ; "Le petit chat pousse à la porte il fait nuit, à son tour" (p. 69).

Lecture ardue, livre fermé, il reste flotter dans l'air quelque chose comme le plaisir d'avoir vécu avec l'auteur les sensations éphémères et intenses qui font le bonheur toujours renouvelé de vivre le monde en battant la campagne.

Alain Kervern

Prix littéraires en Bretagne

Dans le cadre des rencontres poétiques de la Maison Internationale des poètes et des écrivains de St-Malo, qui se sont déroulées avec la présence active de Lucille Guillevic durant la semaine du 4 et 5 octobre, les prix suivants ont été décernés :

Pour sa deuxième édition, le Grand Prix international de poésie Guillevic-Ville de St-Malo a été attribué au poète martinien Edouard Muzick, grand ami de la Bretagne, pour l'ensemble de son œuvre.

Le Prix Georges Perros, créé voici 20 ans par les Rencontres Poétiques de St-Malo a été attribué conjointement à Jean-Marie Barraud, pour son recueil *Bien et quel d'autre*, éditions Chêne et à Hervé Carr pour son recueil *Diapores du silence*, éditions Dumarchez.

Le Prix BRLAM, créé en même temps que le prix G. Perros, et couronnant un poète de langue bretonne a été attribué à Topical Hunn pour l'ensemble de son œuvre.

Rappelons que le Prix Guillevic-Ville de St-Malo prend la succession du Grand Prix du Mont St-Michel qui a couronné durant ces quarante dernières années quelques uns des plus grands poètes de langue française.)

Les prix littéraires 2002 de l'Association des Écrivains Bretons ont été décernés le 25 octobre, à Nantes dans les Salons de La Cigale. Deux grandes nouveautés cette année : la création d'un Prix du Livre d'Art, doté par Groupama Bretagne et le Grand Prix des Écrivains Bretons décerné à une œuvre en langue bretonne : une première, depuis la création de l'Association des Écrivains Bretons en 1978 ! (Le jury : Yann Bihan, Garmenig Iliaebou-Le Mang, Christiane Kerbol-Vilhan, Jean-Paul Kerzartec, Gérard Le Gonic, Yves Le Roc, Anne-Denise Martin, Nathalie Monjaret, Erwan Vallier ; président du jury : Yann Deveillon.)

Le Grand Prix des Écrivains Bretons-Fondation Yves Rocher a été attribué à Yann-Ber Pirou pour *Kestell traezh evit kezeg ar mor*, éditions Skol Vreizh.

Le Prix du Livre d'Art-Fondation Groupama Bretagne a été attribué à René Le Bihan, Renée Mabin, Martica Sawin pour *Yves Tanguy*, éditions Palantines.

Le Prix Pierre Mocaër-Fondation Coop Breizh a été attribué à Michel Thersiquel et Daniel Yonnet pour *La Bretagne aimée des peintres*, éditions Le Télégramme.

Le Prix du Livre d'Histoire-Fondation Camille Le Mercier d'Erme a été attribué à François de Beaulieu et Herné Ronné pour *Les Jeux des Bretons*, éditions Ouest-France.

Le Prix de la Fédération des Bretons de Paris a été attribué à Alain L'Affeter pour *Allondios*, éditions Terre de Brume.

Le Prix de Poésie-Fondation Paul Ricard a été attribué à Marie-Josée Christien pour son recueil *Un monde de pierre*, éditions Blanc Silex.

La revue des revues

Bretagne Sculpture

Bretagne sculpture en est à son numéro 32. La revue est éditée par l'association Sculpture Bretagne et dirigée par François Hameury entouré d'un collectif de sculpteurs et d'écrivains. Ce numéro 32 ne rend pas seulement compte de ce qui se passe en Bretagne mais nous parle aussi d'ailleurs : de la sculpture en pays de Galles et en Australie notamment, à travers le travail étonnant de Shealshelagh Hourahane dont les étranges cairns et les tipis semblent marquer le renouveau esthétique d'une certaine celticité ; ou encore de Catalogne, où exerce le ferronnier Nolo, qui était l'an passé l'un des invités du Salon de Landivisiau. La revue atteste par ailleurs de la vitalité et de la diversité de la sculpture en Bretagne, que ce soit à travers des expositions de groupe (Cavan, Loquerec, Landivisiau...), dans la visite de quelques ateliers (Charles Mingant, Jacques Menu), ou encore les aventures du bloc de granit de Yvon Ollivier-Henry.

Si la revue est essentiellement consacrée à la sculpture, elle n'en sait pas moins faire place aux autres arts. Ainsi la peinture y est-elle présentée avec le collectif de la galerie Sell'ta de Lanmon et on retrouvera avec bonheur dans ce numéro, les photographies de Michèle Le Braz, qui avait honoré de sa présence le n° 8 de *hopala* !

Notons aussi que lorsque le sculpteur Alain

Michel, dont la revue publie le journal de bord écrit : "nous ne pouvons vivre que dans l'entrouvert exactement sous la ligne de partage de l'ombre et de la lumière", il semble bien qu'il parle, et avec une étonnante justesse, non seulement du vécu des sculpteurs, mais aussi de celui de tous les créateurs, qu'ils soient plasticiens ou dramaturges, poètes ou chorégraphes...

G. P.

Samudra

La revue *Samudra*, qui en est à son n° 30, est publiée par le Collectif International d'Appui aux Travailleurs de la Pêche. Elle est dirigée par Sébastian Mathew et publiée en Inde. La publication française (remarquable) en est assurée par Gildas Le Bihan du CRISLA de Lorient. Cette revue se caractérise par son approche à la fois syndicale, coopérative et sociologique des problèmes mondiaux de la pêche, qu'il s'agisse de la pêche côtière artisanale et familiale ou de la grande pêche. La singularité de la revue est de présenter la pêche du point de vue des travailleurs de la mer et/ou de leurs organisations syndicales. Le point de vue institutionnel (organismes gouvernementaux, grands groupements professionnels, grands armements, etc.) est le plus souvent présenté avec un recul critique et comme élément d'un débat de longue haleine, particulièrement lorsqu'il s'agit de décision ou d'évaluation (cf. en particulier dans le n° 30 "L'arrogance des experts", à propos des écolabels). L'histoire de la coopérative japonaise des pêcheurs d'Hokkaido qui se poursuit numéro après numéro est particulièrement significative à cet égard. La déclaration de Chennai, expression d'un forum de professionnels consacré à la sécurité en mer dans les métiers de la pêche artisanale et organisé par le POPB (Programme du peuple de Bengale) illustre la vocation de la revue en montrant la voie de l'action concertée, collective, coopérative sur des problèmes aussi essentiels que la sécurité en mer. Dans les conditions actuelles de compétitivité et de recherche de rendements, le sujet relève de l'actualité brûlante (cf. le naufrage récent du chalutier breton éperonné par un chimiquier norvégien). La déclaration de Chennai recommande en particulier - ce qui ne manquera pas d'intéresser les pêcheurs bretons (la Bretagne à 5 départements est la troisième des 32 régions européennes dépendantes de la pêche) -, "le lancement d'un programme de recherche - développement pour mettre à la disposition de la pêche artisanale et de petite échelle, un équipement bien adapté et d'un bon rapport qualité-prix pour la sécurité en mer", et demande "que soit élaboré et mis en œuvre un programme régional de sécurité en mer, dans

une approche consultative et participative, en utilisant les données disponibles auprès des institutions et en tenant compte de l'expérience acquise des communautés de pêcheurs artisans". Pour tous les professionnels de la pêche et de la recherche sur la ressource littorale et marine, ou sur les acteurs sociaux de la production et de la gestion de cette ressource, *Samudra* est un outil de travail essentiel.

G. P.

Traces

Depuis une trentaine d'années, Michel-François Lavour remplit dans le pays nantais cet incroyable grenier qu'est sa revue *Traces*. Le numéro 145, publié en ce printemps 2002, est comme les précédents un fastueux fourbis de poèmes (le plus souvent très courts, François Lavour privilégie la forme courte, en particulier le haïku) et de figurines, vignettes et autres culs de lampe. La forme longue n'est pas pour autant négligée : on se souviendra en particulier d'une longue ode à la Bretagne de François Lavour dans un numéro déjà ancien, et on trouvera dans ce numéro, un bel extrait de *Rechants et Mémoires* de Claude Serreau. L'impression de grenier est donnée par le caractère délibérément entassé de la mise en pages et l'extrême diversité des polices et des corps de la typographie, faisant alterner textes, vignettes et fac-similés de manuscrits. Et cependant paradoxalement l'air et la lumière circulent bien dans ce grenier. L'amateur de poésie vraie est assuré de trouver dans ses recoins, en cherchant un peu, de véritables trésors. Entre autres exemples, cet étrange éloge de la poésie sans limites de Odile Caradec : "Étrange que si vieille, elle ait encore pouvoir / de disloquer le monde / alors qu'elle devrait accepter / d'être squelette bien accordé aux courbes de la terre". Ou encore l'humour de Alain Jean Macé "S'il pleut en Bretagne / les précipitations / y sont plutôt lentes", et "Un pêcher en fleurs / dans un jardin de curé / diable que c'est beau". On retiendra également de ce numéro, la quarantaine de haïku bilingues, français-espagnol de M.F. Lavour : "Fuera / a ver si estuviera / fuera" ("J'allais voir / si j'étais / dehors"). Notons enfin des chroniques qui sans épuiser la question des revues et des ouvrages poétiques publiés, n'en donnent pas moins avec une certaine exactitude la température de la situation actuelle de la poésie dans cette partie-ci du monde.

G. P.

Condition et respiration humaines

Entre le texte d'"ouverture" en prose de René Pons ("Quelle époque...", mini horreur

SAMUDRA



Samudra : Collectif international d'appui aux travailleurs de la pêche, 27, College Road, Chennai 600 006 (Inde) tél : (91) 44-827 5303



Traces, Facteur (maquette, édition, direction, rédaction, impression, façonnage, diffusion) : Michel-François Lavour Foubithèque de Sanguèze, 44430 Le Pallet (fr)

économique personnalisée). "Demeure du refus", dossier de citations de poètes modernes, mais aussi C. F. Ramuz ("La Vertu d'authenticité") ou la poésie d'André Murcie, une préoccupation commune persiste : celle de l'homme sensible face à la masse pour les uns, aux hommes en chair et en os pour les autres. Mais il s'agit toujours du poète et des autres (public ou concitoyens) dans leurs rapports de compréhension ou d'incompréhension, de solidarité ou de mépris, de révélation et de réception. L'ambivalence prévaut : l'amour revendiqué des hommes, quand il apparaît, chez Pons, Murcie ou Birot n'est jamais très éloigné d'une misanthropie agressive ou défensive : "A mes contemporains - lâches et veules - qui déjà - depuis trop longtemps ne se drapent plus dans la toge de leur vaste nom d'homme - à ces ilotes démocratiques [...] Murcie, extrait du poème *Déclaration*, p. 74 ; ou encore "intransigence aussi, sur tous les plans - et, par conséquent, solitude presque obligée face à la grande marée de la bêtise militante et des "à quoi bon" confortables [...]", Luc Decaunes, dans le dossier "Demeure du refus", p. 10. Au-delà de cette esthétique incantatoire, je me demande parfois quelle implication peut avoir ce geste de déclaration sur le quotidien de ces poètes, à moins qu'elles soient de simples formules rituelles, présupposés de la poésie, ou de la blague, car en somme, comment vivre en appliquant ce programme : en étant gratte-papier le jour et poète la nuit ? clochard ? rentier ? homme au foyer ? Si je visualise difficilement quelle est l'existence de ces poètes alliés, j'espère que leur cri de rage est sincère... Rien n'est plus irritant que les prophètes de salon et les souffrants du dimanche. C'est d'ailleurs le point commun entre les vociférateurs et les bourgeois : ils adorent se vautrer dans la souffrance factice.

Mais d'autres répondraient mieux que moi. Neruda : "La poésie a perdu le lien qui l'unissait à son lointain lecteur... elle doit le récupérer... elle doit cheminer dans l'obscurité et retrouver le cœur de l'homme, les yeux de la femme [...]". extrait de "La poésie est un métier", p. 11. Ou Ramuz : "L'œuvre d'art authentique est celle qui offre toute sécurité quant à la matière première." (p. 33) ; "Il est remarquable de voir que les esthètes s'enthousiasment volontiers pour ce qu'ils nomment l'art populaire (dans le passé) et n'ont pas de termes assez forts pour blâmer ce même art dans le présent.", extrait de "La vertu d'authenticité", inédit, (p. 35).

Pour aborder la condition humaine, certains préfèrent aux déclarations grandiloquentes les frémissements de la "respiration humaine" (Depierris, p. 26). Jean-Louis Depierris, poète français récemment décédé - dont la vie et l'œuvre sont intimement mêlées à la Croatie -

apporte ses éléments de réponse à travers un texte intitulé "Pierre Seghers et les "poètes casqués"". A la poésie civique de la résistance, parfois traditionnelle dans sa forme, répond après guerre une poésie absurde et individuelle, dit-il. Bientôt, apparaît également "un nouveau romantisme, mais, selon Pierre Seghers, "à hauteur d'homme" (p. 24). "Alors le poète, rendu tout ensemble à sa vocation de destin unique et de sa précarité, s'exprime en retrait des puissances littéraires, essentiellement dans la vie souterraine des revues de province [...] Or cette indépendance l'invitera plus à la fièvre des sens et à une sincérité aigüe qu'aux divagations esthétiques ou aux appels métaphysiques" (p. 26). Ainsi semble lui répondre Guntram Vesper, poète allemand : "Le vieux monde/ en ruine/ avec ses fenêtres mal éclairées au fond du pays/ tu le regardes bien en face, mi-patrie/ mi-exil/ son vrai visage/ enfer aimé", extrait de *Voyage de nuit en transit Ouest-Berlin*, p. 63.

C'est là une des voies possibles de la poésie contemporaine parmi d'autres proposées par Rimbaud-Revue. Les préoccupations formelles, dont il a été peu question ici et qui sont toujours plus que cela, s'expriment également dans cette revue variée et dense, d'une incontestable qualité, toute entière tournée vers la création littéraire. Les nombreux comptes-rendus en fin de volume sont un prolongement généreux de cette volonté.

M. C.

Post-scriptum

- Si vous avez été révolté par l'attentat homophobe contre Bertrand Delanoë, et si voulez découvrir quelle contribution irremplaçable les universitaires, intellectuels et écrivains homosexuels apportent à l'intelligibilité de notre temps, alors lisez la revue *Inverses - Littératures, Arts, Homosexualités*, dont le n° 3 vient de sortir (64, avenue Reille, 75014 Paris).

Vu, entendu

Calvin Russell - Les Hespérides - Plouneour-Trez

Calvin Russell est un habitué des "crossroads", ces carrefours qui l'ont mené du Texas en Europe, qui ont façonné son parcours erratique entre les années de prison et le succès notoire en France et en Allemagne. Ce concept s'applique aussi à son style musical très singulier, subtil dosage de blues, de

country, de rock et de folk.

Plouneour-Trez est le point de départ de sa nouvelle - et peut-être dernière - tournée hexagonale. Face à un public de fidèles, il interprète de nombreux extraits de son dernier opus *Rebel Radio* et revisite ses plus grands succès. C'est par *Rats and Roaches* que Calvin Russel ouvre le bal, sa voix chaude et rauque séduit d'emblée, son visage buriné par les excès de la vie, son regard malicieux et serein à la fois sont autant de traits fascinants chez cet artiste.

En revanche, la présence des musiciens fait immédiatement regretter la tournée de 1999 où Calvin se produisait seul à la guitare sèche. En effet, si le batteur et le bassiste assurent honorablement leurs fonctions, l'un des guitaristes est anormalement sur-mixé, ce qui aura pour conséquence de nuire à la qualité musicale, à l'image de *Crossroads* ou *Gave my soul*, littéralement massacrés par d'intempestives interventions maniérées.

Au cours de sa carrière internationale entamée en 1990, Calvin Russel a repris peu d'artistes, se concentrant principalement sur des compositions personnelles. Les rares exceptions sont des géants de l'histoire du rock tels que Bob Dylan et les Rolling Stones, à l'honneur sur le célèbre *Honky Tonk Women* et *No Expectations*, titre mineur de l'album *Beggars Banquet*, interprété sur un tempo très country.

Par ailleurs, les concerts de Calvin Russel ont toujours cette dimension politique naïve mais foncièrement touchante. A plusieurs reprises, il devient le prédicateur "des petites gens", face aux puissants. Écorchant Georges W. Bush sur *Change The World* ou encore *Rockin' The Republicans* en rappel, fustigeant les systèmes autoritaires qui conduisent à réduire au silence les plus démunis (*Big Brother, One Meat Ball*), Calvin réaffirme son rejet intégral de la société américaine : "Je suis un outlaw", confiait-il récemment à un journal, "une personne sympathique mais rebelle. Je suis contre beaucoup de choses ayant cours dans notre société et que certains veulent imposer comme une vie quotidienne. Quand on veut te forcer la main, il y a une voix en toi qui résiste et qui dit "peut-être, si je veux". Oui, j'ai toujours été rebelle, parce que je crois en ce qui est bon et juste et refuse d'en douter. Je suis notamment contre l'oppression des petites gens qui constituent les classes modestes".

Denis Pondaven

Allemagne de l'ouest

Nüssle, peintre allemand inclassable, exposait récemment au musée des Jacobins à Morlaix quelques-unes de ses grandes toiles issues des bourgs de Bretagne occidentale ainsi que

des œuvres plus anciennes (croquis pris sur le vif). Simultanément, les Éditions Ballastines éditent une superbe monographie retraçant l'itinéraire de l'artiste, des années 60 à aujourd'hui. Trois contributions bilingues (franco-allemandes) accompagnent les œuvres de cet Allemand de l'ouest (ou peut-être de ce Breton de l'est) et rappellent le caractère voyageur de cette œuvre. Et par voyage, je n'entends pas nécessairement lointain, divers, mais plutôt voisin, presque jumeau. D'ailleurs, plutôt que d'un voyage, il s'agit peut-être d'un sillon profond creusé encore et encore entre Allemagne et Bretagne, avec étapes sur les plages de la Manche, à Rouen ou Paris. Ces visions sont "très le plus souvent d'une vénération vive engendrée par la destruction, qu'il s'agisse de l'Allemagne ou de la Bretagne", dit René Le Bihan (p. 67). Latitude plutôt que longitude. Et puis la proximité, souvent, de la mer, d'où l'arrondi de la terre est perceptible, et qui lui a peut-être inspiré cette poétique de l'espace perceptible dans ses perspectives arrondies...

On trouve dans cette monographie des peintures anciennes, datant des années 75-80. Les paysages sont frontaux. S'ils ont du mal à rester en place, si le collage est déjà présent, le basculement spatial n'a pas encore eu lieu. Il semble s'opérer au cours des années quatre-vingt.

Pourquoi, à un moment donné, l'univers s'est-il incurvé ? Comment le vent et le mouvement de la terre selon Nüssle ont-ils déplacé les points de fuite sans détruire pour autant la perspective, comme les cubistes et d'autres à leur suite) ?... En tout cas, œuvre de plein vent.

Une photo de fenêtre est collée sur un maison peinte, intégrée dans sa perspective particulière. Des lignes dynamiques s'enfument dieu sait où. Bouches vermillon de magazines que l'on foule du pied. Un petit air des textologies de Dubuffet, par-ci par-là.

Œuvres du dehors. Si Nüssle s'exprime, il exprime également les paysages traversés, et notamment ceux du Finistère-Nord. Il a déjà modifié un peu le regard que je porte sur ces paysages : à présent, par jour de tabac, quand je traverse les bleds de la côte, pignons blancs éblouissants de soleil, grains et ciel immense, je me dis parfois : Tiens ! On dirait du Nüssle !

PS : Quelques toiles de Nüssle sont visibles en permanence à la galerie La Navire à Brest.

M. C.



Calvin Russel en concert Plouneour-Trez



René Le Bihan, *Mantir Fath*, avant-propos d'Yves Monod (et maquette très soignée d'Alain Le Quennec), *Norbert Nüssle*, Éditions Ballastines / Musée des Jacobins de Morlaix, 2002, 190 p., 15€

À venir

- Du 23 novembre au 12 décembre : Paroles d'Hiver, 13^e festival des arts de l'oralité, du conte et des imaginaires. "Dernier événement artistique et culturel français de la saison, Paroles d'Hiver campe avec véhémence dans les banlieues du monde et la périphérie des Arts". Centre à Dinan, le festival se démultiplie comme à l'accoutumée dans différentes communes des Côtes d'Armor (programme à l'ODDC, tél. 02 96 15 31 91). Mondialement connu et accueillant des conteurs du monde entier, Paroles d'Hiver est désormais l'un des cinq ou six grands festivals du conte en Europe. Un temps fort cette année : le colloque de Loudéac sur l'art et la pratique du conte, organisé conjointement par l'Office Départemental de Développement Culturel

des Côtes d'Armor et l'Institut Culturel de Bretagne.

- Le 21 novembre à Rennes (20h 30 à la Maison des associations), projection, dans le cadre de la Semaine Internationale de la Solidarité, des deux films de l'anthropologue Geneviève Delbos : *Le sel des femmes*. Aventure humaine et politique autant que sociologique, ce qui est raconté là est l'appropriation et l'adaptation, par un groupe de femmes des villages lagunaires du Bénin, des techniques de production de sel des paludiers guérandais.

- Les 20 et 21 novembre à Quimper : Carlos Nunez, au Théâtre de Cornouaille.

- Le 22 novembre à Rennes (Initiative *hopala* 5) : lecture publique des poèmes de langue galloise (publiés dans les pages de ce numéro), dits par leurs auteurs. À 20h 30 à la librairie Planète IO, rue St Louis.

Errata

Errata 1

Dans le dernier numéro de la revue, l'article de Geneviève Delbos ("L'homme en son jardin") a été, suite à un problème technique de transmission, privé de deux informations précieuses pour la compréhension de ce travail. La première concerne la présentation de l'auteur.

Geneviève Delbos est chargée de recherche au CNRS (ethnologie française) établie sur la rivièr d'Euil en Locool, elle étudie depuis plus de vingt ans les sociétés littorales bretonnes et leur activités côtières (pêche artisanale, conchyliculture, saliculture...). Elle travaille en particulier depuis de longues années avec les paludiers guérandais. Son ouvrage *La Transmission des savoirs* (éd. MSH, 1985) ne fait pas seulement autorité dans le champ sociologique ; il est aussi ouvrage de référence dans la formation des jeunes paludiers. Geneviève Delbos a été par ailleurs la cheffe ouvrière de l'essor des techniques de la saliculture guérandaise au sein des sociétés lagunaires bretonnes. Elle a réalisé à cette occasion deux films *Le sel solaire* (1993) et *Le sel des femmes* (1997), présentés entre autres au festival du film de Donarrienez (1997), aux soirées du Conservatoire du Littoral (1998), aux rencontres du cinéma ethnologique de l'Université de Rennes 2 (2000). Ces films doivent

faire l'objet d'une projection publique à Rennes en novembre 2002.

La seconde est une note de bas de page concernant une liste de sigles :

- ZNIEFF : Zone Naturelle d'Intérêt Écologique Floristique et Faunistique
- ZAC : Zone d'Aménagement Concerté
- ZICO : Zone d'Intérêt Communautaire pour les Oiseaux
- ZSC : Zone Spécifique de Concertation
- ZPS : Zone de Protection Spéciale

Errata 2

Dans le dernier numéro également, une erreur de saisie a regrettablement modifié le sens d'un poème de Loïc Robin. Il fallait lire "De l'un à l'autre" et non "Dans l'un à l'autre".

Par l'œil, la main et l'oreille
la vie en avant
la présence poignante du monde.

Brouillons, ratures, essais,
conscience et pensée
dans le retrait du sentir.

De l'un à l'autre
s'organiser.

La rédaction présente ses excuses à ses lecteurs et aux auteurs.

hopala !, il est vrai, paraît tous les quatre mois. *hopala* ! tombe dans la boîte aux lettres de ses abonnés ou atterrit sur les devantures des librairies amies avec une belle régularité... Certains parlent déjà d'*hopala* ! comme d'une référence, presque une institution ! C'est beaucoup d'honneur mais c'est aussi une image trompeuse : *hopala* ! n'a pas les moyens d'une institution alors qu'elle semble parfois en avoir les devoirs. En réalité, chaque numéro paru est le fruit d'un travail acharné. Et la meilleure façon de nous soutenir, c'est encore de s'abonner...

BON DE COMMANDE / URZH-PRENAN

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

hopala ! n° 0 à 10 : 9€ le numéro (59,04F / L) franco de port

0 1 2 3 4 7 8 9 10 11 (n° 5 et 6 épuisés)

hopala ! n°12 (novembre 2002 - février 2003) 10€ (65,60F / L) franco de port

Cocher les n° concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn(ou) divizet

Montant de la commande / Sammad _____ € TTC

Chèque à l'ordre de /
Chekenn e gourc'hemenn
HOPALA !

Bon de commande à retourner à / Urzh-prenañ da gas da :
hopala ! abonnements, 4, rue Diassin, 29800 Plouédern
Renseignements : hopalaburo@aol.com

ABONNEMENT / KOUMANANT

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

Début de mon abonnement / adalek : n° / n^{em}

	Normal	Soutien/ Skoazell	Étudiants Chômeurs/ Studerien Tud dilabour	Institu- tionnels (Biblioth.)/ Levraouegou	Étranger/ Brofou estrenn
1 an / bloaz (3 n° / n ^{em})	27 € (177,11FF)	35 € (229,58FF)	23 € (150,87FF)	43 € (282,06FF)	32 € (209,91FF)
2 ans / vloaz (6 n° / n ^{em})	52 € (341,10FF)	70 € (459,70FF)	43 € (282,06FF)	83 € (544,44FF)	60 € (393,57FF)

Chèque à l'ordre de /
Chekenn e gourc'hemenn
HOPALA !

Bon de commande à retourner à / Urzh-prenañ da gas da :
hopala ! abonnements, 4, rue Diassin, 29800 Plouédern
Renseignements : hopalaburo@aol.com

Visitez www.hopala.asso.fr
Visitez www.hopala.asso.fr

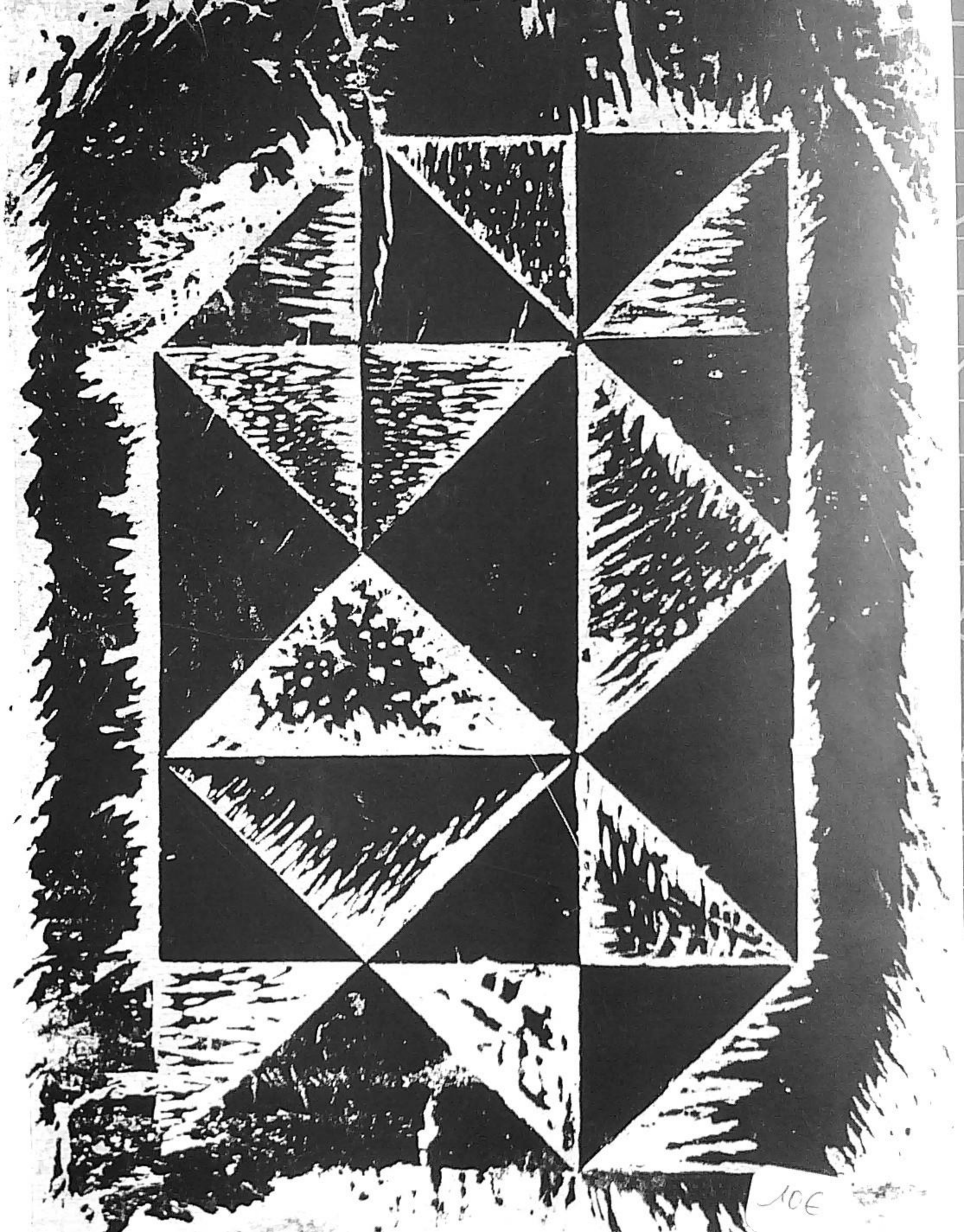
Visitez www.hopala.asso.fr

Couverture
© Sérigraphie de Bertrand Bracaval (épreuve d'artiste)
pour *Abstractions faites*, poèmes de Paul Chanel Malenfant,
Pré-Nian éd., 1990

4^e de couverture
© Sans titre, Bertrand Bracaval, 2002,
gravure sur bois, 28x38cm

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le quatrième trimestre 2002

Dépôt légal n° 1478



10E